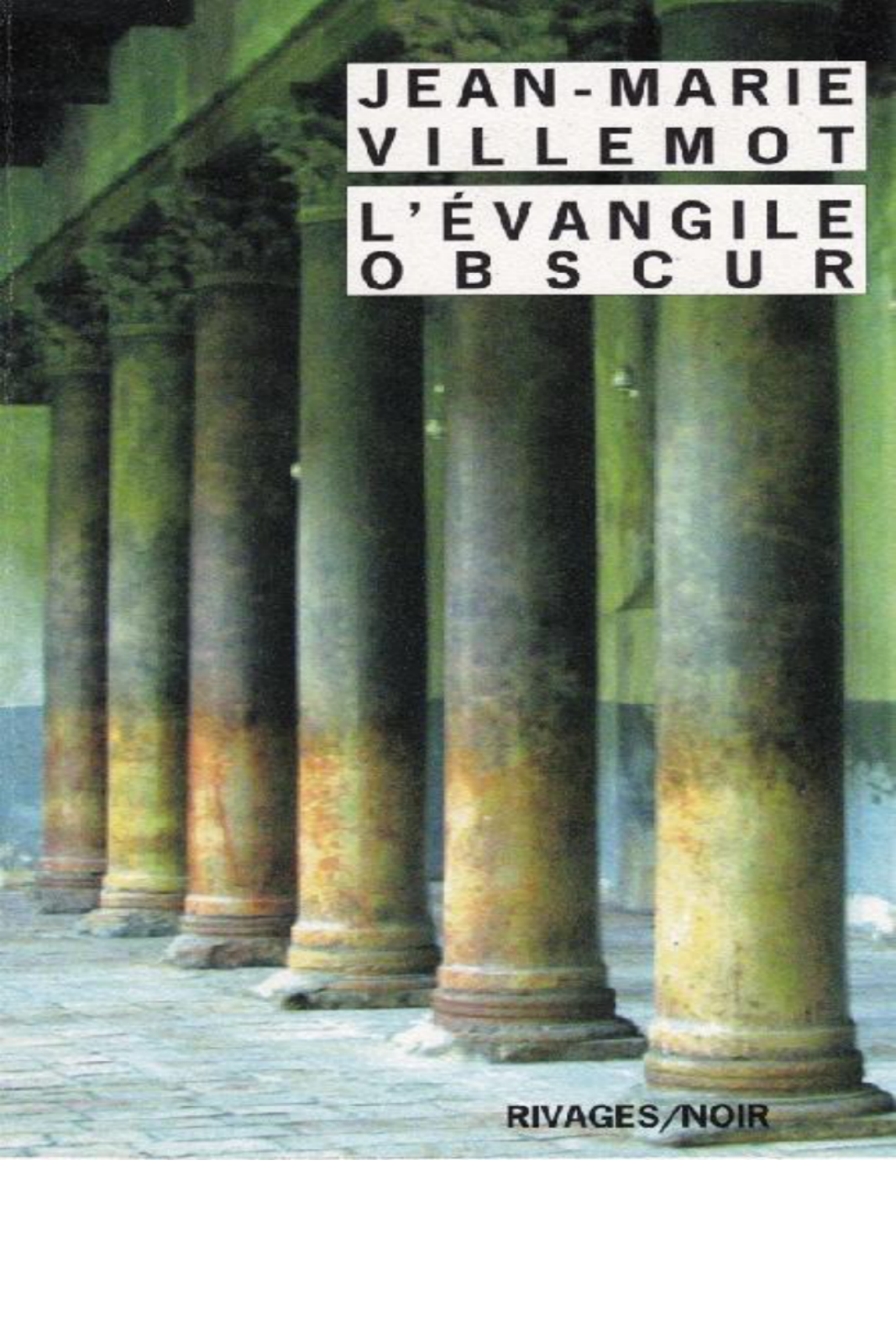


L'évangile obscur

Jean-Marie Villemot

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the cover is a photograph of a series of tall, fluted columns in a classical architectural style. The columns are made of a material that appears to be marble or stone, showing significant signs of age and weathering. They have a yellowish-tan base color with darker, brownish-green patches and streaks, particularly towards the top and in the recesses of the flutes. The columns are arranged in a perspective that recedes into the distance. The lighting is dramatic, with strong highlights on the upper parts of the columns and deep shadows in the lower parts and between the columns. The overall tone is somber and historical.

**JEAN-MARIE
VILLEMOT**

**L'ÉVANGILE
O B S C U R**

RIVAGES/NOIR

Jean-Marie Villemot

L'Évangile obscur

*Collection dirigée par
François Guérif*

Rivages/noir

Du même auteur chez le même éditeur

Abel Brigand

Ce monstre aux yeux verts

Les Petits hommes d'Abidjan

Sherlock Holmes dans tous ses états

(ouvrage collectif)

Chez d'autres éditeurs

Aux Éditions Gallimard (Série noire)

L'œil mort, prix Michel Lebrun 2000

Aux Éditions Les Beaux Jours

Jazz quiz (en collaboration avec Yannis Perrin)

© 2010, Éditions Payot & Rivages
106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 978-2-7436-2110-0

À ceux qui doutent

Chapitre XXII. De l'emploi de la glose, DE LA MÉTAPHORE,
DE L'ORNEMENT, ETC.

*V. Une forme de l'énigme, c'est de relier entre elles des choses
qui ne peuvent l'être, pour énoncer des faits qui existent.*

ARISTOTE, La Poétique

Curriculum vitae

(Selon le *Nouveau Testament*)

- **Nom** : Yeshuâ
- **Père adoptif** : Yôsef, fils de Jacob
- **Mère** : Myriam
- **Date de naissance** : vers – 6 av. J.-C.
- **Lieu** : Bethléem
- **Date de décès** : 6 avril 30
- **Lieu** : Jérusalem
- **Profession** : charpentier
- **Nombre de frères et sœurs** : au moins 6
- **Lieu de résidence** : Nazareth, puis Capharnaüm (Galilée)
- **Religion** : juive
- **Langue principale parlée** : araméen
- **Autres langues parlées** : inconnu
- **Capacité à lire et écrire** : inconnu
- **Régime marital** : inconnu
- **Nombre d'enfants** : inconnu
- **Taille** : inconnu
- **Poids** : inconnu
- **Couleur des cheveux** : inconnu
- **Couleur des yeux** : inconnu
- **Signes particuliers** : quasi-absence d'informations sur ses

années « obscures », jusqu'à trente-quatre ans, soit vers l'an 28 de notre ère. À cet âge, débute sa vie « publique ». Se fait baptiser par Yohanon, dans le Jourdain, recrute des disciples. Ne prêche que deux ans en Galilée et en Judée avant sa crucifixion sous Ponce Pilate. Ressuscite trois jours après. S'est autoproclamé fils de Dieu (Yahvé, en hébreu).

LIVRE I

Nisan

*« Quand le léopard salue la gazelle,
c'est pour sucer son sang. »*

Proverbe araméen

Nazareth est un trou.

De loin, la bourgade est comme toutes les autres. Un dessin inachevé de carrés et de cubes, sans côtés ni arêtes, séparés par des dégradés d'ocre, de blanc et de gris bleuté. Autour, la campagne est de toute beauté. À l'ouest, les rives d'un petit oued offrent des prairies d'herbe fraîche aux brebis fécondes.

Pourtant, dans la région, les mille habitants de Nazareth passent pour des *am-ha-arez*. Des culs terreux. Les pires du genre...

Il est vrai qu'au début, ils creusèrent des grottes dans les flancs de la colline pour en faire des dépôts de vivres ou des habitations. Même s'ils y ont rajouté des maisons basses, construites en briques de boue séchée et surmontées de toits en terrasse, ils restent un peu troglodytes.

On les imagine mi-hommes, mi-bêtes.

Sales et demeurés.

En Galilée, parfois au-delà, on dit « le Nazaréen » ou « de Nazareth » comme si on crachait « *am-ha-arez* ! ». Avec un dédain qui fait mal.

Nazareth semble oubliée de Yahvé.

Là, pourtant, le monde bascule à la sept cent quatre-vingt-deuxième année depuis la fondation de Rome, la quatorzième année du règne de Tibère, la trois mille sept cent quatre-vingt-neuvième année de la création du monde selon les Juifs.

L'an 28 de notre ère.

C'est le mois de Nisan.

Ce jour-là, il n'a pas fait trop chaud. La brise a soufflé juste ce qu'il faut pour faire frissonner les étoffes et chuchoter les feuilles. À l'heure de sexte, la petite laitue était craquante et la confiture à la violette goûteuse. On a même mangé du mouton car il est moins cher, plus tendre, plus parfumé. De l'agneau, en fait... Dans la pulpe des fruits, les premières guêpes ont laissé des cités molles et sucrées.

Puis, après le labeur et un dîner frugal, la nuit est venue. Elle a lapé la lumière mielleuse. Pour finir, sa gueule sombre a gobé la lune et laissé quelques miettes d'étoiles.

Il est tard, maintenant.

À tâtons, Yeshuâ, trente-quatre ans, sort de l'atelier de charpentier de son père Yôsef, situé à un jet de pierre, en contrebas de la maison familiale.

Pas vraiment réveillé, Yeshuâ descend de guingois une quarantaine de coudées en direction d'un sycomore famélique. Là, il stoppe sa progression, remonte sa robe de lin épais, baisse ses braies, et urine à larges traits sur le tronc noueux. Cabré sur ses jambes puissantes, fesses apparentes, dos arqué, il grimace de plaisir.

L'obscurité est telle que, sur terre, ne restent que les odeurs. L'urine fraîche de Yeshuâ, qui se mêle à celle, rance, des bêtes du voisinage. Les remugles de paille chaude, de lait caillé et de fruits trop mûrs. L'haleine de Nazareth se mêle à la touche boisée des copeaux, épars dans les cheveux de Yeshuâ, et de la résine, sur ses mains.

Quand il a fini, les bras tendus très haut, il s'étire. On dirait qu'il fait signe à quelqu'un, là-bas. Seul dans le village endormi, il sourit car Nisan sent la vie. Puis, il prend la direction de l'atelier où il dort et travaille.

Il n'y a pas assez de place dans la maison. Sur leurs sept enfants, Yôsef et son épouse Myriam en ont encore quatre à charge. C'est trop pour la pièce unique, à la fois étable, cuisine et chambre à coucher. Une pièce encombrée de nattes et de coussins, d'un coffret peint, de vases d'argile pour l'eau, l'huile, le vin, les grains de la récolte et les cendres du foyer.

Yeshuâ est l'aîné. De lui-même, il a choisi de dormir à part. Près des outils, près du bois, il se sent bien. Il préfère l'odeur du bois à celle du miel, de l'agneau et des femmes.

La sève, c'est son sang.

Depuis toujours, il connaît les rudiments du métier. La différence d'usage entre un rabot et une varlope. La manière d'affûter une lame. La nécessité de tailler les tenons dans le fil.

À cinq ans, il rabotait une planche dégrossie. À six ans, il parvenait à poncer, combler les fissures de résine ou de sciure au blanc d'œuf, et à percer un trou propre avec une tarière. À sept ans, il dégrossissait et taillait une pièce avec tenons et mortaises assortis. À huit ans, il pouvait fabriquer une table, une chaise ou un baquet.

Puis, ses seules limites devinrent physiques...

Yeshuâ pénètre dans l'atelier. Une lampe à huile est posée sur l'établi massif. Un filet de fumée noire s'en dégage pour monter en crinière vers le plafond.

L'amande lumineuse anime les outils posés tout autour. Gouge, doloire et herminette ont des tressautements de gros rats.

Alors que Yeshuâ se couche sur une natte, à même le sol en terre battue, l'amande lumineuse croque sa masse impressionnante, recroquevillée en une souche de muscles. On distingue la mousse de cheveux longs, à la limite du crépu, et la barbe fournie. Les sillons de grands yeux calmes et de rides marquées tombant des ailes du nez.

Et aussi ces étranges cicatrices, courtes et profondes.

Sur le front.

Quand Yeshuâ s'endort, ses ronflements se confondent avec ceux du petit homme qui sommeille à l'autre bout de l'atelier : Joram, son assistant. Son seul ami, aussi... Une grosse mouche verte va de l'un à l'autre d'une allure si régulière qu'ils semblent se l'envoyer en expirant. Puis, elle trouve son bonheur dans la chevelure moutonnante de Yeshuâ.

Bientôt, dès le petit matin, les deux hommes auront une charrue à assembler et trois jougs à polir. Yeshuâ devra aussi payer le dernier salaire des apprentis, à raison d'un shekel par journée de travail, et penser aux nouvelles idées de son père. Se rendre à Sepphoris, capitale de Galilée, pour y chercher de nouveaux clients...

Mais l'heure est au sommeil paradoxal.

Au rêve ?

Au cauchemar...

Les traits de Yeshuâ se contractent. Déjà, il est loin de Nazareth, loin de tout, loin de lui-même... Il se voit !... Il n'a pas d'âge, pas de corps. Juste un visage immobile aux yeux grands ouverts. Il essaie de bouger mais il n'y parvient pas. Il se sent de toutes petites jambes et de tout petits bras. Une sorte d'insecte humain.

Qu'une force invisible cloue sur place.

Des ombres crénelées passent sur sa face... Jour, nuit, jour, nuit... Ses yeux deviennent la proie des ombres... Ils s'éblouissent... Ils ont peur.

Puis, le grand noir.

Une ombre épaisse vient d'engloutir son visage. Yeshuâ garde les yeux ouverts mais il ne voit plus rien. L'ombre se met à vivre. De ses flancs d'encre, naissent des pattes et une gueule.

C'est une chauve-souris...

La chauve-souris.

« Elle revient, dit une voix en lui. Tu fais ce cauchemar depuis que tu es enfant. »

Ça sent soudain la terre mouillée. Une odeur de caverne. Des picotements parcourent les joues de Yeshuâ. Son nez. Son front, aussi... Surtout le front. Il sent l'impact de la gueule de la chauve-souris à l'endroit même de ses cicatrices étranges.

Même dans son cauchemar, Yeshuâ s'étonne, tant il a l'impression de sentir les coups de gueule.

On dirait que c'est vrai...

Son front lui fait mal. Mal, vraiment... Quelque chose en lui se met en alerte. Jamais la chauve-souris ne lui a fait cela.

Jamais !

Le rêve se fige. Tous les sens de Yeshuâ convergent vers son ouïe. Au-dehors, il n'y a que les bruissements de la nuit. Feuilles sous la

brise, oiseaux nocturnes, insectes insomniaques.

Tout est normal, pourtant !

Sur le front, de Yeshuâ, la gueule de la chauve-souris s'acharne. Se met à lui percer la peau.

C'est froid !

Froid, si froid...

Sensation familière au charpentier...

Ce n'est pas une gueule, mais une lame de fer !!! Yeshuâ se réveille en sursaut.

À peine ouverts, ses yeux lui offrent une vision d'horreur.

La même nuit, à Sepphoris qui se trouve à quarante-cinq stades au nord-ouest de Nazareth, une scène tout aussi insolite a lieu.

La ville surplombe de deux cent quarante coudées une plaine de blé, d'orge et de vignes. Avec ses dix mille habitants, c'est le joyau de la Galilée. Trente-trois ans auparavant, Judas le Galiléen, à la tête d'une émeute, parvint à s'emparer des arsenaux de la ville. Aussitôt, Sepphoris fut détruite par les troupes romaines de Varus.

Des centaines de Juifs périrent crucifiés.

Après avoir hérité la Galilée d'Hérode le Grand, son père, Hérode Antipas fit reconstruire Sepphoris dans un style hellénistique grandiose pour en faire sa capitale, avant de lui préférer Tibériade.

Dans la rue des tavernes de Sepphoris, ça sent le pain chaud au sésame, le fromage aigre dans l'huile d'olive parfumée à l'ail, la friture à la coriandre, l'agneau rôti à la menthe, et le parfum prenant des femmes de mauvaise vie. Dans un établissement plus petit, plus à part, plus discret, il y a davantage d'ombres noires, de reflets rouges et de femmes olivâtres.

Là, se trouve Imânouel. Devant lui, s'étaient viandes, poissons farcis de noix et de pistaches, ragoûts de poulet aux olives noires, pâtés de foie de volaille et dattes grillées.

Imânouel prend l'air inquiet.

« Gloulou ? » demande-t-il au patron.

Sans tarder, ce dernier apporte deux cruchons de vin de Massique qu'il a fait venir de Campanie. Avec une lueur espiègle dans les yeux, Imânouel s'exclame :

« Psaume 104 !

— Pardon ? fait le patron.

— Il dit que le vin réjouit le cœur des humains en faisant briller les visages plus que l'huile... Mon père me reproche de mener une vie dissolue... Tu vois bien que je respecte les Écritures ! »

Le patron préfère garder le silence car Ananias, le père d'Imânouel, est le plus riche négociant de la ville. Il vend de l'huile d'olive aux quatre coins de la Méditerranée, à destination des Juifs déjà dispersés. Il fait également commerce du blé avec des Phéniciens, des Syriens et des Grecs venus s'installer en Galilée.

À la fin du repas, Imânouel se verse de larges rasades d'eau-de-vie de dattes. Puis, à la grande satisfaction du patron, il rote. Pour une fille aux yeux cernés de khôl et aux lèvres carminées, c'est le signal. À

pas langoureux, dans un froissement d'étoffe, elle s'approche d'Imânouel pour se présenter. Elle fait court :

« Je suis vicieuse et pas chère.

— Deux atouts », répond Imânouel avec un joli sourire d'ivrogne.
« Dis-moi, ma colombe, es-tu juive ? »

La fille acquiesce. Aussitôt, Imânouel lance un coup d'œil aviné au patron.

« Tu vois, elle est kasher... Mon père sera content ! »

Le patron ne sait plus où se mettre car Ananias est non seulement riche, mais aussi pharisien. Un de ceux qui prétendent occuper une place unique parmi les Juifs. Être plus purs qu'eux. S'il entendait son fils...

« En vérité, susurre Imânouel à la fille, j'aurais bien du mal à dresser ce que tu sais. D'habitude, c'est l'organe le plus léger de mon corps. Une simple pensée le soulève... Mais, ce soir, j'ai bu trop de vin... Je suis malade...

— Vraiment ?

— Je crois... Tiens, vérifions... Montre-moi tes seins.

— Ici ? » demande la fille au comble de la surprise.

Imânouel se contente de hocher la tête. Avec beaucoup de précaution, la fille écarte les pans de sa robe. Elle dévoile une poitrine généreuse. Imânouel s'écarte d'un coup, en se frottant les yeux.

« C'est bien ça, glapit-il, je suis très malade !... Je vois double ! »

Puis il lance un ricanement d'hyène. Croyant avoir affaire à un fou, la fille s'écarte. Voyant l'air réprobateur des autres clients, le patron fait grise mine. Un peu penaud, Imânouel tente un sourire enjôleur. Cela ne suffit pas. Alors, il donne dix shekels à la prostituée, un généreux pourboire au patron, fait un geste de la main équivoque à l'assistance, et s'en va. Dehors, il titube dans les larges rues de Sepphoris. À l'heure où il longe la rue principale, bordée de colonnes et de boutiques, il n'a qu'un chat galeux pour compagnon.

Puis, Imânouel finit par rejoindre la vaste propriété de son père. À l'entrée, il voit la silhouette massive de la somptueuse villa de style romain. Un carreau latin dans une mosaïque hellène. Imânouel est si saoul que l'entrée lui paraît inaccessible.

Joash, son fidèle serviteur accourt. Il arrive juste à temps pour ralentir la chute de son maître qui s'écroule sur l'herbe sèche du jardin.

« *Rabbi* ! – maître ! s'écrit Joash. Tu as encore bu !

— Oui, mais c'était du bon. »

Dans le ciel, symbole d'Israël toujours renaissante, la lune vient de se fendre en un croissant lumineux. Elle semble arroser le visage renversé d'Imânouel qui vient de s'endormir.

Rêveur, Joash le contemple.

Le *rabbi* a les hanches grassouillettes mais il plaît aux filles et, parfois, même aux garçons... Son long corps, son teint de bronze et sa peau lisse n'y sont pour rien. Ça vient des yeux. Ouverts, ils sont presque jaunes.

Lumineux.

Imânouel porte la tenue type du Juif fortuné. Longue tunique d'un rouge violacé, manteau bleu à manches, bordé d'une étoffe d'or. Aux pieds, des sandales rouges en peau de hyène, aux pointes relevées.

« Ces sandales choquent les Romains ! »

Yeux chavirés, cheveux en bataille, Imânouel regarde son père planté devant lui.

« Avec ça, ils te prennent pour un pédéraste ! hurle Ananias.

— Ils ont tort... J'ai essayé, une fois, mais je n'ai pas aimé.

— Je ne veux pas le savoir ! Ces chaussures rouges, ce n'est pas bon pour la réputation de la famille. Je t'ai acheté des bottines en chacal... Mets-les donc quand tu sors ! »

Résigné, Imânouel soupire. Ananias secoue la tête.

« *Ché lo létsorékh* – Aucun mot n'est sans raison –, et moi, ton père, je te dis que ça suffit !... Te voir ainsi, à un âge où tu devrais avoir plusieurs enfants, je ne le supporte plus. Tu es ivrogne et glouton...

— Et moi, j'aime ça », ose Imânouel dans un râle sourd.

Intense surprise du père.

« Tu n'es qu'un idiot !... Si tu veux réaliser tes rêves, petit homme, ne t'endors pas ! »

Ananias ajoute :

« Comme je l'ai déjà dit. Imânouel, tu partiras demain, avec Joash, m'assister dans mes affaires, chez les *am-ha-arez* des campagnes autour de Sepphoris... Une fois là-bas, tu achèteras à vil prix les récoltes des paysans les plus désargentés. Moi, je les conserverai dans mes entrepôts jusqu'au moment où il y aura pénurie de blé dans la région. Là, je le revendrai à bon prix.

— Tu es si avide !

— Et toi, si insolent !... Misérable !... Souviens-toi que l'argent de tes frasques, c'est le mien ! »

Imânouel se tait car il sait que c'est vrai. Son père continue :

« Demain, tu iras chez les *am-ha-arez* !... Mais avant, à la première heure, tu prieras à la synagogue ! »

Sur ce, Ananias tourne les talons. Quand la villa absorbe sa grasse silhouette, Imânouel regarde Joash.

« Être fils de Pharisien, quelle plaie !... Mon père se prend pour Moïse en personne, alors qu'il ne vaut pas davantage que la sandale du prophète Ezra !

— Ne dis pas cela, *rabbi*... Grâce à ton père, tu connais bien les Écritures !

— Et alors ?... Qu'est-ce que cela m'apporte ?... Je ne devrais pas dire cela, Joash, mais les Écritures sont comme le vin. À force, on les vomit... Ah, ces Pharisiens, je ne les supporte plus ! »

Autour d'Imânouel et de Joash, la nuit crépite, chuinte, ulule. Des chants de crapauds s'élèvent. Des chauves-souris vacillent. Des grillons entrent en résonance.

Les représentations physiques sont interdites par la Loi de Moïse. Pourtant, des statues d'albâtre se dressent dans le jardin, mais c'est pour plaire aux clients étrangers et aux autorités romaines. Des torches encore allumées leur donnent les roseurs de la chair.

Imânouel tourne la tête vers le ciel car il a toujours aimé les étoiles. D'une voix râpeuse, il murmure :

« Il y a des mots, tout là-haut, des mots écrits en argent... Oh ! je vais vomir. »

Aussitôt, de sa bouche, jaillit une gerbe brune.

« *Abra ka dabra* ! – Il a fait ce qu'il a dit ! » commente Joash.

Imânouel se met à rire.

« Tes yeux rayonnent, *rabbi*... D'habitude, c'est du miel... Cette nuit, c'est du feu... Tu as de la chance d'être si beau.

— De la chance ?... Que dis-tu là ?... J'en ai assez d'être moi !

— On ne dirait pas.

— Pourtant, vivre me tue.

— Pourquoi ?

— En moi, il y a quelqu'un qui vaut mieux que moi... Je n'arrive pas à le faire sortir...

— Tu as trop bu ! »

Imânouel hausse les épaules et s'allonge sur le dos, visage tourné vers le ciel. Vite, il sombre dans un sommeil lourd, proche de la mort. Sans aucun sentiment du temps qui passe.

Au petit matin, une douleur fulgurante le réveille.

Quelque chose de jaune et d'orange dans le cerveau.

Il a l'impression qu'on vient de lui écraser le crâne.

Ses yeux ont peine à s'ouvrir.

Son corps, à bouger.

Il se rend compte qu'on vient de le frapper au visage avec une pierre.

Non !... Sur le front !...

Au milieu du front...

On n'a pas voulu me tuer !... Juste me faire mal !

Le coup a été porté à l'endroit même de ses étranges cicatrices.

À Nazareth, quand Yeshuâ ouvre les yeux, il aperçoit une forme étrange au-dessus de sa tête... Une figure blanche aux yeux vides...

Le démon de la nuit !

Mais Yeshuâ se rend compte qu'il s'agit d'un humain au visage masqué par un tissu grège. Deux fentes lui permettent de voir sans être vu. Ses yeux se limitent à deux éclats brillants, un peu fous.

Où est son corps ?

Yeshuâ sent une pression douloureuse sur l'arrière du crâne... Ce sont les genoux de la forme... Elle est penchée sur lui... prête à frapper...

Frapper quoi ?

Sur son front, Yeshuâ sent la morsure du fer s'accroître. Il révolte les yeux et voit le haut du corps de son agresseur, couvert du même tissu. Et sa main droite qui tient un maillet prêt à s'abattre sur une lame épaisse.

Posée sur le front de Yeshuâ.

Le charpentier comprend vite qu'il s'agit d'un glaive. Court, large, acéré.

Efficace.

Outil de tueur.

Dessiné pour en finir vite.

Yeshuâ a l'impression d'être le mouton du sacrifice.

« Non ! » hurle-t-il.

Yeshuâ voit le maillet s'abattre. Il tourne sur lui-même. Le glaive dérape. Le maillet cueille Yeshuâ juste au-dessus de l'oreille. Des étoiles jaillissent. Un flot d'étoiles qui lui picorent la voûte crânienne.

Yeshuâ tend la main pour agripper son agresseur. Affaibli, il ne parvient qu'à enserrer un bout d'étoffe. Puis, lâche prise.

La forme s'enfuit.

Une forme de petite taille...

Yeshuâ se lève avec peine. Recouvre ses sens.

Attrape-le, attrape-le...

En se lançant aux trousses de son agresseur, Yeshuâ bute contre l'établi. Chair contre bois. Un choc qui fait horriblement mal. Les outils tressaillent. La lampe à huile tombe.

Joram se réveille. Incrédule, il se gratte la tête.

Attrape-le, attrape-le...

La hanche droite meurtrie, le visage en feu, Yeshuâ se met à

courir. Ses longues jambes puissantes s'activent. Bientôt, il se trouve derrière l'agresseur dont le tissu freine la progression.

La peur abjecte donne à son souffle et à sa peau une odeur écœurante de bête malade.

Les premières clartés montent vers le ciel et retombent en flaqes roses et violettes.

Cours, Yeshuâ, cours...

Yeshuâ entend la respiration de l'agresseur qui se rapproche de la maison familiale. Un sifflement de serpent venimeux.

Cours !

Yeshuâ voit alors son père sur le seuil. Alerté par le bruit dans l'atelier, il a dû sortir.

Yôsef, c'est Yeshuâ en plus vieux. Même stature, même visage, même barbe. Plus blanc, plus voûté, plus mince. Moins de cheveux, moins de dents.

Cours !

Les choses virent alors au pire des cauchemars. Yôsef s' imagine qu'il fait face à un voleur. Sans aucune hésitation, il lui oppose sa silhouette massive.

Non, papa, arrête !

Quand Yôsef et l'agresseur ne sont séparés que de quelques coudées, Yeshuâ entend son père dire : « Toi ?... Mais qu'est-ce que tu... »

Non !

Yôsef n'a pas le temps de finir sa phrase.

Non, pas ça !

L'agresseur plante alors son glaive dans la poitrine de Yôsef.

La lame s'insinue entre les côtes, Yôsef s'écroule, l'agresseur file.

Yeshuâ s'agenouille aussitôt pour prendre son père dans ses bras.

Après quelques violents soubresauts, Yôsef meurt. Pour la première fois de sa vie, Yeshuâ verse ce sang blanc que sont les larmes.

« Abba ! – Papa ! »

Puis, un fragment de psaume lui vient en un éclair :

« Êloï, êloï, lama, sahachtani ? – Père, père, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Joram arrive.

Il pose sa petite main sur l'épaule de son ami. Yeshuâ a les yeux brûlants de rage.

« Mon père connaissait mon agresseur ! »

À Sepphoris, après avoir été frappé par une pierre, Imânouel se prend le front entre les mains. Il sent la moiteur du sang. Avec peine, il se lève. Le sang inonde alors son visage. Entre dans sa bouche.

Goût de terre mêlée au fer.

Goût de mort.

Suis-je encore vivant ?

Imânouel s'essuie les yeux. Dans une sorte de brouillard rouge, il voit une silhouette qui lui fait face.

Une petite silhouette drapée dans un tissu grège...

Mais qui est-ce ?

« Hé, toi !... Qui es-tu ? »

Aux côtés d'Imânouel, Joash se réveille.

La silhouette s'enfuit.

« Reviens ! hurle Imânouel. Qu'on en finisse, une fois pour toutes ! »

Il fallait me tuer !

Imânouel trouve la force de se lever. Il poursuit son agresseur en fuite. Encore sous le choc, il a du mal à courir. Avec peine, il poursuit son agresseur.

« Viens me tuer ! »

L'agresseur fonce vers la villa.

« Viens !... Je me laisserai faire ! »

À ce moment, Lysia, la mère d'Imânouel, sort de la villa. Pour une fois, Imânouel la voit cheveux au vent. Une femme ne peut alors, par décence, dénouer sa chevelure en public.

Ses cheveux sont aussi soyeux que sa robe d'intérieur. Avec grâce, Lysia descend les marches abruptes de marbre vert. Une sorte d'apparition. Rien d'étonnant... À cette heure-là, Lysia est déjà réveillée.

Elle se trouve sur la trajectoire de l'agresseur.

Maman ! Attention, maman !

Lysia prend conscience du danger. Cette forme bizarre qui fuit devant son fils. Et qui se dirige droit sur elle...

Si vite.

Si près.

Maman !

Au moment où Lysia croit que la silhouette va la heurter, elle ferme les yeux. Mais il ne se passe rien. La silhouette a dévié sa route

pour se perdre dans le fond du jardin.

Soudain, Lysia se redresse.

Elle semble penser à quelque chose.

Puis, soudain, elle crie à l'agresseur :

« Reviens ! »

La silhouette marque une pause, se retourne et disparaît.

Puis Lysia secoue la tête.

Elle a l'air très gêné.

Presque coupable.

Puis elle tombe dans les bras d'Imânouel en s'écriant :

« Pourquoi as-tu demandé la mort, mon fils ?

— Je ne sais pas.

— Mais si, bien sûr que tu le sais !

— Je crois que je veux être un autre. »

Joash pose sa petite main sur l'épaule d'Imânouel.

Lysia reste songeuse.

« Et toi, maman, pourquoi lui as-tu demandé de revenir ? »

Après un temps qui paraît infiniment long, Lysia murmure :

« C'était... C'était...

— Que veux-tu dire ?

— Je l'ai déjà vu...

— Où ?

— Oh, c'est trop grave !... N'en parlons plus jamais ! »

Imânouel va protester, mais Lysia le devance.

« Jamais, tu m'entends ! »

« Béni soit le Juge de Vérité. »

C'est ainsi que l'on annonce les décès. À Nazareth, Yeshuâ va, maison après maison, répandre la nouvelle. Il faut faire vite. Le défunt doit être enterré le plus rapidement possible. Le jour même, c'est mieux.

Myriam en a décidé ainsi.

Avec un panier chargé d'œufs, elle est devant la porte de sa maison. Avant d'y entrer, elle pivote sur elle-même avec cette grâce de petite fille qui ne l'a jamais quittée. De même que cette pointe de malice dans les yeux. Si elle portait autre chose que ce vêtement étroit dont s'entravent les veuves, sa robe volerait en corolle autour de ses jambes.

Depuis longtemps, elle fuit les miroirs du hasard, vasques, fontaines et flaques d'eau, pour éviter son reflet. Elle sait qu'elle a perdu sa jeunesse. Elle, qui a la beauté des pavots fragiles, elle se sent guettée par l'étiollement. Il lui semble qu'un rien peut la flétrir, la froisser, la déchirer.

Elle a oublié que même dans l'ombre, elle reste claire.

Ses yeux demeurent secs car les pleurs la brûlent en dedans. Si des petites larmes finissent par perler au coin de ses yeux, c'est à cause de la fumée du foyer. Prévoyante, elle s'est mise à préparer les *matsot*, les galettes traditionnelles, et les œufs cuits, que l'on mangera après l'enterrement.

Elle tourne le dos à la dépouille de Yôsef qui gît, face vers le ciel, au centre de la pièce unique. Une lampe à huile, symbole de l'âme immortelle, est placée près de sa tête. Yôsef doit être veillé, sans interruption, jusqu'à son ensevelissement.

Yeshuâ est encore dehors, à annoncer le deuil. Ses frères et sœurs sont là, assis autour du père. Jacques, Joset, Simon, Jude, et les deux filles, Adifa et Adiha.

Adiha signifie « la préférée ». C'est exactement ça. Quinze ans. Une petite femme au milieu de grands barbus. Belle, libre, effrontée. Rayon de vie. Épice rare. Dosage subtil. Forme des yeux de Myriam, fond des yeux de Yôsef. Force de tête de Myriam, force de corps de Yôsef.

Mais, là, devant ce père au cœur serti de rouge, elle est effondrée. Immobile. Cassée. Morte vive. Si longs ont été ses sanglots qu'elle n'a plus de larmes. Si rouges sont ses yeux qu'elle semble pleurer du sang.

Joram est présent, aussi. Un peu à part, il pleure. La tête de côté, à

la manière des oiseaux perplexes, il fixe le corps... Yeshuâ revient en silence. Avec la douceur d'une ombre, il pose la main sur les cheveux d'Adiha.

« Ma petite gazelle », chuchote-t-il.

Hier encore, elle poursuivait son grand frère préféré, son grand frère adulé, pour lui tirer la barbe et lui mettre les doigts dans les narines et les oreilles... Elle seule l'appelle Yeshu, son diminutif... Avec regret, il s'en écarte.

Aidé de Jacques, il procède à la *tahara*, la toilette de purification, pour débarrasser le corps de toute souillure. Yôsef est aspergé d'eau tiède, nettoyé en entier, tête d'abord, corps ensuite. Puis, Yeshuâ verse, à nouveau, de l'eau sur le corps en prononçant les versets rituels :

« Et je verserai sur vous de l'eau pure et vous serez purifiés de toutes vos impuretés et de toutes vos souillures. Je vous purifierai. »

Yôsef est essuyé, puis revêtu d'un linceul de toile blanche, le même pour tous les juifs. Signe de la foi en la résurrection. A l'aide d'une bandelette, Yeshuâ fixe le menton. Puis, il place le *sudara*, le suaire, sur tout le corps de Yôsef avant de rabattre le linceul.

Normalement, il faut lire des psaumes, mais, à la place, Simon chantonne. On dirait un chat malade.

Myriam éclate de rire.

C'est un peu nerveux.

Dehors, une petite foule attend.

Yeshuâ coud le linceul. On a l'impression d'un écolier studieux car il s'applique en tirant un bout de langue.

Puis, les cinq fils mettent Yôsef sur une civière qu'ils hissent sur leurs épaules. Yeshuâ est le plus grand, Jude le plus petit. Entre eux, presque une coudée d'écart. Comme ils se sont mal répartis, ils manquent de faire tomber le corps. On repose la civière, on change les équipes, on hisse Yôsef à nouveau.

Cette fois, ça va.

Le cortège se met en route vers le cimetière, sans détour par la synagogue qui, elle, n'est dédiée qu'à la vie. En chemin, on fait plusieurs petites haltes. Puis, on arrive dans le cimetière de Nazareth, à l'image de la ville. Un simple pré où l'on creuse de simples fosses à mesure que les gens simples meurent.

Les hommes se mettent au travail. Une fois la profondeur de la fosse jugée suffisante, le rabbin prononce la prière des morts pendant que les fils font, à l'aide de cordes, descendre le corps raidi du père dans sa dernière demeure. À même la terre. Le rabbin et son assistant lancent, chacun, trois pelletées de terre en prononçant les paroles rituelles :

« Tu viens de la poussière et à la poussière tu retournes, la

poussière retourne à la terre d'où elle est venue et l'âme retourne vers Yahvé qui l'a donnée. » Tour à tour, chaque passager de l'ultime voyage de Yôsef jette des pelletées de terre en demandant pardon au défunt des fautes qu'ils auraient pu commettre à son égard. Juste avant le comblement de la fosse, Myriam et ses enfants se déchirent un vêtement, en signe de deuil, alors que les gens leur disent tous la même phrase :

« Que le Seigneur vous console, vous et tous les *onemim*, les affligés, de Sion et de Jérusalem. »

Avant de sortir du cimetière, on se lave les mains, sans les essuyer, car le cimetière est considéré comme lieu d'impureté.

On se retrouve chez Myriam pour en finir avec les *matsot* et les œufs cuits. On dit du bien de Yôsef, on pleure encore un peu, on mange et on prend congé. « *Poushen beshlama* – restez en paix », lancent ceux qui partent. « *Bsheyna* – en paix », répondent, en écho, ceux qui restent.

C'était l'enterrement.

Sans en aviser personne, Myriam retourne au cimetière. Elle reste seule devant la tombe. Elle lui sourit. On dirait que son mari est là, bien vivant, allongé à la regarder. A l'attendre. Elle murmure :

« Dors, mon Yôsef, dors pour toujours... Tu as été bon avec moi... Demain, j'irai dans le bosquet des cyprès penser à toi... *Pesh beshlama* – Reste en paix. »

Puis, Myriam lance avec peine :

« La chose terrible que tu as faite à Bethléem, j'espère que le Très-Haut te la pardonnera... Moi, pas. »

Imânouel a mal.

Depuis qu'il s'est fait agresser à Sepphoris, tôt ce matin, un seigneur ne cesse d'appliquer de l'huile et du vin sur son front. Douillet, il ne cesse de grimacer. C'est la première fois de sa vie qu'il éprouve ce degré de douleur physique.

Il est enrhumé.

Sur ordre d'Ananias, il se terre dans une chambre gardée en permanence par deux hommes en armes.

Il n'a pas droit au vin.

Il devient fou.

« De la crème !... Du miel ! » hurle-t-il avec sa voix de vieil enfant gâté.

Une servante accourt avec ce qu'il demande.

Les yeux fermés, Imânouel s'empiffre.

Quand il a fini, il ne sait plus quoi faire.

Mais lui vient une idée...

« Une femme ! » braille-t-il.

Nul ne lui en fournit, mais, à la place, Joash entre dans la pièce.

« *Rabbi*, veux-tu savoir ce que je pense ? lance-t-il sans préambule.

— Parle.

— Nous devrions partir.

— Curieuse idée... Pourquoi ?

— Nous sommes en danger.

— Mais non !

— *Rabbi*, ici, tu es connu... On peut te nuire si facilement.

— Ma vie est à Sepphoris... Et puis, on nous protège... À partir de ce soir, toi aussi, tu resteras dans cette maison. Je te le promets. »

Joash regarde Imânouel avec un drôle d'air.

« Voulais-tu vraiment mourir, ce matin ? »

Imânouel ne répond pas. Ses yeux dorés se font impénétrables.

« Ce que tu as dit, insiste Joash, le pensais-tu vraiment ? »

D'une voix qu'il ne reconnaît pas, Imânouel murmure :

« Tes morts revivront, leurs cadavres ressusciteront !... Réveillez-vous, criez de joie, vous qui demeurez dans la poussière !... Car ta rosée est une rosée de lumière et la terre aux trépassés rendra le jour !

— *Rabbi*, tes mots sont inquiétants !

— Ce sont ceux d'Isaïe. »

Joash reste abasourdi.

Puis, sans transition, comme s'il sortait d'un rêve, Imânouel s'écrie :

« L'agresseur aurait pu me tuer, mais il m'a laissé en vie. Pourquoi vouloir m'assommer ?... Juste m'assommer ?... Je ne comprends pas !

— As-tu des ennemis ?

— Pas à ma connaissance... Des hommes cocus, peut-être, ajoute le séducteur avec un sourire en biais, mais je ne les connais pas tous...

— Je pense à ta mère, poursuit Joash imperturbable. Elle a eu une réaction étrange. Sait-elle quelque chose ?

— Elle ne veut pas en parler ! »

Joash reste pensif avant de reprendre la parole :

« Il était petit, ton agresseur.

— Tu as raison... Un jeune homme peut-être...

— Tout cela est si étrange. »

Joash hausse le ton :

« Moi, *rabbi*, je crois que l'agresseur ne va pas renoncer... Il n'en a pas fini avec toi.

— Pas fini quoi ?

— Je n'en sais rien mais je crois qu'il reviendra.

— Possible.

— Presque sûr... Rester à Sepphoris, c'est te mettre en danger.

— Et alors ?

— Ta famille aussi. »

Là, Imânouel réfléchit. Il se lève en maintenant le bandage sur son front. La fenêtre lui offre une vue sur le péristyle. Il voit Hanna, sa petite sœur, y passer telle une ombre mouvante. Imânouel la regarde avec une infinie douceur. Il la regarde errer. La jeune fille radieuse est devenue un papillon de nuit qui se cogne et se déchire au feu. Un feu noir se consume en elle... Lysia arrive et la prend par la main.

« Hanna », murmure Imânouel.

Joash rejoint Imânouel.

Avec une extrême douceur, il lui demande :

« Te faut-il une raison pour la protéger ?

— Elle, lance Imânouel aussitôt, *personne* n'y touchera, tu m'entends !... Personne !

— Alors que décides-tu ? »

Imânouel réfléchit longuement. Soudain mal coordonné, il bouge les deux mains avec étrangeté. On dirait qu'il pèse le pour, dans la droite, et le contre, dans la gauche. Il secoue les deux mains, puis se décide.

« Tu as sans doute raison, Joash. Je peux même t'avouer que vivre dans une prison dorée, ça ne me dit plus rien... Et, en y réfléchissant bien, partir, loin de mon père, c'est peut-être ma chance... Il se prend trop pour ma mère... J'ai toujours eu du mal à le comprendre.

— Alors, on part ?
— Partir ?... *Amen* – Ainsi soit-il... Mais où ?
— Pourquoi pas Capharnaüm ?... C'est dans la région de Zabulon et de Neftali.

— Je sais où c'est !
— Un de mes cousins habite là-bas. C'est un pêcheur. Il est un peu rustre, mais solide et sûr...

Là-bas, on passerait inaperçus. C'est sur la route qui va de Beth-Shan à Damas. Il y a beaucoup de passage... En plus, c'est une ville de garnison... Beaucoup de Romains montent la garde. »

Imânouel se plonge dans une profonde réflexion.

« Capharnaüm ?... Il y a des filles et du bon vin ? »

— Comme partout.

— On ira comment ?

— À pied ou à dos d'âne.

— Pourquoi pas à cheval ?

— Nous serions trop visibles. »

Imânouel soupire longuement.

« Va pour Capharnaüm... Va pour l'âne.

— Maintenant, *rabbi*, il faut convaincre ton père. »

Quelques minutes plus tard, le visage d'Ananias est blanc de rage.

« Tu vas rester ici, Imânouel... Ici, chez les tiens ! »

— Si je reste à Sepphoris, personne ne sera en sécurité.

— Il y a des gardes armés.

— Je ne peux pas vivre enfermé.

— Reste !

— Non ! »

Ananias réagit avec force :

« Idiot !... Que feras-tu, dehors ?... Tu ne sais même pas comment c'est, *dehors* ! »

— Qui vivra verra. »

Ananias se rassérène. Parle plus bas. Plus intense.

« Le prophète Malachie dit que nous n'avons qu'un père.

— *Amen*.

— Alors, pourquoi partir ?

— Essaie de me comprendre... Dehors, loin de toi, j'ai une chance d'exister, *abba*.

— Exister ?... Pffff... Dès demain, tu reviendras en pleurant.

— Peut-être, mais, au moins, j'aurai essayé. »

Ananias parle encore plus bas :

« Un jour, il faudra que je te dise des choses.

— Des *choses* ?... Pourquoi attendre ?

— Plus tard... Ce n'est pas le moment... Tu sais, je t'aime mal, mais je t'aime...

— Oui, je le sais.

— Alors pars, mon fils, et reviens-moi vite. »

Accolade curieuse. Le père et le fils échangent leurs sentiments avec le même mystère que les arbres s'échangent les oiseaux.

Hanna vient se blottir dans les bras de son frère.

Imânouel sent ses larmes chaudes couler le long de son cou.

« *Pesh beshlama*, ma petite gazelle. »

Et, ainsi qu'il est écrit, Imânouel quitte son père et sa mère.

À Nazareth, après l'enterrement de Yôsef, Yesuâ et son frère Jacques se concertent :

« Tu sais, précise ce dernier, que la coutume dit que l'atelier doit être fermé trente jours. Tu ne dois plus y dormir. C'est trop dangereux. Reste dans la maison, avec la famille. Tu y seras en sécurité.

— Qui va garder les outils ? objecte Yesuâ.

— Joram », répond Jacques d'une voix ferme.

A contrecœur, le compagnon de Yesuâ marque son accord...

Yesuâ est épuisé mais, avant de dormir, il reste longuement sur le pas de la porte.

Au dehors, les ombres du soir envahissent les collines. L'ocre des maisons vire au bleu, un bleu sec qu'une obscurité veloutée ternit peu à peu. Puis, c'est le gris poussiéreux, ce gris, laid mais subtil, qui poudre les ailes des papillons de nuit.

Ma vie n'a pas de sens...

La nuit est trop pâle encore pour révéler toutes les étoiles. Seules les plus précoces percent la nuée bleutée des fumées qui s'élèvent des feux allumés un peu partout dans la ville, pour le repas du soir. Une brise légère les rabat sur le village, et avec elles, des effluves de viande chaude et d'oignon. L'odeur des oignons l'emporte car la viande est rare, ici, chez les *am-ha-arez* de Nazareth.

Parfois, je me demande qui je suis...

Le soleil finit de décliner, les ombres de la terre de s'allonger, puis la grande ombre descend d'en haut avec la nuit noire.

Je n'existe pas !

Yesuâ passe une nuit calme sans faire ce cauchemar, gale de l'âme, qui le hante depuis l'enfance.

La chauve-souris...

Au petit matin, il entend un cri au dehors.

Du côté de l'atelier.

Encore !

Yesuâ se lève d'un bond. Fonce vers l'atelier en contrebas. La porte est entrebâillée.

« Joram ?... Joram ? »

Aucune réponse.

Avec sa grosse main couverte de cicatrices, Yesuâ ouvre brutalement la porte.

Un rai de lumière s'engouffre dans l'atelier.

Non !

Yeshuâ voit le corps de Joram étendu sur le ventre. Immobile. Comme s'il était tombé de très haut.

Mort ?

Yeshuâ se penche.

Retourne Joram.

Non, il vit !

Joram est couvert de sang. Tellement de sang que Yeshuâ ne sait pas d'où il coule.

Ventre ? Poitrine ? Gorge ? Tête ?

Yeshuâ finit par apercevoir l'entaille profonde qui lui découpe le menton.

« Joram, fait-il doucement, tu m'entends ? »

Les yeux de Joram s'ouvrent avec difficulté.

« Que s'est-il passé ? lui demande Yeshuâ.

— Il est revenu ! balbutie Joram... C'est le même qu'hier... Il a voulu me tuer.

— Je vais te soigner. »

Avec d'infinies précautions, Yeshuâ nettoie la plaie. Y applique du plantain amolli dans de l'esprit-de-vin. Puis, fait à Joram un pansement semblable à la mentonnière des morts.

Vite, Joram se sent mieux.

« Tu devrais être guérisseur, Yeshuâ, dit-il les dents presque serrées... Tu fais ça mieux encore que charpentier. »

Les deux hommes vont s'asseoir au-dehors, sur de longues pierres plates. Joram paraît préoccupé. Il poursuit avec une voix de gorge :

« Pour tout te dire, Yeshuâ, je crois vraiment qu'il faut partir !

— Mais pourquoi ?... Nous sommes bien, à Nazareth !

— Non, Yeshuâ, c'est un piège ! Ici, nous sommes si faciles à frapper... Si fragiles... Celui qui a tué ton père sait *qui* nous sommes et où nous sommes. Pour lui, recommencer est un jeu d'enfant !

— Mais qu'est-ce qu'il nous veut, celui-là ?... Il m'agresse, tue mon père, te blesse... Qu'avons-nous fait ?... Hein, Joram, qu'avons-nous donc fait ?

— Je n'en ai aucune idée mais, si nous restons à Nazareth, il recommencera ! »

Joram se redresse.

« Hier, tu m'as dit que ton père l'avait reconnu...

— J'en suis sûr.

— Nous devons le connaître, alors.

— Sans doute mais je ne vois vraiment pas qui c'est... Il était si petit.

— C'est vrai... Une sorte de nain.

— À part les enfants du village, je ne vois personne... Mais ce

n'était pas un gamin. Il avait trop de force... Qui est ce fou ? »

Les yeux de Joram se font perçants.

« Il nous connaît, lui. Il est prêt à tout. Il a tué ton père !... Tu crois vraiment qu'il va s'arrêter ?

— Un arbre gémit si on le coupe, un chien glapit si on le frappe, un homme grandit si on l'offense.

— Je sais que tu aimes les proverbes, Yeshuâ, mais soyons sérieux !... Il s'agit de nos vies... Nous devons *partir d'ici*, tu le sais ! »

Yeshuâ réfléchit tant que Joram reprend la parole :

« N'oublie pas que j'ai été agressé, moi aussi... Ta décision, prends-la aussi en pensant à moi... À ta famille, aussi, car les choses peuvent mal tourner... Ton père, Yeshuâ, souviens-toi de ton père ! Hier, il avait un glaive dans le cœur. Hier, tu pleurais... Veux-tu vraiment que ça recommence avec toi, moi, ta mère, un frère ou une sœur ?... Yeshuâ, je te le dis, pour le bien de tous, il faut partir !

— Partir... Soit... Mais pour aller où ? »

Joram se calme aussitôt.

« Je pensais à l'endroit le plus sûr de la terre. J'y ai passé quelques années. C'est dans le désert de Judée... Chez les Esséniens.

— Qûmran ? »

Joram acquiesce. Yeshuâ tressaille.

« Qûmran !... J'ai toujours voulu aller là-bas ! Mon cousin Yohanon y a été formé.

— C'est ton cousin !... Tu ne me l'avais jamais dit !... Yohanon était notre lumière... Tu le connais bien ?

— Non... Nous avons quelques mois de différence mais je ne l'ai jamais vu... Je sais juste qu'avant de m'enfanter, ma mère est passée par Hébron visiter sa parente Élisabeth et son mari, le vieux prêtre Zacharias. Élisabeth allait enfanter Yohanon... Et toi, tu l'as connu ?

— Oui.

— Est-il comme on dit ?

— On dit tellement de choses... Qu'il est illuminé. Qu'il est dangereux. Qu'il est prophète... Qu'il est Messie.

— Messie ?

— Messie, oui. »

Les grands yeux calmes de Yeshuâ deviennent brillants.

« Et, toi, Joram, que crois-tu ?

— Ce que j'ai vu.

— C'est-à-dire ?

— Il faut voir Yohanon pour se faire sa propre opinion. »

Yeshuâ sourit.

« Est-il encore à Qûmran ?

— Plus maintenant... Il vit dans le désert, à Béthanie, vêtu d'une simple peau de chameau, et se nourrit de miel et de sauterelles.

— Des sauterelles !

— C'est bon, tu sais... À Qûmran, j'en ai mangé des montagnes. »

Yeshuâ réfléchit avec intensité. De longs instants où ses rides se creusent sous la réflexion. Puis, sa décision semble soudain si facile, si évidente, si antérieure.

« Allons là-bas, Joram... Allons manger des sauterelles. »

Peu après, Yeshuâ gravit les barreaux d'une étroite échelle pour rejoindre le toit en terrasse. Ces terrasses sont si courantes que le Deutéronome prescrit de les entourer d'un muret afin de ne pas être responsable si quelqu'un se tue en tombant du toit.

Là, on dort quand les nuits sont chaudes, on prend des repas, on fait sécher linge et fruits. Là, en hauteur, on échange les paroles les plus importantes. Là, Yeshuâ annonce sa décision à Myriam.

Elle comprend. Pleure un peu en disant :

« Je ne pleure pas ! »

La mère et le fils se regardent en coin. Passent plein de choses qui ne se disent pas. Des choses aussi légères, aussi transparentes, aussi vraies que des anges. Le fils pose sa grosse main sur la frêle épaule de la mère.

« C'était dur, hier.

— J'ai connu plus dur.

— Plus dur ?... Quand ?

— J'ai parlé trop vite... Un jour, je t'expliquerai. »

Gênée, Myriam se racle la gorge, réfléchit à deux fois et change de registre :

« *Mouâtîm békhamoute vérabbime béékhoute* – Que les mots soient restreints en nombre et abondants en qualité. »

Quand elle commence ainsi, Yeshuâ redoute le pire. Il a raison.

« Promets-moi que tu reviendras ici, pour te marier.

— Maman !

— Promets-le-moi.

— Arrête !

— Je sais, je t'énervé, mais aussi vrai que je me nomme Myriam, aussi vrai que je suis ta mère, jamais, non, *jamais*, je n'ai vu d'homme de ton âge sans femme... Je ne comprends pas car tu es beau comme un dieu !... Sais-tu ce que disent les rabbins ?

— Tu m'en as parlé mille fois !

— Eh bien, je vais le répéter... Les rabbins disent que celui qui, à vingt ans, n'est pas marié sera, toute sa vie, en proie au péché.

— Je sais... Ils demandent aussi à l'homme d'honorer sa femme plus que lui-même.

— *Amen*... Moi, j'aimerais bien dorloter des petits Yeshuâ... Toi, tu es devenu trop grand, pour ça. »

Yeshuâ sourit.

« Qui vivra verra. »

Myriam n'abandonne pas. Le plus délicat est à venir. Elle aspire une longue bouffée d'air, hésite, puis lâche :

« Yeshuâ, j'ai quelque chose à te demander, mais ça me gêne beaucoup... Une mère ne devrait jamais demander ça à son fils... Mais tu sais comme je suis...

— Pose ta question, sans crainte.

— Yeshuâ, sous le regard du Très-Haut et de ton défunt père, jure-moi, à moi qui suis ta mère, que tu ne préfères pas les hommes.

— Maman !

— Excuse-moi, je n'aurais pas dû... Allez, marche sur les traces de Yohanon. Je t'aime, mon beau Yeshuâ. Pars sans te retourner, mais fais plaisir à ta mère. De Judée, ramène-lui une belle jeune femme aux larges hanches. »

Myriam sourit en rajoutant :

« Vierge, bien sûr. »

J'ai mal !

En direction de Capharnaüm, Imânouel souffre. Son front endolori le lance. Sur l'âne, ses jambes sont engourdis, son dos crie grâce et son cou se raidit... Douleurs inconnues...

J'aurais dû rester à Sepphoris !

Plus il avance, plus Imânouel se fait l'impression d'un animal domestique lâché dans le monde sauvage. Un monde sous son monde.

Il voit des créatures qu'il croyait réservées aux pires cauchemars. Des mendiants, des estropiés, des handicapés, des dérangés, des exclus. Des femmes sans âge qui sourient avec des dents pourries. Un possédé qui passe, pousse des cris, se taillade avec des pierres. Un pauvre homme dont les propres chiens lèchent les ulcères.

Les pauvres sont laids !

Lépreux qui errent, vêtements en désordre pour être identifiables. Lépreux perclus d'horribles taches blanches. Lépreux aux moignons rose nacré. Lépreux qui se regroupent, le soir, pour dormir. Corps fragiles étendus sur les collines. Tristes écailles humaines aux faibles palpitations.

Je veux rentrer chez moi !

Sepphoris embaume l'arbre chaud, le suc des herbes et le parfum poivré des plantes aromatiques. En marchant, Imânouel sent les relents de plaies purulentes, les haleines écoeurantes et les linges imprégnés de déjections.

Il imaginait le lait et le miel.

Il voit la bave et le pus.

Le monde est un égout !

Capharnaüm n'est pas si loin de Sepphoris, mais, très vite, Imânouel ne peut plus supporter de chevaucher l'âne. Il a l'impression d'avoir des braises ardentes collées aux fesses... L'homme se retrouve debout, à tirer la bête.

J'ai l'odeur de l'homme qui marche !

Pendant ces longues heures sur la route, Imânouel découvre des sensations. Le grincement des courroies de ses sandales. L'odeur du manteau en laine brute qui, le jour, le protège de la chaleur, et la nuit, de la fraîcheur. Son ombre déformée qui lui échappe, le long des talus.

Je sens l'oignon !...

Pour la première fois de sa vie, Imânouel égrène mille gouttelettes, étincelantes de sueur.

... Et un peu le bouc !

En chemin, il s'offre de petites consolations. Un bol parfumé à l'essence de rose pour se rafraîchir la face. Du jus de grenade garni de pignons de pin et de pulpe fraîche d'orange. Du jus de tamarin. Une fille noireude à un demi-shekel, prise à la sauvette, derrière une haie.

Je m'écoeure !

Puis, un soir, apparaît le lac de Tibériade.

Dans l'eau, résident monstres marins et puissances mystérieuses. Le lac occupe une petite surface, mais quand il est pris dans la tempête, entre les vents venus de la Méditerranée et ceux du désert syrien, on est persuadé que des esprits maléfiques se convulsent depuis ses tréfonds.

Mais, à ce moment, sa forme de lyre miroite sous la lune. Ses contours se perdent dans l'obscurité. On dirait une vraie mer à la peau lustrée et brillante. Quelques bateaux sont encore à la pêche.

Entourés de pélicans déjà endormis, Imânouel et Joash font halte. Ils trouvent le sommeil dans une nuit si limpide qu'on distingue les courtes bouffées d'écume que soulèvent les rames en frappant l'eau. Tranchant sur la senteur sèche et poivrée des plantes, une odeur d'humidité, presque de cave, monte du lac.

Le lendemain, les deux hommes en boivent les eaux fraîches. Petit goût vert de silex. Les marcheurs se redressent. De petites vagues viennent lécher leurs pieds qui sèchent au contact d'un sable doux et noir, constellé de minuscules coquillages blancs. On dirait un ciel de nuit... Au-dessus d'eux, le ciel, le vrai, est d'un bleu intense, à peine voilé par l'éventail des palmiers.

Imânouel s'assied sur le sable.

« Nous devons vite aller chez Simon ! proteste Joash. Le tueur nous a peut-être suivis.

— Laisse-moi penser », répond Imânouel sans appel.

Les yeux fermés, il reste longuement face au lac.

Comment vivre dans ce monde-là ?

Il hume l'odeur de mouillure et de limon froid, et, quand il fait plus chaud, la senteur des eucalyptus. Puis, un peu plus tard, le relent de la saumure et des feux d'herbes sèches. Rien qu'aux effluves des bords du lac, un aveugle peut suivre la course du temps.

Soudain, Imânouel se lève.

Sous les eucalyptus et les palmiers, il distingue les filets que les pêcheurs ont mis à sécher, à l'abri des chats et des chiens. Il aperçoit même les plus hardis des oiseaux qui se posent sur le dôme des filets pour picorer, à travers les mailles, les alevins desséchés.

Imânouel et Joash entrent dans Capharnaüm. Avec étonnement, le fils de Sepphoris voit les constructeurs de barques, les fabricants d'engins de pêche, les fournisseurs de saumure, d'osier pour les nasses

et de fibres pour les cordages.

Les deux fuyards traversent les rues en damier. C'est un défilé de maisons de basalte noir, à toits de roseau et d'argile, rangées autour de petites cours intérieures. Les habitations les plus riches s'ornent de portiques soutenus par de simples colonnades. Les autres sont égayées de cascades de fleurs.

Les deux hommes passent devant la synagogue, dressée au milieu des maisons. Bâtie en pierre blanche avec une façade décorée de pilastres, elle se dresse sur une plate-forme qui le révèle à la ronde. Imânouel y pénètre. Il se retrouve sous une haute nef portée par sept colonnes et de larges ailes.

Joash le tire par la manche.

« Ne tardons pas, *rabbi*... »

À trois pâtés de maisons de la synagogue, ils arrivent devant une maison de pêcheur traditionnelle. Rien de remarquable sinon son toit couvert de tuiles. Joash frappe à la porte. Apparaît un colosse au visage mat, mangé par le poil. Une vingtaine d'années. Une odeur de poisson. Un large sourire. Une voix de stentor.

« *Shlama ellok* – La paix soit avec toi.

— *Bsheyna* – En paix. »

Puis, l'homme regarde avec étonnement la bosse sur le front d'Imânouel, et les cicatrices étranges.

« Hé, Joash, c'est qui, cet homme ?

— Mon maître. Nous avons besoin de nous cacher chez toi... Simon, nous sommes en danger !

— Qu'est-ce qui se passe ? »

En quelques phrases, Joash lui résume la situation. Simon écarquille les yeux.

« Je n'ai jamais entendu une chose pareille ! »

La terre est toujours trop vaste pour l'effort des hommes mais Yeshuâ et Joram ont le pas régulier des gens habitués à parcourir à pied de longues distances. Ils sont capables de traverser presque vingt stades par heure pendant une bonne partie de la journée.

Pas après pas, chemin après chemin, vallée après vallée, il leur semble que c'est la terre qui bouge et non leurs pieds. Sur la longue route de Nazareth à Qûmran, ils mangent le pain et les figes sèches qu'ils ont emportés, et boivent aux fontaines. Ils s'y lavent le visage et les bras. Ils dorment à la dure, roulés dans leur cape de laine, après avoir marché sur les mauvais chemins, bousculés par le vent, brûlés par le soleil ou trempés par les averses.

Leur progression épouse celle du Jourdain.

Le fleuve tourne à travers les collines rousses et les plaines couleur sinople. Il n'en finit pas de chercher son chemin. Droit, il joindrait la « mer de Galilée », l'autre nom donné au lac de Tibériade, à la mer Morte en près de vingt-cinq lieues. Mais il en parcourt le double.

Il se taille des voies insoupçonnées parmi les tamaris, les gerbes de roseaux, les fouillis de ronces et les fourrés de lauriers-roses entremêlés de vignes. Il galope pour dévaler les quatre cent quarante coudées qui séparent les niveaux entre les deux mers.

Les ombres de Yeshuâ et Joram s'allongent le long des courbes serrées que dessine, à l'infini, le fleuve au creux de la vallée profonde embrassant les deux mers.

Les deux hommes entament leur descente vers la grande cuvette de la mer Morte. Quand ils franchissent le Jourdain avec l'orient en ligne de mire, c'est le désert. Entourée ou hérissée de roc crayeux, de pics calcaires, fréquentée par les aigles et les chacals, la plaine scintillante de sel s'étend sous leurs pieds.

Les deux hommes ont la peur au ventre car le désert, c'est le lieu maudit où les terres sont en deuil, où l'on ne trouve ni figue, ni vigne, ni grenade, ni même eau à boire. Où même les animaux se sentent mal. Où les hommes deviennent ascètes.

Pourtant, le matin, l'aube monte, humide et venteuse. Quand les encres de la nuit sont tout à fait lavées, le désert devient rose, puis fauve. Le sable se mue en champ de miel bosselé.

Mais, très vite, la température monte si haut, sur les rives occidentales de la mer Morte, que Yeshuâ et Joram doutent d'être encore sur la Terre. La chaleur du jour devient si accablante qu'elle

leur enfle la langue et leur craquelle les lèvres.

Ce n'est pas tout. Dès la disparition du soleil, l'air s'engourdit, surtout sur les hauteurs. À l'aube, ils sont réveillés par le froid qui tombe dru sur leurs épaules et leur mord la nuque. Quand souffle le vent d'ouest, tout est saturé d'humidité, jusqu'à leurs vêtements dont la mouillure glacée pénètre jusqu'à l'os.

On est seul dans le désert.

Seul au milieu des démons. C'est là leur demeure. Du prince des forces du mal qu'on appelle Bélial, parfois *Shatan*, « l'adversaire », au bouc Azabel et au vampire Alukah, jusqu'à la belle Lilith qui, la nuit, séduit les hommes et disparaît à la pointe du jour...

Et Belzébut, aussi... Le « dieu des mouches »...

C'est là qu'il faut mettre à l'épreuve ses capacités de résistance. Le désert, c'est l'austérité... La grandeur, aussi. Un millier d'années auparavant, y vivait le grand prophète Élie qui hissait les rois d'Israël sur le trône ou les faisait choir. Élie qui monta au ciel sur son char de feu.

Yeshuâ et Joram foulent la Judée orientale où les monts se dissolvent dans la réverbération métallique de la mer Morte.

Entre la vallée du Jourdain au nord, le plateau des Moabites à l'est, les monts de Judée à l'ouest et le désert d'Arabah se trouve une gigantesque dépression de près d'un millier de coudées au-dessous du niveau de la mer. Les seuls vents qui y parviennent sont ceux du sud. Captifs de cette fournaise, tourbillonnant, ils s'épuisent entre un ciel de feu, chauffé à blanc, et les eaux plombées de la mer Morte.

Rien, dans la désolation du paysage, ne capte l'attention des deux hommes. L'énorme masse de roches brûlantes, d'eau sans vie et d'air torride est si loin de tous leurs souvenirs de paysages qu'ils pensent avoir quitté le monde.

Obsédante minéralité.

Infinitésimale pellicule entre ciel et enfer.

Yeshuâ et Joram arrivent, enfin, en vue de Qûmran. La cité des maîtres esséniens est bâtie sur un plateau rocheux au pied duquel coule un ruisseau qui lui donne son nom. Un haut mur de torchis cerne l'endroit. Le seul point d'entrée est une lourde porte de bois brun.

À trois reprises, Joram la cogne du poing.

Rien.

Trois fois encore.

Toujours rien.

Joram se sert d'une pierre. Coups lourds.

La porte finit par s'entrouvrir. Un homme mûr au corps de jeune homme apparaît. Longue robe blanche immaculée, longs cheveux blancs domestiqués, longue barbe blanche lissée. Pommettes

saillantes, regard perçant. Il dévisage Joram d'un air impénétrable.

« Pourquoi reviens-tu, frère ? demande-t-il d'une voix atone.

— Maître, j'amène un ami très cher. Nous venons trouver refuge chez vous, frères esséniens, car on veut nous tuer. »

Le regard du maître blanc s'attarde sur le menton de Joram et les cicatrices, sur le front de Yeshuâ. Puis, il dévisage le charpentier, le désigne de l'index et se tourne vers Joram en disant :

« Il pue.

— Oui, maître, mais il a beaucoup marché. »

Puis, sans égard pour Yeshuâ, le maître poursuit en direction de Joram :

« Il a connu des femmes ?

— Non, croit Joram.

— Il fait ses besoins pendant *shabbat* ?

— Non, ment Joram.

— Il croit en la fin des temps ?

— Oui », ment à nouveau Joram.

Le maître marque un temps de réflexion intense. Sans un seul coup d'œil à Yeshuâ. Il paraît éprouver de si grandes difficultés à prendre sa décision que Joram intervient :

« Maître, c'est le cousin du frère Yohanon. »

Après un instant de surprise intense, le maître blanc prend la parole.

« Entrez. »

À Capharnaüm, Imânouel et Joash pénètrent dans la maison de Simon. Trois pièces en enfilade. Une chambre à coucher, une qui fait office de cuisine et de remise, et une, recouverte de nattes, où l'on s'assied ou s'allonge pour parler.

Là, Simon regarde longuement Imânouel.

« Tu t'appelles comment ? »

— Imânouel, fils d'Ananias.

— Moi, je suis Simon, fils de Jonas. Tu as de drôles de cicatrices sur le front... Que t'est-il arrivé ?

— Je ne sais pas. »

Simon marque un temps avant de reprendre :

« Il y a de la force dans tes yeux.

— Moins que dans tes épaules.

— Tu causes bien... Tu es de la grande ville ?

— Sepphoris. »

Simon a l'air très intrigué.

« C'est quoi, ton travail ? »

— Je ne fais rien... Je suis juste le fils de mon père.

— Eh ben, tu dis les choses, toi !

— À quoi bon les cacher ? »

Joash observe son cousin Simon avec appréhension. Il a peur de sa réaction. Simon paraît perplexe.

« Tu sais bien faire quelque chose ! lance-t-il à Imânouel.

— Rien.

— Hé, mon gars, on sait tous faire quelque chose ! »

Les yeux dorés d'Imânouel se mettent à luire.

« Veux-tu vraiment que je te dise ce que je sais faire ? »

— Ben oui.

— Boire du vin et faire l'amour... Mais pas en même temps. »

La gêne de Joash est presque palpable. Simon fronce les sourcils. Il fixe Imânouel.

« Tu as été trop gâté, toi ! »

Joash se tortille.

« Excuse-le, Simon, il plaisante toujours, mais il parle araméen, hébreu, latin et grec... Et il connaît bien les Écritures. »

Imânouel hausse les épaules en soupirant :

« Aucun mérite à cela. »

Puis, il promène son regard sur la pièce. Jamais il n'avait pensé

que l'on pouvait vivre dans un tel taudis. Il grimace avec tant d'ostentation qu'il finit par indisposer Simon. Mais Imânouel ne se rend compte de rien. Très poli, trop, il lui demande avec une voix de fausset :

« Pour la nuit, Simon, pourras-tu me prêter une couche ?

— Une quoi ?

— Une couche... C'est comme une natte, mais plus confortable.

— Non, répond Simon tout aussi poli, je n'en ai pas, mais ton derche te suffira.

— Mon quoi ?

— Ton derche... C'est comme un cul, mais plus mou. »

Imperturbable, vaguement méprisant, Imânouel se lève.

« Je vais me promener. »

Joash se lève à son tour.

« Seul ! » précise Imânouel sans appel.

Puis, le fils du fortuné Ananias s'en va longuement errer le long de la rive du lac de Tibériade. Il regarde l'autre monde... Aux frontières du jour, des phalènes se brûlent aux flammes des lampes. La foule se disperse. La brume légère qui monte du lac, avec le soir, donne l'illusion que les silhouettes sont toutes vêtues de la même tunique d'un bleu fragile.

Aucune fraîcheur ne monte du lac. Grise, plombée, l'eau devient un miroir si lisse, si parfaitement immobile, que la poussière s'y dépose mais ne coule pas.

Les étoiles commencent à tapisser le ciel.

Abattu, Imânouel va s'asseoir dans une taverne. On lui sert des petits morceaux d'agneau et de la purée de pois chiches parsemée de persil, surmontée d'un filet d'huile d'olive. Un plat phénicien.

Avant de manger, Imânouel boit beaucoup.

Je dois changer !

Du vin de Chypre.

Laisser parler « l'autre » qui est en moi.

Soudain, un parfum de femme le ramène sur terre. Effluves précieux et entêtants. Du nard. Un des plus anciens parfums connus. Un des plus capiteux...

Ça sent la femme !

Puis, Imânouel entend une voix très proche, car la femme qui sent bon vient de s'asseoir à ses côtés.

« Je m'appelle Mariamene.

— Tu fais toujours ça ?

— Quoi ?

— Aborder les hommes ?

— C'est la première fois. »

Imânouel boit une longue gorgée de vin avant de poser, à nouveau,

ses yeux dorés sur la femme qui sent bon.

« Pourquoi moi ?

— Tes yeux.

— Quoi, mes yeux ?

— Je ne peux pas y résister.

— À ce point ?... Pourquoi ?...

— Parce qu'ils viennent *d'ailleurs*.

— Je ne comprends pas.

— Tu ne peux pas comprendre. »

Ses yeux à elle sont en amande, aussi noirs que la lumière de Galilée est vive. Très petite de taille, elle a près de vingt ans, le teint clair et une silhouette d'amphore. Les hanches rondes, la gorge ronde. Sa chevelure cascade en lourdes boucles sur ses épaules dénudées...

Imânouel croit rêver.

« Tu es... enfin... comment dire ça ?

— Prostituée ?

— Oui.

— Non.

— Alors, je n'ai jamais vu ça.

— Quoi ?

— Une si jolie femme qui m'aborde comme ça... Gratuitement, je veux dire. »

Elle lui offre un de ces sourires que l'on ne voit que dans les rêves.

« Pour toi, je serai facile.

— Ça, sans payer, je ne l'ai jamais entendu non plus. »

Il lui touche la main. Elle se laisse faire. Sa peau a la douceur du marbre à l'ombre. Il la veut.

Là !

Tout de suite !

Imânouel va s'entretenir avec le tavernier. Lui glisse des pièces dans la main et revient.

« Montons, dit-il à la jeune femme. Il y a une chambre, là-haut. »

Au premier étage, Imânouel s'étend sur une couche moelleuse qui sent les ébats. Dans la lueur des chandelles, sans la moindre gêne, la femme se déshabille... Sa grappe de colliers cliquette... Ses bracelets aux chevilles brillent... Elle a les seins lourds, les fesses potelées et la toison soyeuse...

Si petite, si attirante...

Elle se met à plat ventre.

Imânouel lui mord les fesses.

Elle éclate de rire.

Puis, Imânouel met son visage à hauteur du sien.

« Reine de Saba », lui chuchote-t-il à l'oreille.

Leurs lèvres se cherchent.

Leurs poitrines se trouvent.

Leurs hanches se plaisent.

Ils se connaissent.

C'est la nuit des corps sans sommeil.

Des mains avides.

Des sueurs mêlées.

Des yeux surpris.

Des yeux ouverts.

Au petit matin, les deux amants les ont encore. Elle, blottie contre lui. D'un coup, il s'en écarte. Leurs corps se décolent avec difficulté. Se déchirent, presque.

Puis, sans aucune douceur, Imânouel se lève.

« Femme, je dois y aller.

— Non... Je veux passer la journée avec toi !

— Tu ne dis rien ?

— Je ne te plais pas ?

— Si, mais... je... je... »

Imânouel n'arrive pas à finir sa phrase. Les yeux de la femme se mettent à luire de colère.

« Je ne suis pas assez bien pour toi !... C'est ça ?

— Non... Ce n'est pas de ta faute. C'est de la mienne. Écoute, je crois que je ne suis pas normal... Pour moi, rien n'a de sens. Je ne peux m'attacher à aucune femme. Je ne sais pas ce qui m'arrive... J'ai quelque chose, là, au fond de moi, qui m'empêche de vivre. »

La femme lui lance un curieux regard où se mêlent colère et gêne.

« Je sais quoi.

— Que dis-tu là ? demande Imânouel au comble de la surprise.

— Je pourrais te détruire en te révélant un secret...

— Me détruire avec un secret ?... Impossible... Explique-toi ! »

La femme semble intensément réfléchir, puis murmure :

« Moi, j'allais tout te donner et, toi, tu m'as humiliée. Pourtant, je ne vais pas te faire de mal... Enfin, pas aujourd'hui. Pas de cette manière... Nous nous reverrons. Je ne te dis donc pas adieu. »

Alors qu'elle franchit la porte, Imânouel la regarde ce qu'il croit être la dernière fois.

« T'appelles-tu vraiment Mariamene ?

— C'est juste un surnom.

— Quel est ton vrai nom ? »

Elle lance alors :

« Maria de Magdala. »

À Qûmran, flanqués du maître blanc, Yeshuâ et Joram passent devant un groupe de femmes qui ne relèvent pas la tête. Devant des braseros, elles font griller de grosses sauterelles sur des claies de rameaux verts qu'elles promènent au-dessus du feu. Les ailes s'envolent une dernière fois. Les pattes rougeoient et se désintègrent en cendres légères. Puis, il ne reste plus que des corps brunis et recroquevillés.

Les trois hommes traversent une cour intérieure au centre de laquelle se dresse une tour. Ils gagnent une vaste salle où, assis sur des bancs de pierre, des Esséniens se penchent sur des tables de pierre. Les uns lisent des rouleaux, les autres en rédigent.

Ils paraissent si concentrés que Yeshuâ se demande s'ils ne sont pas occupés à réécrire les Écritures.

On entend la danse fragile des plumes sur le parchemin frais et la vibration d'une mouche téméraire, entrée par l'une des fenêtres ouvertes sur une cour extérieure.

Un scribe dresse l'oreille, grimace, prend un tue-mouche, abat l'insecte d'un coup sec, le saisit par les ailes avec autant de répugnance que s'il s'agissait d'un excrément, puis va le jeter dehors.

Avec Yeshuâ et Joram dans son sillage, le maître blanc poursuit sa progression. Il frappe à une porte latérale. L'ouvre aussitôt. Deux hommes seulement se trouvent dans une petite pièce meublée d'étagères où les rouleaux se distinguent par leur degré d'usure.

Un homme est penché sur l'un d'eux, l'autre lui en indique un passage. Son doigt s'est immobilisé. Le maître blanc s'assied à côté d'eux.

« Frères, puis-je vous demander la permission de vous interrompre ? Notre frère, dit-il en désignant Joash, demande au Conseil de recueillir un cousin de Yohanon. »

Chacun des trois maîtres prend une calotte dans un panier et s'en coiffe. Tous les regards convergent vers Yeshuâ. Le premier maître lui dit :

« Qui es-tu ?

— Je suis Yeshuâ de Nazareth, fils de Yôsef le charpentier. »

Le second maître lui dit :

« Veux-tu appartenir à notre communauté ? »

Sans laisser à Yeshuâ le temps de répondre, le maître blanc lui

lance :

« Déshabille-toi.

— Là, maintenant ? » demande Yeshuâ, avec une intense surprise.

Aucune réponse mais six yeux qui le brûlent. Yeshuâ comprend qu'il n'a pas le choix. Sa robe tombe.

« Tes braies, aussi. »

Yeshuâ s'en défait. Les trois maîtres esséniens se lèvent, l'examinent circulairement du regard, palpent ses muscles, examinent ses dents, ses yeux, ses oreilles, ses parties génitales. Vont se rasseoir. Délibèrent à voix basse. Se calent sur leurs chaises.

« Nous ne sommes pas encore convaincus de te compter, un jour, parmi nos frères, énonce le premier maître. Le corps est le reflet de l'âme... Certes, tu n'es ni malade, ni infirme. Certes, tu es bien proportionné et tes yeux sont très doux. Mais tes cicatrices sur le front sont disgracieuses, tes mains, déformées, tes poils sur la poitrine, bestiaux... Et puis, ton sexe est vraiment trop gros.

— Nous choisissons nos frères avec soin, renchérit le second maître, car cela ne sert à rien de labourer la mer.

— Nous préférons les enfants, précise le maître blanc. Ils sont plus purs, plus beaux, plus malléables... Tu peux te rhabiller, nous en avons assez vu. »

Éberlué, Yeshuâ s'exécute.

« Néanmoins, poursuit le maître blanc, vu que tu es le cousin de Yohanon, nous allons te donner toutes tes chances... Au cas où tu nous rejoindrais un jour, tu dois savoir que tes biens seraient mis à disposition de la communauté. Tu dois aussi savoir que la moindre parole insensée t'en exclurait pendant trois mois, et qu'un accès de colère t'en exclurait à jamais.

— Ce qui veut dire, poursuit le premier maître, qu'une fois dehors, tu serais condamné, tout le temps qui te reste à vivre, à ne manger que des herbes et racines car ici, nous faisons vœu de ne manger que la nourriture cultivée par les nôtres. »

Les trois maîtres du Conseil échangent des regards furtifs. Rhabillé, Yeshuâ leur fait face, sans un mot. Un silence assourdissant s'installe. Rompu par le maître blanc :

« Nous avons choisi de vivre à part car nous n'avons pas supporté la domination des Séleucides puis celle des Romains et que nous sommes dégoûtés par le déclin de la Loi de Moïse dans la nation juive... Nous nous nommons Esséniens car nous sommes fils des *El Hâsin*, les Pieux, et des *El Cenu'im*, les Chastes... Tout le temps que nous te permettrons de rester ici, tu devras absolument te conformer à nos règles. »

Pour répondre à l'air interrogateur de Yeshuâ, le maître blanc commence :

« Le jour du *shabbat*, tu ne dois rien faire. Ni marcher plus de mille coudées, ni remuer terre ou pierre, ni satisfaire tes besoins naturels. Pour ça, les autres jours, tu iras dans le désert, creuser avec une houe un trou d'au moins un pied et demi de profondeur pour t'y soulager. Avant, tu t'envelopperas dans un vêtement pour ne pas offenser le soleil. »

Puis les deux autres maîtres enchaînent, à tour de rôle :

« Chaque jour, après un bain dans l'eau courante, tu t'habilleras d'une robe blanche, fraîchement lavée, qui ne comportera qu'une seule couture.

— Tu prieras trois fois par jour.

— Tu vivras dans la peur que les étoiles tombent et que le soleil s'éteigne.

— Ne crache pas. Si c'est plus fort que toi, crache à gauche, du côté du mal et de l'impur.

— Ton sexe si impudique, oublie-le. Ici, la chasteté est de rigueur.

— Ne touche personne... Pas même les hommes. »

Le maître blanc s'offre la conclusion.

« Et puis, ne prononce plus ton nom. Ici, il n'y a que des maîtres, des frères et des sœurs. Les autres, comme toi, on ne les appelle pas. Ici, tu n'es personne... Allons dîner. »

Les trois maîtres du Conseil se lèvent comme un seul homme.

Le dîner communautaire se prend dehors, sous des tentes blanches, autour de longues tables basses. On mange à genoux. Les sœurs esséniennes posent les mets parmi les maîtres, les frères, et ceux qui n'ont plus de nom. Il y a du pain, du vin et des sauterelles grillées, rôties ou bouillies.

Des sauterelles, Yeshuâ n'en a jamais mangé. Il goûte. Bouillies, il les trouve insipides mais, grillées, il leur découvre une saveur à mi-chemin entre la queue de poisson au feu de bois et l'amande...

« *En manger tous les jours, qu'est-ce que ça fait ?* » se demande-t-il.

Avec beaucoup de discrétion, il regarde les Esséniens.

Il les trouve un peu verts. Un peu hommes-sauterelles. Puis, il est si fatigué, si vidé, qu'une question saugrenue lui vient à l'esprit.

« *Est-ce qu'ils sautent plus haut que les autres ?* »

À Capharnaüm, après sa nuit avec Mariamene, Imânouel pénètre dans la demeure de Simon avec appréhension. À juste titre. Sans préambule, Joash lui lance :

« J'ai eu peur, *rabbi*, vraiment peur !

— Tu as bien fait... Je suis tombé sur une vraie panthère...

— Pourquoi ris-tu de tout ? Je n'ai pas pu dormir !

— Serais-tu jaloux ? ricane Imânouel en l'embrassant sur le front.

— Tu dis n'importe quoi !... Tu fais n'importe quoi !... Tu ne penses qu'à toi ! »

Long silence... Joash n'a jamais parlé ainsi à Imânouel... Il est gêné... De plus, cinq paires d'yeux le foudroient. Simon, son épouse, son frère André, et ses amis Jacques et Jean, les fils de Zébédée.

Ces deux-là ont le regard passionné, et les mollets gainés de sable et d'écailles. Des muscles, partout, et des chevelures burinées par l'eau et le soleil. Il n'y a aucun souffle dans la maison mais elles ont l'air en mouvement. Les jeunes gens semblent être tombés du ciel, un jour de tempête.

« *Boanerges !* – Fils du tonnerre ! » murmure Imânouel sans bien savoir pourquoi.

Puis, après une hésitation, il s'assied parmi eux. Il les regarde boire du mauvais vin. Manger le poisson à même le pain, avec des oignons crus. Leurs galettes sentent bon le blé chaud.

Ils sont quand même heureux, les pauvres !

Dans le halo des rayons de soleil, les galettes prennent une couleur d'or. Leurs cœurs aussi rayonnent. Ils parlent, s'écoutent et rient de toutes leurs dents.

Et si je devenais pauvre ?

L'épouse de Simon apporte un plat de figes rôties, coupées en quatre, arrosées de miel et posées en grosses fleurs sombres sur un monticule de bouillie de fèves. Par politesse, elle en tend à Imânouel. Il se sert.

D'extase, il ferme les yeux au goût du miel.

Soudain, des coups... À la porte...

Simon se métamorphose. Le sang se vide de son visage.

« C'est l'autre chien du diable qui se ramène ! » maugrée-t-il en allant ouvrir d'un pas lourd.

Un long silence. Puis, Imânouel et Joash entendent Simon hurler :

« Pourquoi viens-tu encore ?... Tu veux me faire crever, ou quoi ?

— Je veux juste ce que tu me dois.

— Je ne peux pas, Matthieu ! Je te paierai plus tard ! Comment faut te le dire ?

— Je ne peux plus attendre.

— Viande de cochon ! »

Alarmés, Imânouel et Joash se lèvent pour rejoindre Simon. Face à lui, un homme rougeaud et courtaud. Un publicain avec son tablier de cuir. Un collecteur d'impôt. Un de ces Juifs dont les Romains se servent pour leur travail de recouvrement... Le publicain dit à Simon :

« Pour ta femme, ton fils et toi-même, tu dois payer six deniers, et, pour chacun de tes employés, un sesterce.

— Rapace !... C'est plus du quart de ce que je gagne !... Et en plus, moi, je donne aux prêtres ! Je ne peux plus vivre !

— C'est la loi.

— Honte sur toi et ta descendance ! Tu es Juif et tu me parles de la loi des Romains !... Renégat !... *Goïm* ! Moi, je suis un vrai fils d'Israël... Plutôt crever que d'engraisser l'occupant.

— Dis-moi, Simon, tu parles comme un zélote. Si tu ne me paies pas, je vais de suite en informer les Romains... Tes mains vont vite goûter aux clous. »

Simon lève le poing pour frapper Matthieu... Vif, Imânouel s'interpose entre les deux protagonistes en disant à Simon :

« Je vais arranger ça. »

Sous le regard sidéré du pêcheur, il se plante devant le publicain.

« Je viens de faire un petit calcul, Matthieu... Au fait, je peux t'appeler Matthieu ?

— Fais ce que tu veux.

— *Amen*... Matthieu, ce que tu demandes à Simon, c'est ce qu'il lui faut pour vivre pendant deux mois... C'est trop... Beaucoup trop... D'ailleurs, c'est le double de ce qui est prévu.

— Mais qui es-tu, toi ?... Et, comment peux-tu te permettre de...

— Désolé de te couper, Matthieu, mais ça t'évitera de dire des sottises... Tu te trompes et tu le sais bien !... Est-ce à moi de te rappeler que tu ne dois demander que trois sesterces et un dupondine par personne ?

— Tu divagues !

— Je ne demande qu'à te croire... Mais, puisque te voilà romain, je te propose d'aller, toi et moi, en parler à tes compatriotes chargés des impôts. Inutile de te dire qu'ils seront très fâchés s'ils constatent que tu abuses de ta fonction. Les Romains détestent avoir des problèmes avec les Juifs. Ça pourrait même remonter à Ponce Pilate. Il serait furieux... Je puis te le dire car je le connais bien. »

Le publicain prend une couleur malsaine. Le pourpre de la viande pourrie. Imânouel lui met la main sur l'épaule.

« Ce serait si dommage d'en arriver là... Au fond, tu es bon, Matthieu... Compte tenu des circonstances, et à titre exceptionnel, je suis sûr que tu accorderas, à mon ami Simon, une ristourne du quart sur le montant légal contre paiement comptant... D'accord ? »

Le publicain fulmine mais ne répond pas... Imânouel répète.
Vocifère :

« D'accord ?

— On pourrait peut-être...

— D'accord ou pas ?... Dis-le, haut et clair !

— D'accord.

— Simon ira te régler bientôt... Tu peux rentrer chez toi. »

Dès que le publicain sort, Simon regarde Imânouel, les yeux aussi ronds que des sesterces.

« *Abra ka dabra* !... C'est vrai, tu connais Ponce Pilate ?

— Jamais vu. »

Les yeux de Simon s'écarquillent davantage.

« Tu es un riche, tu es égoïste et tu as le cul mou, mais sais-tu pourquoi tu es sur terre, toi ?

— Je me le demande encore.

— Pour sortir les gens de la merde !

— Tant mieux... J'aimerais tant changer... Devenir un autre...

— Reste aussi longtemps que tu veux... Et demande-moi ce que tu veux.

— La plus belle fille de Capharnaüm ?

— Impossible... Je suis marié avec. »

Après un petit temps de réflexion, Imânouel lance :

« J'ai toujours voulu faire une promenade sur le lac... Tu me prêtes ta barque ? »

À Qûmran, c'est la nuit.

La cour intérieure du repère des Esséniens est déserte. N'y reste plus qu'une torche allumée. Au centre de la cour, une tour. En haut de la tour, un guetteur. Il regarde les étoiles car elles pourraient tomber. Il scrute l'horizon car les poussières rougeoyantes des légions du Démon pourraient y apparaître.

Autour de la cour, se trouve un bâtiment partagé en cellules, chacune dotées d'une porte donnant sur la cour. Dans l'une d'elles, Yeshuâ et Joram sont allongés sur une natte de paille, sans pouvoir trouver le sommeil.

« Combien de temps es-tu resté à Qûmran ? demande Yeshuâ.

— Trois ans.

— Si longtemps... Mais, je ne comprends pas, tu aurais dû rester ici... Pourquoi es-tu venu à Nazareth ?

— Je reviendrai plus tard, vivre à Qûmran.

— Pourquoi continuent-ils à t'appeler « frère » ?

— Une faveur... C'est ainsi qu'ils me considèrent. J'étais un bon élément.

— Tu crois à tout ce qu'ils disent.

— Oui... Et toi ?

— Je me le demande encore. »

Les deux hommes échangent un sourire. Soudain, le visage de Yeshuâ se ferme.

« Joram, je repense à ce qui s'est passé à Nazareth. J'ai l'impression que l'assassin visait les cicatrices que j'ai sur le front... Comme s'il voulait les faire disparaître...

— Tu en es sûr ?

— Presque... Le glaive était posé à cet endroit précis. S'il avait voulu me tuer, l'assassin l'aurait mis sur mon cœur, entre les côtes... Je serais mort comme mon père.

— C'est quoi, ces cicatrices ?

— Joram !... Tu m'as posé cent fois la question. Que veux-tu que je te dise ?... Je ne sais pas... Je ne *sais* pas... Mes parents prétendent que c'est une chute que j'ai faite, enfant... Mais tomber, ça ne fait pas ça. »

À la façon d'un aveugle qui lit les lignes d'une main, Yeshuâ passe les doigts sur les courts sillons qui lui marbrent le front. Rien à voir avec les marques d'un sol, d'une pierre ou d'un arbre... Joram

demeure perplexe.

« Si tu as raison, je ne vois pas pourquoi l'assassin m'en aurait voulu, à moi aussi.

— Dans l'atelier, je crois que c'est *moi* qu'il cherchait. C'est pour cela qu'il t'a laissé la vie sauve...

— Ce serait une bonne explication.

— Ce que je ne comprends toujours pas, c'est pourquoi il nous a infligé cela ? Qu'avons-nous fait ?... Nous étions bien avec tout le monde, à Nazareth. Je n'ai pas d'ennemi... Toi non plus...

— Nul ne peut comprendre ça. »

Yeshuâ soupire.

« Joram, je me dis aussi que si mon père ne l'avait pas reconnu, l'assassin l'aurait laissé en vie.

— Pourquoi ?

— C'était si étrange. L'assassin courait. *Abba* s'est mis en travers... Quand il l'a reconnu, l'assassin l'a frappé... Moi, j'ai vu ça de loin, de derrière, mais je peux te dire qu'on avait vraiment l'impression d'un geste imprévu de l'assassin. Si c'est le cas, le message est clair.

— Explique.

— *Abba*, l'assassin la tué sans le vouloir, toi, il t'a épargné mais, moi, il m'a agressé le premier. Or, je me suis débattu. J'ai contrarié ses plans... Il n'en a pas fini avec moi... Joram, cela renforce mon opinion de tout à l'heure. C'est à moi, et à *moi seul*, qu'il en veut... »

Quelqu'un entre sans frapper... Le maître blanc... Yeshuâ et Joram se crispent. On dirait des enfants pris en faute.

« Il faut dormir, gronde le maître. Demain, prière matinale et lourd labeur... Éteignez la lampe, dormez, et craignez le Très-Haut. »

Il s'en va.

À peine la porte refermée, Yeshuâ chuchote :

« Je ne crains pas le Très-Haut, moi ! Je L'aime !... C'est notre Père... Comment peut-on avoir peur de son Père ?

— Tu te prends pour Son Fils ?

— Bien sûr, tout comme toi, tu es le Sien.

— Tu te trompes !

— C'est ma conviction, Joram... En vérité, je te le dis, chacune de mes paroles vient du fond de mon cœur. »

Joram veut souffler sur l'amande lumineuse. Yeshuâ proteste :

« Laisse la lampe allumée pendant que nous parlons.

— Désolé, Yeshuâ, mais le maître peut revenir. Je vais devoir éteindre la lampe.

— Dis-moi, ami, quel genre de maître est-ce donc ? Un malade de scrupules ? Cette histoire de *shabbat*, quand même !... Se retenir de faire ses besoins, c'est quand même incroyable !... Le *shabbat* est fait pour l'homme, et non l'homme pour le *shabbat*.

— C'est la règle. »

Joram souffle sur la lampe. Noir total. Ce qui met Yeshuâ en colère.

« Entre nous, Joram, crois-tu que le roi David s'arrêtait de chier pendant le *shabbat* ?

— Ne dis pas des choses comme ça ! »

Yeshuâ fait comme s'il n'avait pas entendu. Parle même plus fort.

« Et puis, toutes ces histoires avec la nourriture et les vêtements !... La vie vaut bien plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement... Tu n'es pas d'accord ? »

Joram ne répond pas. Une onde de colère parcourt Yeshuâ. Il lui faut quelques minutes pour se maîtriser et prendre sa décision.

« On ne laboure pas la mer, ils ont raison... Désolé, Joram, mais je n'ai rien à faire ici. Je n'aurais pas dû t'écouter. Demain matin, je partirai.

— Tu plaisantes ?

— J'irai à Jérusalem pour *Pessah*, la Pâque. C'est l'un des trois pèlerinages demandés par notre Loi... Plus je pense aux Esséniens, moins je partage leur foi... Mais celle de nos ancêtres coule dans mon sang...

— Si tu sors d'ici, l'assassin de ton père te tuera.

— Même s'il faut en mourir, j'irai à Jérusalem. »

Un très long silence s'étire dans le noir. Joram soupire. Puis, contre toute attente, il demande à Yeshuâ :

« Ce sont les femmes qui te manquent ?

— Tu sais bien que je n'en connais pas !

— Et cette jolie brune qui vient te voir de temps en temps ?

— Oh, ce n'est rien !

— Pourtant, tu restes des heures à parler avec elle. »

Yeshuâ hésite un moment avant de préciser :

« C'est la sœur de mon ami Lazare qui vit à Béthanie, en Judée... Quand elle vient me voir je dois la convaincre de... de...

— Parle !

— De ne pas m'épouser.

— Que veux-tu dire ?

— Elle ne cesse de me proposer le mariage.

— C'est le monde à l'envers !

— Elle est de mauvaise vie, mais son cœur est bon. J'ai failli accepter de l'épouser, mais je n'ai rien à lui offrir. Je ne suis qu'un *am-ha-arez*... autant unir un bouc à une gazelle. »

Joram siffle entre ses dents.

« Comment a-t-elle réagi ?

— Mal... Très mal... Elle était furieuse... Elle a du tempérament, tu sais.

— Comment s'appelle-t-elle ? »
Yeshuâ répond d'une voix très basse :
« Maria de Magdala. »

... Mariamene est chez elle, à Magdala.

Avec une grimace, elle achève le contenu d'un précieux verre bleu de Syrie. De l'eau fraîche mêlée d'argile et d'ellébore. Un remède contre la nausée. L'argile apaise l'estomac, et l'ellébore les nerfs.

En vain.

Nulle potion n'existe pour endiguer la fureur de Mariamene.

« Ça suffit ! » hurle-t-elle.

Elle se couche, se lève, fait des huit dans la pièce, se recouche, se relève... Ses pas lents, rapides, saccadés suivent les secousses qui lui bossèlent le cœur.

« Celui de Nazareth ne veut pas de moi !... Celui de Capharnaüm me rejette !... Ces deux-là, ils ont le cœur dur comme une pierre et la tête grosse comme une citrouille !... Pour qui me prennent-ils ?... Un jouet ou quoi ? »

Elle secoue la tête avec véhémence.

« Devant l'Éternel, je le dis tout haut... Je n'en suis pas un ! Je suis une femme !... Mariamene a une chair et du sang ! »

Elle frappe du pied à s'en faire mal.

« Une femme qui souffre... Une femme que l'on respecte ! »

Ils l'ont fait tant souffrir.

Mais elle, non.

Elle aurait pu tout leur révéler...

Ils auraient eu si mal...

Puis, Mariamene se jette sur son lit en songeant à tous les hommes qui ont dormi avec elle.

Elle se corrige :

« Je ne suis pas si respectable, mais mon amour l'est... Oh, comme je les veux, ces deux hommes-là ! »

De ses poings, elle frappe le matelas épais. S'arrête soudain, et, d'une voix rauque, murmure :

« Ma vengeance sera forte... Comme mon amour. »

Elle se plonge dans ses pensées. Puis, son visage se fend d'un sourire étrange, difficile à interpréter. Sa voix se fait alors plus rauque :

« Ils méritent bien ce qui les attend. »

Il est très tôt à Capharnaüm. Simon et Imânouel sont pieds nus sur la rive du lac de Tibériade.

« Le vent vient de l'ouest, annonce le pêcheur avec inquiétude.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demande Imânouel.

— Qu'il y aura une tempête cet après-midi. Là-haut, sur les hauteurs, il fait froid. Ici, il va bientôt faire la chaleur de l'enfer. Ça va appeler beaucoup d'air... Tu dois absolument revenir avant l'heure de sexte.

— D'accord.

— Tu voulais ma barque ?... Je te la confie, Imânouel... Manie-la avec douceur, c'est mon bien le plus précieux. »

Une heure plus tard, seul dans la barque de Simon, Imânouel gagne le mitan du lac. C'est une barque de travail, lourde et ventrue. La voile est grée sur une longue antenne. Imânouel se sert parfois de la rame.

Il est surpris d'avoir les pieds mouillés, mais il se dit qu'on a beau aveugler les voies d'eau et calfater la coque, la barque, comme toutes les embarcations en bois, fait un peu d'eau dans les fonds.

Il écope.

Sur les rives, il voit s'élever une brume ouatée à laquelle se mêlent les fumées des foyers qu'on allume déjà dans les villages, pour préparer le premier repas du jour. La lune n'a plus assez de brillance et le soleil se cache encore sous l'horizon. Variante pernicieuse de l'obscurité, la lumière est sale et brouillée.

Malgré tout, Imânouel distingue Korazim, Génézareth, sur la rive occidentale, et Bethsaïd, en face, sur la rive orientale. C'est là qu'il surprend les premières lueurs du jour sur les pentes du mont Arbel et des cornes de Hattin.

En temps normal, Simon aurait fait route vers Tabgha, une zone poissonneuse, tout près de sources d'eau chaude. Imânouel, lui, est hors du monde. On n'entend ni bêlement de chèvre, ni aboiement de chien, ni enfant qui pleure, ni coq qui chante. Juste le froissement de l'eau contre la coque épaisse.

L'ongle du soleil apparaît.

C'est l'heure où tout devient crépusculaire. S'y glisse un mauve qui pourrait aussi bien colorer le premier matin que le dernier soir des hommes.

Puis, des rayons dardent une voûte de milliers de petits nuages,

éparpillés dans toutes les directions. On dirait les pierres du désert. Puis, à mesure que le jour se lève, les gigantesques soufflets des poumons de Yahvé incarnent les nuages. Ils se mettent à gonfler, se fondre et se déchirer. Ils se muent en formidables galères aux voiles incandescentes.

Imânouel a les yeux rivés sur leur sillage de lumière bleue.

D'une voix qui n'est pas la sienne, il murmure :

« J'aimerais changer le monde... Rendre la terre aussi belle que le ciel. »

Puis, son regard doré se perd, au loin, sur un vol de flamants qui se détache du mont Hermon.

Il s'est réveillé très tôt.

Il a encore sommeil.

Il bâille.

Bercé par la houle, il s'endort.

Mais, vite, son front se plisse.

Un cauchemar vient de le saisir.

Il est petit et sans défense.

Il peut à peine bouger.

Une odeur de caverne flotte...

Puis, une ombre vient l'étouffer.

Une gigantesque chauve-souris...

Tu fais ce cauchemar depuis que tu es petit... Réveille-toi !

Imânouel se réveille en sueur.

À la vue du lac et du ciel, il s'apaise. Tout est si bleu, si calme. Puis, il sent quelque chose d'anormal. Ses pieds baignent dans l'eau. Avec ardeur, il écope. Puis essoufflé, il s'assied sur un banc de nage.

Je vais manger et rentrer.

Il sort du pain et du fromage enveloppés dans une serviette. Un pichet de vin. Et, d'une autre serviette, des petits poissons séchés. Des tilapias pleins d'arêtes. Imânouel mange en grimaçant.

Comment peut-on avaler des choses pareilles ?

Puis, il s'arrête net car à ses pieds, encore une fois, il sent de l'eau. Jusqu'aux chevilles...

Je viens d'écopier !

Il se penche aussitôt pour regarder le fond de la barque. Mais, l'eau est trouble. Il ne voit rien. Il promène l'index sur les parois de l'embarcation. Soudain, il sent un trou béant.

Je suis sûr qu'il n'était pas là, tout à l'heure !

Son index parcourt les contours du trou qui épouse une forme allongée. Une sorte de balafre aux contours inégaux. Imânouel a l'impression que de grossiers outils ont déchiré le bois en laissant des lamelles tranchantes.

Puis, avec ses deux mains, Imânouel exerce, tout autour de

l'entaille, une pression en cercles concentriques. Il sent alors que le bois a été désépaissi et marqué d'entailles profondes pour le fragiliser.

Plus il avance, plus la pression de l'eau élargit le trou.

Quelqu'un a saboté cette barque !

Imânouel blêmit.

Il se met à écoper de nouveau.

Avec rage.

Mais qu'est-ce qu'on me veut ?

Le vent de la mer court sur des espaces infinis avant de s'épuiser. Le vent du lac de Tibériade ne peut pas... Prisonnier de la cuvette où il est venu s'abattre, il ne trouve pas d'issue...

Qu'est-ce que j'ai fait ?

... Alors, il roule sur lui-même emporté par un immense tourbillon qui soulève les vagues pour les fracasser les unes contre les autres.

Je ne vais pas revenir à temps !

Une forte bourrasque vient balayer le lac.

La tempête s'annonce redoutable.

Même le ciel m'en veut !

À Qûmran, dans l'obscurité sans partage, Yeshuâ dort d'un sommeil profond. Il est sur le dos. Sa respiration est aussi régulière que les coups du pilon sur le grain. Jusqu'aux toutes premières lueurs de l'aube, on voit, sur ses paupières, ses yeux rouler sur eux-mêmes. Sur son cou, les tressaillements de l'artère.

Puis, des mains.

D'autres mains.

Qui viennent l'étrangler.

Yeshuâ se réveille.

Les mains l'enserrent avec une force inouïe. Il sent sa gorge se contracter. Se réduire à un boyau étroit. De ses mains à lui, ses mains puissantes, ses mains de charpentier, il tente de desserrer l'étau.

Il y parvient à peine. Juste le temps de prendre une goulée d'air. Et d'ouvrir grand les yeux.

Dans la pénombre, il distingue au-dessus de lui un effrayant visage noir.

Noir !

L'homme est à califourchon sur lui.

Il vient pour le tuer.

Il serre plus fort.

Abba !

Il serre tant le cou de Yeshuâ que ses ongles pénètrent dans sa chair. Yeshuâ ne ressent pas la douleur. Déjà, il défaille.

Je vais mourir !

L'air lui manque. Il tente d'agripper les mains. De les griffer. Mais cela ne fait que renforcer l'emprise de l'homme noir. Puis, avec l'énergie du désespoir, Yeshuâ bande ses muscles puissants pour se cabrer. Il déséquilibre l'homme noir qui bascule sur le côté et tombe à terre. Vite, Yeshuâ se propulse hors de la natte.

Il se met debout.

Où suis-je ?

Yeshuâ inspire à fond et se frotte les yeux. Il lui faudrait davantage de temps pour recouvrer ses sens, mais l'homme noir est déjà debout devant lui.

Prêt à en découdre.

Yeshuâ jette un coup d'œil sur la natte de Joram. Personne.

« Où est mon ami ? parvient-il à dire.

— Je l'ai tué ! » répond l'homme noir d'une voix rauque.

Puis, aussi vif qu'un serpent, il envoie son poing qui vient s'écraser sur la tempe gauche de Yeshuâ. Enfant, quand on le frappait d'un côté, Yeshuâ tendait toujours l'autre. Habile moyen de ridiculiser l'adversaire. Il tente de faire la même chose. Il baisse les bras et présente à l'homme noir son visage sans défense.

Mal lui en prend.

L'homme noir lance le tranchant de sa main vers sa gorge. Instinctivement, Yeshuâ se baisse. Le coup le touche au menton, faisant claquer ses dents.

Je suis plus grand que lui...

La colère envahit Yeshuâ.

... plus fort.

Il avance d'un pas et balance son poing de charpentier de bas en haut. Le coup atteint l'homme noir juste au-dessus du sternum. Il expulse l'air de ses poumons. Une sorte de toux malsaine.

En retour, l'homme noir lève le bras et envoie sa paume en direction du visage de Yeshuâ. Voyant le coup arriver à la dernière seconde, il baisse la tête. La paume de l'homme noir effleure le haut de son crâne. Choc sourd qui paralyse.

Il sait se battre, pas moi !

Jamais l'homme noir ne frappe avec les poings. Il risquerait d'abîmer ses mains. Il assène ses coups avec la paume, doigts repliés, poignet cassé. Le coup vient des os les plus solides du bras.

Il fait mal !

Yeshuâ tourne les épaules et balance son coude vers le visage de l'homme noir... Qui fait un pas de côté.

Il est rapide !

Le coup l'atteint sur le front. Il chancelle. Puis, il pivote et s'abaisse. Bien campé sur ses jambes, il frappe Yeshuâ dans les côtes.

Trop rapide !

Le monde se met à tourner au ralenti. La vitesse de l'homme noir dissuade Yeshuâ de continuer à échanger des coups avec lui. Il sent qu'il faut l'amener à terre...

Mais déjà, l'homme noir a levé sa paume meurtrière... Pour se protéger, Yeshuâ se ramasse sur lui-même. Il se dit qu'il est plus dur de frapper quelqu'un, surtout quelqu'un de plus grand, lorsqu'il est tassé sur lui-même. L'homme noir hésite. Yeshuâ se redresse soudain et, avec la main gauche, l'empoigne par le cou et le tord en le tirant vers le bas, tout en levant l'avant-bras droit.

Il espère balancer son coude rugueux en plein visage de l'homme noir. Yeshuâ est grand et lourd. S'il y arrive, il lui cassera le nez.

Mais l'homme noir est trop entraîné.

Il anticipe le geste de Yeshuâ. Il se baisse légèrement, attire à son tour Yeshuâ vers le sol, puis, avec son genou, vise son ventre. Yeshuâ

le durcit pour se protéger. Son avant-bras perd toute sa force...

D'une commune poussée, les deux hommes avancent l'un sur l'autre. Ils s'entrechoquent puis tombent avec tant d'élan que l'homme noir parvient à faire basculer Yeshuâ par-dessus sa tête. Yeshuâ roule sur lui-même.

Les deux hommes se relèvent et, à nouveau, se font face.

Yeshuâ a peur. Une peur glaçante. Ses jambes flageolent. Il se demande s'il va réussir à tenir debout. Il finit par se sentir comme le dernier des lâches.

Il a honte.

Puis, il reçoit une grêle de frappes sur le reste du corps. Il contracte ses muscles, creuse le ventre pour éviter le coup dur. Mais l'homme noir l'atteint aux tempes, à la gorge, au foie.

Larmes aux yeux, Yeshuâ accuse le coup.

Il trouve la force de sortir de la pièce en courant. Mais déjà, l'homme noir est sur ses talons. Trop près. Yeshuâ fait une embardée et lance son bras droit en arrière. L'homme noir prend le coup en plein visage et roule à terre.

Il s'accroche à la jambe de Yeshuâ.

Yeshuâ tente de lui faire lâcher prise quand une douleur à nulle autre pareille le transperce. Il laisse échapper un hurlement de bête. L'homme noir a la tête penchée.

Il me mord !

Avec la main, Yeshuâ tente d'écarter le visage de l'homme noir, mais il plante ses dents de plus belle en grognant comme un chien. La douleur insoutenable se propage dans tout le corps de Yeshuâ.

Il est complètement fou !

Pris de panique, Yeshuâ se met à ruer. L'homme noir tient bon. Finalement, Yeshuâ réussit à se dégager... Il sent alors qu'on lui arrache un morceau de chair. L'homme noir s'assied et recrache quelque chose. Horrifié, Yeshuâ se rend compte que c'est un bout de sa jambe.

Je vais m'évanouir !

Dans un état proche de l'inconscience, il voit la porte s'ouvrir et la faible lueur du jour, puis entend une voix forte :

« Non !... Pas ici !... Pas chez nous ! »

L'étreinte de l'homme noir se relâche.

« Arrête ! ordonne la voix. Arrête tout de suite ! »

L'étreinte cesse.

D'un coup.

L'homme noir s'enfuit.

Yeshuâ se retrouve devant le maître blanc.

« Il a tué Joram ! » hurle Yeshuâ.

Les deux hommes s'élancent au-dehors.

Vite, ils s'immobilisent.

L'obscurité est encore trop épaisse pour chercher quoi que ce soit.

Soudain, Yeshuâ voit le maître se pencher.

S'agenouiller.

Entre le pouce et l'index, il semble saisir quelque chose sur le sol.

Le renifle.

« Du sang ! » marmonne-t-il.

Un frisson parcourt l'échine de Yeshuâ.

Le sang de Joram !

C'était il y a trente-quatre ans...

Nazareth n'était alors qu'un mélange confus de grottes, de cabanes, d'aires, de pressoirs taillés dans le roc, de puits, de tombeaux, de figuiers et d'oliviers.

Myriam était la fille de Joachim et d'Hannah, originaires de Sepphoris. C'était l'aînée de six enfants. Elle venait d'avoir seize ans, l'âge légal du mariage. Ce jour-là, elle avait épluché et fait bouillir les fèves, lavé les salades, concassé les amandes, tissé laine et lin, actionné les meules de pierre du moulin à bras, préparé les lentilles à l'oignon haché et la purée de pois chiches...

En fin d'après-midi, une grande main sembla prendre la sienne pour guider ses pas vers la campagne. En temps normal, elle aurait ramassé du bois, rasé les chaumes ou rempli son panier de la bouse sèche du bétail. Et, aussi, de ces chardons et plantes épineuses si pratiques pour allumer le feu ou tresser une couronne.

Mais, nez au vent, Myriam jouissait de l'instant présent car elle savait que les grandes chaleurs arriveraient bientôt. Que les champs pelés ne seraient plus que chaume et aridité. Que, pendant les heures suffocantes du jour, Nazareth deviendrait brune, cernée de silence et de solitude. Qu'il lui faudrait attendre la nuit étoilée pour entendre la respiration du paysage caché par l'obscurité.

Myriam se mit à marcher à travers un paysage d'oliviers en rangs serrés, s'arrêta. Elle porta les yeux en contrebas, sur un bosquet de cyprès griffus.

Là où elle avait échangé son premier baiser avec Yôsef

Un baiser d'amour.

Myriam bougeait la tête à la manière curieuse des chats lorsqu'ils perçoivent des sons inconnus des hommes. Elle semblait déchiffrer les relations invisibles du vent, des nuages et des arbres. Des mulots, des lièvres et des hirondelles.

Myriam leva la tête, vit le ciel et s'étonna. Le soleil était voilé par des milliers de petits nuages bas et aplatis, aussi versatiles que les éclats de lumière sur les ruisseaux.

Une beauté insoutenable.

Entre les nuages, un espace se ménagea. Un simple trou, en fait. Un rayon pâle en sortit. Si pâle qu'il aurait pu être un rayon de lune. Il avait la forme d'un doigt. D'un long doigt, tout rond, à phalange unique. Myriam pensa à un tourbillon de vent.

Mais en sentant qu'il n'y avait plus une once de vent, Myriam cessa de chanter... Son cœur se remplit de crainte car elle s'imaginait que la fin du monde était venue. Un silence absolu régnait sur terre comme au ciel.

Sous le long doigt pâle, elle vit alors un arbre qu'elle ne connaissait pas. Un immense figuier avec des feuilles d'olivier qui, de loin, ressemblait à une énorme colombe verte sur une unique patte brune. Entre les berceaux de feuillage et les cavernes des longues branches, se nichaient de superbes poches d'ombre. Le grand arbre inconnu paraissait doté d'une double ration de vie, puissante et exubérante.

Apeurée mais attirée, Myriam alla dessous. Là, elle entendit des oiseaux, mais elle ne pouvait les voir car ils étaient dissimulés par le feuillage. Elle les imagina comme eux l'imaginaient.

Les interstices entre les petites feuilles vif-argent découpaient dans le ciel d'autres petites feuilles. Milliers de feuilles qui donnèrent à Myriam la sensation de milliers d'yeux posés sur elle...

Le grand arbre inconnu se mit à frémir.

Ses feuilles, à bruisser.

Myriam, à ne plus avoir peur.

Elle crut rêver lorsqu'elle comprit soudain ce que disaient les feuilles.

« Réjouis-toi ! Le Seigneur t'a accordé une grande faveur. Il est avec toi... Bientôt tu seras enceinte et ton fils sera le Messie... »

Le soir, Myriam resta longtemps assise dans la cour. A son air, on aurait dit qu'elle entendait la musique que produisent les sphères célestes quand elles glissent les unes sur les autres.

Elle se demanda :

« Comment tout cela se peut-il, puisque je ne connais pas d'homme ? »

À Capharnaüm, sur le lac de Tibériade, l'embarcation d'Imânouel se trouve, en quelques instants, dans le bouillonnement furieux d'un chaudron. Le vent siffle, rugit et gronde. Secoue eaux et barque. Ouvre des blessures blanches sur le lac. Les referme aussitôt pour les rouvrir ailleurs. Puis, ses griffes se transforment en poings serrés, énormes, qui frappent tout.

La tempête se concentre sur le mitan du lac. Imânouel cherche à s'en écarter jusqu'à rencontrer des eaux moins sauvages. Des ruades moins meurtrières. Mais, pour avancer, il faudrait que ses avirons s'appuient sur une résistance constante. Or, les creux sont tels qu'Imânouel rame autant d'air et d'écume que d'eau.

Je vais mourir...

La barque est ingouvernable. Entraînée par la folle giration du vent, elle tourne sur elle-même, presque chavirée, un flanc soulevé et l'autre au ras des flots. L'eau forme une carène liquide dont le balancier augmente encore l'instabilité de la barque. Alourdie, déséquilibrée, elle a déjà les sursauts saccadés d'une épave qui va s'engloutir.

L'onde pour tombe...

Imânouel se met à la poupe.

Mourir... Enfin, mourir...

Le sourire aux lèvres, il offre son visage aux embruns d'eau froide qui le fouettent, coulent dans ses narines et forcent ses lèvres à s'écarter.

Pour le noyer.

Me noyer ?... Non !... Vivre !...

Entre deux giclées qui l'aveuglent, Imânouel retourne vers l'arrière de la barque. Il a les yeux révoltés. Avec l'énergie du désespoir, il tente de maîtriser la barque. Derrière l'épais filet des eaux, sa silhouette désarticulée paraît lointaine...

Comment ai-je pu vouloir mourir ?

La barque est lourde de l'eau qui s'y engouffre. Imânouel n'a plus rien où poser les pieds. Frémissante de colère, l'eau l'enveloppe tout entier.

La barque réapparaît. Puis, des profondeurs, une force *inouïe* semble la tirer avec violence. D'un coup, la barque se brise. L'eau l'avale, puis la recrache en morceaux. Imânouel s'agrippe à l'un d'eux. Il s'y cramponne pour ne faire qu'un avec le bois.

Si je m'en tire, j'irai...

Les eaux se déchaînent.

... J'irai à Jérusalem !

Imânouel prie à pleins poumons.

S'adresse à Yahvé.

Je te promets que j'irai à Jérusalem !

Directement à Lui.

Allez... Si Tu existes vraiment, aide-moi !

Puis, comme le vent est apparu, il disparaît avec une sorte de couinement prolongé, un cri blessé. Une force irrésistible le plaque sur le lac et l'y maintient étalé. Le vent devient un oiseau sauvage, frappé en plein vol par la pierre d'une fronde. Il frissonne.

Aide-moi encore !

Les masses d'eau qui s'étaient soulevées retombent dans une dernière convulsion. Au fracas assourdissant succède un silence parfait. La houle cesse de rouler. Le lac redevient de marbre, noir et lisse.

On dirait que Tu m'as entendu...

Agrippé au morceau d'épave, cheveux hérissés d'eau, Imânouel paraît mort-vivant. Il pousse sur ses jambes. Lentement, il se meut vers l'avant.

A mon tour, maintenant...

Au loin, la ville.

Au loin, la vie.

Quand Imânouel atteint la rive, il marche avec peine.

Ses jambes lui font horriblement mal.

Il titube.

Avant de perdre connaissance, il a juste le temps de constater qu'après lui avoir sauvé la vie, Yahvé l'abandonne...

Armé d'un couteau, un homme fonce vers lui.

Un homme noir.

Trente-quatre ans auparavant, à Nazareth, Myriam respectait la qiddouchin, une sorte de contrat entre futurs époux, avant de s'unir à Yôsef... Ne restait plus que l'entrée de Myriam dans la maison de Yôsef. Mais, même fiancés, ils étaient déjà considérés comme mari et femme.

L'épreuve terrible arriva un jour d'été.

La terre sentait l'arbre chaud.

Myriam sentait la femme.

Dans le bosquet de cyprès griffus, Yôsef la prit dans ses bras, la fit tourner, la posa et l'embrassa.

Myriam resta impassible.

« Tu vas bien ? » demanda Yôsef.

Myriam ne répondit que cinq mots :

« Un enfant est en moi. »

Le visage de Yôsef se décomposa.

Sa tête et son cœur s'emplirent d'aigreur. Le ciel lui sembla devenir livide. Se craqueler telle une gargoulette prête à tomber en morceaux. Yôsef ne vit plus que les mouches qui tissaient une tente invisible et bruisante au-dessus de Myriam. À ses pieds, il discerna un cadavre de petit rongeur, à moitié décomposé. Dans les yeux de sa fiancée, il lut une perfidie inouïe.

Les épaules de Yôsef s'affaissèrent comme jamais. La mort dans l'âme, il parla sans même se rendre compte qu'il parlait :

« Ils vont faire selon la Loi de Moïse... »

Puis, un temps après :

« Ils vont te lapider. »

Il regarda Myriam. Son visage exprimait une sérénité absolue. Les yeux de Yôsef s'en étonnèrent. Pour toute réponse, Myriam prit son fiancé par la main en disant :

« L'arbre avait raison. »

Yôsef ne comprit rien du tout... Son regard se perdit au loin, en direction de l'étagement des toits de Nazareth. Puis, ses yeux se baissèrent.

« Myriam, je vais te répudier.

— Pourquoi ?

— Pour t'éviter la mort. »

Myriam se leva d'un bond.

« En vérité, tu es idiot, toi !... Je ne connais pas d'autre homme que toi, Yôsef et tu le sais bien.

— Femme, je ne comprends pas !

— Eh bien, si tu veux le savoir, moi non plus, homme ! »

Yôsef réfléchit. Fronça les sourcils. Prit un air un peu coupable.

« Il y a peut-être une explication.

— Une explication ?

— Oui... Souviens-toi... Tu sais, ce jour-là... »

Myriam ferma les yeux pour mieux fouiller sa mémoire. Des images arrivèrent... Des images de ce jour-là... Deux jours après les fiançailles...

Derrière les rideaux verts du bosquet de cyprès griffus... Yôsef et Myriam étendus sur l'herbe... Yôsef sur Myriam... Mains de Yôsef cherchant les seins de Myriam... Repoussées par ses mains, à elle... Hanches de Yôsef près de celles de Myriam... Pas repoussées, elles...

Si près...

Puis, les frissons de Yôsef... Ses soubresauts...

Puis, cette sensation liquide et tiède sur le haut des jambes de Myriam...

« Peut-être, dit-elle.

— Sûrement », dit-il.

Yôsef sourit. Se mit face à elle. Bien en face.

« Regarde-moi dans les yeux !

— Voici mes yeux.

— Ils sont purs !

— Autant que le reste, crois-moi !

— C'est donc notre enfant ? »

Avec de la colère dans les yeux, Myriam acquiesça, brandit son index, le raidit en poignard et frappa Yôsef au sternum.

« Et toi, ne m'appelle plus jamais "femme", plus jamais !... Sinon, c'est moi qui te répudie !

— Ce n'est pas possible, fit Yôsef avec un petit sourire en coin.

— On verra bien. »

Yôsef prit l'air penaud, Myriam, l'air joyeux.

« Sais-tu ce que nos ancêtres disaient, à propos des couples stériles ?

— Qu'ils ne sont pas aimés du Très-Haut ?

— Bien... Et, quand le père et la mère se connaissent ?

— Que cela réjouit le bébé et le fortifie ?

— Amen. »

Ils s'embrassèrent.

Le soir tomba.

Ils retournèrent au bosquet de cyprès griffus.

À Qûmran, le maître blanc a encore le sang de Joram sur les doigts. Il vocifère :

« On n'a jamais vu ça ici !... Un assassin !... Mais *qui* était cet homme ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne l'as pas vu ?

— Mal... À l'intérieur, il faisait sombre et l'homme était noir.

— C'est ce que j'ai vu et c'est incroyable !... D'homme noir, il n'y en a jamais eu, ici !... Même des Nabatéens... »

Yeshuâ grimace car il vient de ressentir une violente douleur à l'endroit de la morsure. Puis, il sanglote en pensant à Joram.

Le maître blanc regarde Yeshuâ avec détachement.

« Tu me surprends... Ton corps puissant semble capable de tout, sauf de larmes.

— J'ai l'âme triste à en mourir. »

Puis, après un temps, Yeshuâ parvient à ajouter :

« Joram était mon ami. Que m'arrive-t-il ?... À Nazareth, je perds mon père. Je fuis tout cela et, ici, dans le lieu le plus sûr, on tue mon ami le plus cher.

— Si on t'en veut autant, tu dois bien savoir pourquoi !

— Non, justement !... Je n'y comprends plus rien... Qu'ai-je fait pour mériter cela ? »

Le maître blanc paraît hésiter, puis saisit le bras de Yeshuâ.

« Tu dois quitter ce lieu... Viens !

— Avant, je dois retrouver le corps de Joram. Le veiller avant de l'enterrer... L'homme noir a dû le traîner plus loin... Joram ne doit pas être bien loin.

— Nous nous en occuperons... Toi, tu dois partir d'ici. Sans toi, il n'y aurait pas eu tant de troubles.

— Laisse-moi une journée...

— Pas question.

— Une seule !

— N'insiste pas !... Suis-moi. »

Ils arrivent vite aux portes de la cité.

Là, les lueurs de l'aube dévoilent le visage de Yeshuâ. Le maître a l'air surpris.

« Tu as de drôles de taches sur le visage et les bras... Lave-toi. »

Yeshuâ se penche sur un baquet et s'exécute. Quand il revient, il

note l'air réprobateur du maître blanc.

« Selon nos règles, tu aurais dû te servir d'eau vive ! »

Yeshuâ le regarde fixement.

« Vos règles ne me concernent pas.

— Pourquoi ?

— Je n'ai jamais été l'un des vôtres. »

Le visage du maître blanc se crispe.

« Soit... Où vas-tu aller, une fois dehors ?

— À Jérusalem, pour *Pessah*.

— Jérusalem est un lieu sans foi.

— Jérusalem est le lieu de la foi de tes ancêtres. »

Le maître blanc toise Yeshuâ.

« Comment oses-tu ?... Comment peut-on être cousin de Yohanon et dire de pareilles choses ?

— Je les pense.

— Les hommes de Jérusalem sont des cafards. »

Yeshuâ le regarde avec grande surprise.

« À toi que l'on nomme "maître", moi, simple charpentier de Nazareth, je dis que tu ne peux aimer Yahvé sans aimer l'homme et que tu ne peux aimer l'homme sans aimer Yahvé.

— Tu parles comme un *goïm* !

— Je ne parle pas contre toi, je parle pour Yahvé.

— Je te le répète car tu ne m'écoutes pas... Tu parles comme un *goïm* !

— J'avais bien entendu... En vérité, je te le dis, je préfère un *goïm* à un juif hypocrite. »

Regard fielleux du maître blanc.

« M'accuses-tu ?

— Ton cœur le sait bien. »

Le maître essénien oppose à Yeshuâ sa silhouette si blanche, si parfaite, si recluse.

« Fils de Satan ! »

Vint le moment où, sur ordre de César Auguste, toutes les familles ayant leur domicile dans les provinces gouvernées par le consul Publius Sulpicius Quirinus eurent l'obligation de se faire recenser. Ce recensement était destiné à mettre à jour le cadastre des contribuables de Rome.

Sous la protection de soldats romains, les recenseurs allaient de ville en ville, de village en village, de hameau en hameau, annoncer la nouvelle.

À Nazareth, tous les hommes furent réunis sur la grand-place jouxtant la petite synagogue.

Le recenseur leur annonça qu'il reviendrait, sous huitaine, consigner, sur les rouleaux des finances, les noms, charges et biens imposables des natifs de l'endroit. Il ordonna aux natifs d'autres lieux, de s'y rendre le plus tôt possible.

La douzaine d'hommes contraints de rejoindre, avec leurs épouses, les environs de Jérusalem se regroupèrent. Ils décidèrent de former une caravane en direction du sud pour mieux se protéger contre les brigands qui pullulaient alors sur les routes. Des maquisards opposés aux Romains, des zélotes dont les troupes étaient surtout formées de paysans ruinés, incapables de payer leurs impôts. Et aussi de vrais brigands. Ceux qui violaient, volaient et tuaient.

On convint de partir le surlendemain à l'aube.

« Compter les Juifs, ça porte malheur ! s'exclama Myriam quand Yôsef lui apprit la nouvelle. Seul le Très-Haut en a le droit !... Même le roi David n'a pas pu le faire !

— Tu as raison... Quand il a obligé Jacob, le chef de son armée, à compter les tribus d'Israël, le Très-Haut lui a envoyé la peste... Des milliers de morts !... Mais les Romains sont les Romains. »

Puis, Myriam regarda Yôsef avec détresse :

« Je suis si prête d'enfanter !

— Je le sais bien mais nous devons y aller.

— Tu descends du roi David, non ?... Cela ne te donne-t-il pas des droits ?

— Aujourd'hui, soupira Yôsef près de mille ans après sa mort, personne ne sait plus qui descend du roi David. La lignée de David s'est tellement embrouillée après Zorobabel, qu'elle est pratiquement perdue. »

Myriam parla tout bas :

« Je hais les Romains.

— Ne dis pas cela.

— Je hais les Romains ! répéta-t-elle plus fort. Et nous, nous sommes

pires ! Devant eux, nous sommes des brebis apeurées devant les loups affamés... Ils nous dépossèdent de tout !... Notre argent, nos vies... Nos enfants, maintenant... Pourquoi sont-ils venus chez nous ? »

Yôsef toussota.

« Myriam, c'est nous, Juifs, qui leur avons demandé de venir. S'ils nous occupent, c'est parce que nos rois Asmonéens se déchiraient tant qu'ils les ont appelés au secours.

— Ah, si nos rois avaient été des reines ! »

Yôsef regarda Myriam avec beaucoup d'amour. Elle lui donna la main, mais la peau de Yôsef était trop dure pour sentir et déchiffrer le tendre Morse du pouls de Myriam. Il lui souffla :

« Tu es la poutre maîtresse de ma vie.

— Je préférerais une fleur, monsieur le charpentier !

— Tout ce que tu veux ! Si tu savais comme je t'aime !... Je te suivrai comme ton ombre... Notre fils grandira et se rendra agréable au Très-Haut et aux hommes.

— Ce sera un garçon ?... Tu crois ?

— Dans un songe, on me l'a dit.

— On ?

— Une voix bizarre... Comme un souffle. »

En son cœur, Myriam remercia Yahvé. D'un geste infiniment doux, elle passa sa main libre sur son ventre ourlé. Puis, elle vint enlacer la taille de Yôsef. Posa la tête sur son épaule.

« Partons, homme ! »

« Réveille-toi !... Réveille-toi ! »

À Capharnaüm, dans la maison de Simon, Imânouel parvient à reprendre ses esprits.

« Je... Je suis désolé... pour ta barque...

— Ce n'est que du bois.

— L'homme noir... Où est-il ?

— Je suis arrivé juste à temps. Il voulait te tuer. Je l'ai frappé. Il est parti en courant.

— Tu m'as sauvé.

— Tu l'as échappé belle, encore une fois... Mais qu'as-tu donc fait pour mériter tout cela ? »

Imânouel répond en fermant les yeux :

« Si je savais...

— Que vas-tu faire, maintenant ?

— Partir à Jérusalem... Je l'ai promis.

— Promis à qui ?

— À Celui dont on tait le Nom. »

Au comble de la surprise, Simon poursuit :

« Jérusalem, mais ce n'est pas possible !... Faut-il te rappeler que tu es en danger ?

— Joash veillera sur moi.

— Non, dit Simon en baissant la tête.

— Pourquoi ?

— Il a disparu.

— Que dis-tu là ?

— Juste avant la tempête il a pris une autre embarcation pour aller te porter secours... Il n'est pas revenu. »

Les yeux d'Imânouel s'embuent.

« Joash était mon ami... Le seul... C'est à cause de *moi* que tout est arrivé.

— Cet homme noir, tu le connais ?

— Non, pas plus que l'homme de petite taille qui m'a agressé la première fois.

— Pourquoi t'en vouloir ?

— L'homme noir allait me tuer, mais la première fois, c'était étrange. J'ai l'impression que l'on voulait juste me lacérer le front... Si le petit homme avait voulu en finir, il m'aurait frappé en plein visage, pas sur le front.

— À l'endroit de tes cicatrices ?

— Oui, c'est peut-être lié à ça. Je ne vois pas d'autre explication...
Et c'est bien là, le problème. »

Simon regarde Imânouel avec surprise.

« Pourquoi ?

— Parce que je ne sais pas d'où elles viennent, ces cicatrices !... Je mourrai sans doute sans savoir la vérité.

— Tes parents ne t'ont rien dit !

— Les rares fois où j'en ai parlé, ils ont été très gênés. »

Imânouel se lève.

« Je dois partir d'ici... Si je reste, ta famille sera en danger.

— Reste encore un peu !

— Je pars tout de suite, sinon je vais accepter ton offre... »

Sans discuter, Simon disparaît quelques instants puis revient avec un baluchon chargé de galettes de pain, de dattes et de poissons séchés.

Avec Imânouel, ils se dirigent vers la route de Jérusalem qui monte un peu sur la fin. Le paysage est rafraîchissant, après la poussière de la sortie de Capharnaüm. Puis, sur le chemin qui suit la crête d'une colline, Imânouel se tourne vers Simon.

« Tu t'es conduit comme un frère, tu m'as offert un toit, le pain et le sel. »

Simon dit avec douceur :

« Que Yahvé soit avec toi.

— Il n'existe pas !

— Oh que si... Yahvé n'a pas de mains, pas de pieds et pas de bouche.

— Que veux-tu dire ?

— Ce que je veux dire c'est que Yahvé, pour travailler, se sert de tes mains, pour marcher, de tes pieds, et, pour parler, de ta bouche...
Vois-tu ce que je veux dire ?

— Non.

— Yahvé, c'est toi... Yahvé, c'est moi. »

Imânouel hoche la tête avec tristesse.

« Jamais je n'ai passé une journée sans douter.

— Et alors ?... Plus tu doutes, plus tu vis...

— Je ne suis pas assez fort pour croire.

— Fort ?... Il suffit de deux doigts.

— Deux ?

— Yahvé, c'est juste un grain de moutarde. Tu le prends, tu le jettes dans ton champ. Il pousse, devient un arbre, et les oiseaux du ciel font leur nid dedans. »

Imânouel lève et écarte les doigts.

J'en ai dix, pourtant...

Après avoir fermé toutes leurs portes avec clés, bâcles et cadenas, les Nazaréens natifs des environs de Jérusalem s'y rendirent pour être recensés. Une trentaine de lieues séparaient Nazareth de Jérusalem. Quatre jours de trajet, en comptant juste. C'était un long voyage, surtout pour Myriam, si proche du terme.

Yôsef voulait aller le plus vite possible. Indifférent à la fatigue, il allongeait le pas autant qu'il le pouvait, mais l'âne ne suivait pas. Il avait juste assez d'énergie pour porter Myriam, le pain, les chapelets de figes sèches, les outres d'eau, le vin et les couvertures.

L'âne renâclait. La petite jarre d'huile d'olive qu'il portait au départ, il venait de la casser, à hauteur de Beth Alpha, en se frottant aux flancs d'un autre âne.

La silhouette de Myriam se balançait en cadence. Au sortir de la vallée d'Izréel, la route qui longeait une falaise, grimpait fort sur sa première pente. Après, c'était les montagnes de Samarie.

Myriam n'avait jamais quitté la Galilée. Dans son pays, elle levait toujours la tête car les couleurs et les sons venaient d'en haut.

En Samarie, Myriam dut regarder le sol car c'était un pays de poussière, de chardons et de soleil. De fourmis, de serpents et de scolopendres. De scorpions qui dressaient, de peur, leur aiguillon venimeux.

Pendant les rares pauses, le silence était si dense, si haut, si profond qu'on aurait dit un silence de connivence entre minéraux sans vie et bêtes mortelles, et non pas celui de simples Nazaréens face à face.

En Samarie, le cœur de Myriam fut triste. Dans ses entrailles, il lui semblait que son enfant ne bougeait plus. Elle prit peur.

Elle était sur la terre des ennemis héréditaires. Ceux qui avaient osé ériger sur le mont Gazirim, un Temple rival de celui de Jérusalem. Un Temple que les Juifs avaient, depuis longtemps, détruit. En Samarie, disait-on, l'eau est plus impure que le sang d'un porc. Les Samaritains, on les voyait voleurs, les Samaritaines, perfides, leurs enfants, dégénérés.

En temps normal, les Nazaréens auraient fait un grand détour pour éviter la Samarie mais l'urgence du recensement ne leur donnait pas le choix. Leur caravane progressait au pas de charge. Pour éviter les mésaventures, ils passèrent leurs deux nuits en Samarie dans de médiocres caravansérails, mélanges de bazar et d'écurie, bondés d'humains et d'animaux. Les petites chambres étaient des nids de « bêtes de la saison d'été ».

Les punaises.

Lorsque le petit groupe pénétra en Judée, la tension retomba, même si l'on craignait les brigands terrés dans les grottes bordant les routes menant à Jérusalem. Néanmoins, pour ne pas faire de frais, on choisit de dormir au-dehors.

Les hommes battaient les buissons pour faire fuir les vipères. Ils retournaient les pierres pour tuer les scorpions. Ils faisaient boire les bêtes. Les femmes distribuaient des galettes rôties, du lait caillé et des oignons. Puis, une heure plus tard, tout le monde dormait sous la vigilance des veilleurs.

Au beau milieu de la première nuit en Judée, une giboulée inattendue éparpilla tout le monde sous les grands arbres. Pendant la seconde, on eut du mal à fermer l'œil car, de temps à autre, d'une autre caravane, on entendait le blatèment grotesque d'une chamelle.

Près de Ramallah, la caravane se scinda entre ceux qui devaient se rendre dans l'un des hameaux voisins, et ceux, comme Yôsef et Myriam, qui poursuivaient vers Jérusalem, ou qui allaient encore plus loin vers le sud, jusqu'à Beer-Sheva.

A mesure que le dernier groupe s'approchait de Jérusalem, les routes s'amélioraient quelque peu. Il y avait davantage d'ânes. Sur leurs dos, se balançaient des femmes, des enfants, des arrimages de sacs, de paniers, d'ustensiles. Il arrivait que tout s'écroule. Seuls y tenaient, raides et inexpressifs, des scribes enveloppés dans de grands manteaux pour souligner leur haute dignité.

Puis, dans le creux d'un petit matin délavé, dressée sur ses monts, enfermée en ses murailles, apparut Jérusalem. Unicité de la masse d'ocre. Fouillis de toits plats et de maisonnettes imbriquées les unes dans les autres. On aurait dit une seule bâtisse, dessinée par un architecte fou.

Émerveillés, les Nazaréens regardèrent le soleil se lever. A l'est, dans la direction où il parut en premier, les murs d'enceinte commencèrent à prendre une coloration d'un brun plus chaud, flammé d'orange. Puis, les gradins de la ville prirent une teinte de pierre roussie, semblable à celle du pain.

Quand le Temple apparut comme si Yahvé venait de le poser là, Yôsef dit tout haut le passage d'un psaume :

« Si jamais je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite se paralyse, que ma langue s'attache à mon palais. »

Yeshuâ est l'ombre de lui-même. Ses os sont solides, sa chair, souple, et son sang, vif. Pourtant, au plus profond de ses entrailles, il est épuisé. Asséché. En lui, des organes inconnus diffusent d'amères humeurs.

Il a vu son père mort, et, sur le sol de Qûmran, le sang de son ami. En lui, cela a fini par abîmer des endroits aussi secrets que des grottes inviolées.

Yeshuâ se surprend à être si malheureux. Il ne pensait pas qu'on pouvait l'être à ce point.

De Qûmran à Jérusalem, il a marché avec peu d'égards pour ses pieds qui saignaient, sa jambe qui a été mordue, sa bouche qui avait soif et son ventre qui avait faim. Les yeux rougis, il est allé parmi la fournaise du désert et les sentiers de poussière. Ses pas ont égrené les lieues aussi vite que les doigts trop pieux empilent les grains d'ambre des chapelets. Quand il parvenait à dormir, c'était baigné de sueur.

Puis, il y eut Jérusalem.

La foule extraordinaire...

... La peur étreint le cœur de Yeshuâ car, cette fois, il se met à penser à lui. Il ne veut pas mourir. Sans cesse, il se retourne car il se croit guetté, épié, traqué. Comme s'il était l'un d'eux, il se fond aux ânes, chevaux et chameaux qui avancent presque au pas. Un flot lent mais pressant, qui converge vers un point encore invisible.

Le Temple.

C'est un défilé, sans fin, d'hommes et de femmes portant paniers, cages, jarres, outres, légumes, vins, volailles. L'un pousse une mule surchargée, l'autre tire un âne par la bride à travers un troupeau de moutons qui ondule dans la foule.

Les marchands se sont levés bien avant l'aube. Ils se bousculent pour faire entrer au Temple figues, grenades d'Égypte, fagots de coriandre et d'anis, dattes, melons, thons de la mer Rouge, truites du Jourdain, poulets, cailles, pigeons à manger et ceux à sacrifier, pour les plus pauvres, sacs de farine, jarres d'huile d'olive et de sésame, fromage doux de Galilée, fromage aigre de Judée, sel de la mer Morte et poivre d'Abyssinie.

Compte tenu de ses maigres moyens, Yeshuâ n'achète qu'un pigeon pour le sacrifice. Puis, il poursuit sa progression dans les caquètements, les bêlements et les parfums qui se mêlent aux cris des marchands, aux questions des ménagères, aux soupirs des servantes,

tôt levées, qui vont seulement remplir leurs jarres.

Veillant à ne pas étouffer l'oiseau effrayé, il se faufile entre les pèlerins trop lents.

Aux abords du Temple, la foule est si dense qu'il lui faut longtemps pour franchir une demi-lieue jusqu'à l'une des portes. En chemin, il voit un animal formidable qui domine tous les autres. Il se dit que c'est sûrement ça, un éléphant. Dans une nacelle au sommet du monstre, un voyageur olivâtre daigne à peine regarder la foule.

Les visiteurs sont loin d'être tous Juifs, car la fête attire de nombreux curieux étrangers. Près de quarante-cinq ans après sa mise en chantier, on veut voir le Temple construit par Hérode le Grand pour remplacer et rivaliser avec celui de Salomon. Même s'il n'est pas achevé, sa renommée a déjà fait le tour du monde. Tout cela compose une foule hétéroclite.

Derrière une muraille de têtes, un rempart de dos, des créneaux d'épaules et de cous, Yeshuâ distingue, enfin, l'imposante façade du Temple. Quatre colonnes adossées au mur, ornées de chapiteaux festonnés de feuilles d'acanthe, à la mode grecque. Très haute embrasure de porte.

Si majestueux aux premières heures du jour, le Temple n'est plus qu'empoignades entre gens harassés et bêtes paniquées. Les corps s'entrechoquent tant et les yeux sont si farouches que Yeshuâ pense à la guerre. Mais ce qui, plus que tout, lui évoque la guerre, c'est la puanteur qui monte de l'autre côté des murailles, les effluves de sang, de viscères, de chairs grillées.

L'odeur de *Pessah*.

Compressé, dominé, emporté par la foule, Yeshuâ franchit les grands portails de bronze de la forteresse Antonia. Personne ne peut accéder au Temple sans passer, au préalable, par cet imposant bâtiment à la fois citadelle, caserne, palais et prison. Ponce Pilate y a regroupé le gros de ses forces pour parer à tout débordement de la foule.

Glaive nu sur le flanc, bâton à la main, les légionnaires interviennent en force pour calmer les désordres. Ils frappent à grands coups dans la mêlée avec les hampes de leurs lances et le plat de leurs glaives.

Pour pénétrer dans le Temple, Yeshuâ paie les deux sicles que la Loi exige annuellement de chaque Juif de plus de quatorze ans. Puis il rejoint les cours et les portiques encombrés de vendeurs de bœufs, de brebis et de colombes, de changeurs de monnaie devant des tables où se dressent des piles de pièces.

Dans le Temple, seules sont acceptées les offrandes en argent juif. À leur très grand profit, les changeurs convertissent en shekels les monnaies étrangères. Statères d'or, sicles d'argent, drachmes grecques,

deniers romains. Pièces de Lucanie et de Macédoine, de Cappadoce et d'Achéa, frappées aux emblèmes de dieux et de rois lointains, d'hommes nus et d'animaux.

Yeshuâ pénètre dans le Temple. Sous la voûte si haute, flotte, à mi-hauteur, un nuage de fumée d'encens. Il émane de trépiers géants que des Lévites, perchés sur des escabeaux, ne cessent d'alimenter. Il s'étend jusqu'aux confins de l'édifice où domine la masse de l'Autel des sacrifices. Là, le nuage se dissout dans un brouillard incandescent déchiré par mille bougies.

Pan de terre mangé par le ciel.

Dans la cour vaste comme douze champs de blé, Yeshuâ se sent tout petit. Abeille dans la ruche infinie du Père.

On dirait que les architectes d'Hérode se sont pris pour Yahvé. Qu'ils ont voulu marquer l'insignifiance de l'homme devant Lui.

Yeshuâ marche vers le Portique de Salomon qui domine la vallée du Cédron. Les portes du parvis se ferment sur un premier groupe de six mille pèlerins. Aussitôt, on entend brailler les bêtes égorgées. Yeshuâ joue des coudes pour essayer de se glisser dans la deuxième fournée, mais on ne le laisse pas passer. Il doit attendre la dernière série d'immolations.

Dans la nasse de ses mains, il sent le frissonnement de l'oiseau. Une petite masse de plumes qui se résigne. Qui sursaute de moins en moins. Yeshuâ écarte les pouces. Voit l'œil effrayé du pigeon.

« Je suis comme toi », lui dit-il.

Yeshuâ sent une main sur son épaule. Il sursaute. S'attend au coup de grâce. Mais, c'est Adiha, sa petite sœur.

« Yeshuâ !... C'est moi !

— Ma gazelle !... Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— On est venus pour la fête, avec maman. Je t'ai vu de loin. Ça fait longtemps que j'essaie de t'approcher...

— Maman sait que je suis là ?

— Non.

— Ne lui dis pas... C'est trop dangereux.

— Comme tu as l'air fatigué ! »

Yeshuâ la regarde. Son visage amaigri, ses yeux rougis, sa beauté en fuite. Elle fait pitié.

« Et toi, ma pauvre mignonne... Tu es si faible. »

Elle pleure.

« Un homme de Qûmran, un homme tout blanc, est venu à Nazareth, nous dire qu'il avait retrouvé le corps de Joram. »

De surprise, Yeshuâ manque de laisser échapper le pigeon.

Yeshuâ sent alors un parfum flotter dans l'air.

Un parfum qu'il connaît bien.

Du nard.

L'étau de ses doigts se desserre.
Le pigeon s'envole.

Avant de se rendre à Bethléem, Yôsef avait remisé son âne dans un caravansérail car, malgré son état, Myriam avait demandé à voir le Temple. Jamais elle ne l'avait vu... Après le long voyage, elle disait se sentir bien. Sans encombre, les époux se rendirent vers le Temple.

Hors de la période de Pessah, l'agitation est normale.

Ils virent le premier soleil dorer les pierres du Temple. Des colombes animer de leurs querelles les chapiteaux corinthiens. Ils pénétrèrent dans la Cour des gentils qui encercle le grand quadrilatère des arcades de l'enceinte principale. Il y avait une multitude de gens, de changeurs, d'oiseleurs, de marchands de bétail qui vendaient agneaux et chevreaux.

Mains sur les hanches, sourire aux lèvres, Myriam leva les yeux. Jusqu'au vertige. Pierres sur pierres, sans mortier, unies par leur propre poids, qui montaient en corniches égratignant le ciel.

Babel à Jérusalem.

Yôsef, lui, regardait, en contrebas, les ouvriers à la tâche. Une armée de près de vingt mille hommes. Vingt mille échines brisées à creuser des fondations aussi profondes que la géhenne, quarante mille mains usées jusqu'à l'os à tailler des pierres de cinquante tonnes, quarante mille bras rompus à hisser et assembler ces blocs en murs prodigieux de cent coudées de haut.

Vingt mille hommes écrasés de sueur et de peur.

Monceaux d'or engloutis.

Et on est encore loin de la fin.

Myriam regarde vers le centre du Temple.

« C'est là que le Seigneur habite ?

— C'est là, oui.

— On peut y aller ?

— Impossible... Il faudrait enfreindre toutes les interdictions. Franchir Hèréal, le Lieu saint, et entrer dans le Debir, qui est le saint des saints. »

Myriam eut un beau sourire de petite fille :

« Comment est-ce, là-bas ?

— Une chambre de pierre, sans fenêtres, vide comme l'univers... La lumière du jour n'y est jamais entrée et n'entrera jamais, sauf quand sonnera l'heure de la destruction et de la ruine et que toutes les pierres se ressembleront.

— Ça fait peur !... Tu parles comme un livre !

— C'est mon père qui m'a dit tout cela.

— Tu le diras à notre fils ?

— Je lui dirai tout. »

Myriam observa les marchandages entre fidèles et commerçants dans la cour du Temple. Elle tira Yôsef par la manche.

« Regarde ça !... On croirait qu'ils achètent leurs offrandes pour leur consommation personnelle... Si le Très-Haut observe cela, Il doit être triste. »

Soudain, le visage de Myriam se crispa et devint un masque de douleur.

« Ça vient ! »

Elle se courba d'un coup. Yôsef la soutint par les épaules. Aussi vite qu'ils le purent, les jeunes époux de Nazareth rebroussèrent chemin. Ils traversèrent un champ d'étals pliants et de panneaux de vannerie. Paniqués, ils ne perçurent qu'une mosaïque de petites choses...

... Colombes, huile, vin, myrrhe, encens, phylactères, bougies... Yeux d'un pharmacope... Mains d'un marchand d'eau et d'hysopes... Pieds d'un marchand de serviettes aromatiques...

Myriam courait.

... Pavage grossier des rues de la ville, après celui du Temple... Caniveaux des égouts débordant qu'ils durent enjamber... Ruisseaux d'ordures qui serpentaient à travers les rues... Scintillement rouge des braseros...

Myriam avait mal.

... Bagages en désordre... Cris d'angoisse des mères appelant leurs enfants égarés... Soldats romains, toujours par paires... Trompes et chants des Lévites, au loin...

Myriam allait accoucher.

... Portes d'auberges, portes de caravansérails, portes de maisons sur lesquelles Yôsef frappait de plus en plus fort.

Toutes se refermaient.

Personne ne voulait de l'enfant de Myriam.

Imânouel est écrasé par la foule, à hauteur du Temple. Ses pieds sont couverts d'ampoules, ses cheveux, blanchis par la poussière. Des rougeurs étranges marbrent son visage, si longtemps protégé du soleil.

Ses yeux dorés ressortent davantage. Des femmes le regardent en coin. En temps normal, Imânouel aurait capté ces regards, mais, là, sa tête est vide. Ses pensées, accaparées. Imânouel ne songe qu'à Joash.

Indifférent aux gens qui le ballottent aussi vigoureusement qu'un fêtu de paille dans le vent, il traîne, au bout d'une corde, l'agneau effrayé qu'il vient d'acheter pour le sacrifice.

« Arrête de tirer comme ça ! » hurle-t-il à l'agneau qui se cabre.

Imânouel finit par franchir la Porte du fagot, un des treize passages pour pénétrer dans le Temple. Au-dessus de la porte, comme au-dessus des autres, une plaque gravée en grec et en latin. *« Aucun gentil n'est autorisé à franchir ce seuil, ni la barrière qui entoure le Temple. Celui qui s'y hasarderait le paiera de sa vie. »*

Imânouel gravit les quatorze degrés conduisant à la plate-forme sur laquelle s'élève le Temple où se trouvent aussi la Cour des femmes, les magasins d'huile et de vin utilisés dans la liturgie, et la chambre des Nazirs, ces prêtres à qui il est interdit de se couper les cheveux, de boire du vin et d'approcher un cadavre.

Imânouel gravit quinze degrés supplémentaires, semi-circulaires, qui mènent à la porte de Nicanor, appelée aussi Précieuse. À l'entrée, se tiennent les Lévites qui attendent ceux qui viennent offrir des sacrifices. L'atmosphère est tout, sauf pieuse. Il n'y a pas seulement l'odeur et la fumée des graisses brûlées, du sang frais, de l'encens. Il y a aussi les vociférations des hommes, les beuglements, les bêlements, les mugissements des animaux qui attendent leur tour à l'abattoir. Alors qu'il entre, Imânouel entend le dernier cri d'un oiseau qui, naguère, savait chanter.

Devant lui, une forge, une boucherie.

Un abattoir.

Cerné d'odeurs de viande et de plumes brûlées, de sang et de bouse, il se retrouve devant l'estrade où se dresse l'Autel des sacrifices. Les quatre-vingt-treize prêtres réglementaires accomplissent le rituel du matin. Des Lévites poussent vers eux un petit troupeau d'agneaux. Un bêlement désespéré marque l'immolation de chaque animal. Le sang ruisselle sur les pierres brutes de l'Autel, luit, puis se coagule en traînées sombres.

Tandis qu'Imânouel s'approche, un prêtre se penche pour verser la libation de sang frais dans un bol d'argent, tandis qu'un autre dresse une oriflamme. Puis, affolées, des colombes se perchent sur les corniches car il y a un déluge de sons. Cymbales, cistres, et trompettes d'argent, à la fin de chaque verset. Mais personne n'entend un traître mot du psaume récité par les Lévites.

À force de mises à mort, bras et poignets fatiguent. Le geste des prêtres devient laborieux. Les voix s'éraillent. Les trompettes d'argent deviennent plus sourdes. Éclaboussées du sang, de la graisse, de la bave et des déjections des animaux affolés, les dalles sont devenues glissantes.

« Yahvé doit vomir ! » lance Imânouel à voix haute.

Personne ne relève car on se sent mal. Emportés en tourbillons par le vent du soir qui s'infiltré, des toupets de poils, des lambeaux de laine et des duvets d'oiseaux s'infiltrèrent sous les tuniques. Pénètrent dans les bouches. On tousse, éructe et se gratte aussi fort que si l'on était dévoré par la vermine.

Les immolations s'enchaînent. Les bêtes se regardent et s'alertent. Celles qui vont à la mort certaine semblent deviner ce qui les attend. Imânouel éprouve de plus en plus de mal à maîtriser son mouton. Il a même envie de le lâcher, là, et de partir.

« Imânouel ! »

Il se retourne.

« Hanna !... Petite sœur !... Mais que fais-tu là ?

— Papa m'a emmenée avec lui... J'avais besoin de partir de Sepphoris.

— Mais comment m'as-tu trouvé ?

— Tu es facile à voir, dans une foule... J'ai mis longtemps à te rejoindre.

— Où est papa ?

— Je ne lui ai pas dit que je t'avais vu... Il m'attend au-dessous de la porte de Nicanor. »

Imânouel dévisage sa sœur.

« Tu es si pâle !

— Je suis si malheureuse !

— J'aimerais tant pouvoir t'aider.

— Hélas, il n'y a rien à faire... Un pêcheur de Capharnaüm nommé Simon est venu me voir pour me dire qu'il avait retrouvé le corps de Joash.

— Joash !... Mais, pourquoi te l'annoncer à toi ?

— Je ne sais pas. »

Imânouel marque une surprise intense.

Puis, sans transition, ses yeux dorés luisent d'appréhension.

Car au milieu des odeurs de mort, il vient de sentir un parfum.

Si particulier.
Du nard.

Yôsef soupirait.

Le vent de printemps, aussi. Myriam souffrait en sa chair.

Elle redoutait d'accoucher dans la poussière épaisse de Jérusalem, au beau milieu des chiens errants et des curieux.

En désespoir de cause, Yôsef s'adressa à un inconnu.

« Ma femme va enfanter... Où peut-on aller ? »

Yôsef n'avait pas fait attention aux feuilles de rue que l'homme mâchait. Elles étaient censées prévenir les coups de soleil, mais tout le monde savait bien que leur jus induisait une humeur désinvolte. L'homme se contenta de rire bêtement.

Plus loin, Yôsef vit un autre homme, bien nourri, dont les reflets rougeâtres de henné dans la barbe témoignaient du soin qu'il prenait de sa personne.

« Ma femme va enfanter !... Où aller ? »

L'homme rouge se détourna.

Avec terreur, Yôsef s'aperçut qu'ici, il n'était rien.

« Allons à Bethléem ! dit-il à Myriam. Ce n'est qu'à une lieue et demie. »

Dans la soirée, dans une taverne, seul au milieu de familles entières, Yeshuâ prend le *seder*, le repas de *Pessah*. Il y a du pain sans levain car les Hébreux étaient si pressés de quitter le pays de Pharaon qu'ils ne prirent pas le temps de faire lever la pâte.

Il y a du vin, du raifort et des herbes amères. Un œuf dur, un mélange de fruits et de noix pilées, un tibia d'agneau peu garni de viande. Du persil que l'on trempe dans le vinaigre ou l'eau salée et qui représente l'amertume des jours passés en exil, loin de la Terre promise.

Comme tous les autres, Yeshuâ est allongé sur une banquette. Un rituel pour montrer que depuis la sortie d'Égypte, le peuple élu est libre.

Quand il a fini, Yeshuâ chante tout bas l'*Hallel*, l'action de grâce qui clôt le repas, et paie. Une somme importante, mais tout Juif pieux doit dépenser à Jérusalem un dixième de ses revenus. Yeshuâ s'éclipse, puis erre dans les venelles.

Le jour tombant est beau à ses yeux.

Le vent, doux à ses narines.

Rien à voir avec le vent salin du désert.

Il se sent en sécurité.

Au fond d'une rue, apparaît une ronde de deux légionnaires romains. S'éclairant avec des torches, ils défilent dans un cliquetis d'armes, de boucliers et de sandales de guerre. Les Romains sont fébriles.

À tout moment, les choses peuvent dégénérer pendant la Pâque. Menés par une bande de zélotes, ces Juifs si imprévisibles sont capables de se soulever. Ils sont capables de tout. Ils ont le sang chaud et ils se sentent à part.

Élus.

Devant Yeshuâ, les légionnaires interpellent trois hommes éméchés. Avec de grands gestes, ils leur demandent de se disperser. Bravant les Romains, les hommes se mettent à chanter à tue-tête. Les légionnaires dégainent alors leurs glaives et distribuent de grands coups, avec l'aplat des armes, sur les épaules et les têtes.

Ils frappent dur.

Sans un mot.

Ici, on sait bien que si un légionnaire commet une profanation ou un acte portant atteinte au judaïsme, il est muté, voire puni. On a

même vu des légionnaires, trop ivres ou trop bêtes, condamnés à mort pour avoir grossièrement insulté des juifs.

Les hommes éméchés se dispersent vite car la flagellation est monnaie courante. Un terrifiant supplice, exécuté avec des *flagra*, des chaînettes de fer terminées par des osselets et des boules de plomb. Elles ne déchirent pas seulement la peau, mais les chairs, et il arrive qu'on en meure.

Les légionnaires disparaissent.

Mais un autre revient à pas lents.

Non loin de Yeshuâ, il s'immobilise.

Il baisse la tête. Son casque lance des petits éclats d'argent.

Son visage est orienté dans la direction du charpentier.

Ils se promènent toujours par deux...

Le soldat s'avance.

Où est l'autre ?

Yeshuâ le regarde avec curiosité.

Le soldat se rapproche de lui.

On ne voit toujours pas son visage.

Puis, le soldat tire son glaive et avance vers Yeshuâ. Menaçant.

Va-t'en !

Yeshuâ se détourne vivement et se met à courir aussi vite qu'il le peut. Derrière lui, il entend les sandales du Romain qui martèlent le sol. Sa respiration rauque.

Yeshuâ ne connaît pas bien Jérusalem. Dans le dédale des rues, des ruelles et des venelles, il se perd. Le Romain se rapproche. Yeshuâ court de plus belle.

Il a les jambes en feu...

En cette nuit de *Pessah*, il n'y a plus que des ivrognes, des exclus et des lépreux dans les rues. Ils s'écartertent pour laisser passer les deux hommes aux silhouettes floues.

La nuit n'est pas tout à fait tombée. Vers l'ouest s'effacent les rougeurs du ciel, à l'est, la lune diffuse une pâle clarté.

Plus vite !

Yeshuâ finit par traverser les bas quartiers de Jérusalem, jusqu'au Cédron. Un ruisseau. D'habitude, il est sec, mais là, il se donne des allures de torrent. Depuis quelques jours, il charrie des eaux sales et boueuses.

Yeshuâ y entre. L'eau est tiède. Mais si vive. Yeshuâ manque de se faire emporter. Au milieu du gué, il entend, dans son dos, le souffle rauque du Romain.

Il va te tuer !

Yeshuâ a de l'eau jusqu'aux épaules. Il se bat contre le courant et la boue. Ses pieds tentent de trouver des appuis dans la vase et les cailloux.

Allez, encore quelques pas !

Yeshuâ parvient à rejoindre la berge.

Là, à bout de souffle, il s'appuie à un figuier. Mais il s'en écarte aussitôt car selon la tradition des rabbins, c'est l'arbre de la connaissance et du bonheur. Mais du malheur, aussi.

Yeshuâ croit avoir échappé au Romain... Mais, il le voit sortir, à son tour, du Cédron.

Et se diriger dans sa direction avec une intention évidente.

Me tuer !

Yeshuâ inspire longuement et se met à grimper vers le sommet de la montagne qui se dresse devant lui.

Le mont des Oliviers.

De ses bras puissants, Yôsef porta Myriam jusqu'au caravansérail où il avait remis son âne. Sur le bât, il posa des couvertures pour le rendre aussi confortable que possible. Puis, il tira la bride, alla par le labyrinthe des rues quasi désertes de Jérusalem pour se rendre vers la porte sud. Celle qui donnait sur les sentiers noirs de la vallée de Hinnom. La direction de Bethléem...

« Ce sera plus facile, là-bas, dit-il à Myriam. Dans les petites villes, les gens sont plus aimables. »

Myriam serrait les dents.

Après une heure de marche, Yôsef distingua une petite bourgade blanche juchée sur le flanc d'une colline. Il se dit qu'elle était sans doute entourée de champs de blé car Bethléem signifie « la maison du pain ». Et aussi de vergers, car Bethléem est surnommée Ephrata, ce qui veut dire « riche en fruits ».

Une fois arrivé là-bas, Yôsef frappa à la porte d'une auberge. Il n'y avait plus de place. Yôsef implora. On ne l'écouta pas. Il pleura. On referma la porte. Alors qu'il s'en retournait vers l'âne, il entendit des pas derrière lui. Il se retourna. Vit une silhouette d'oie grasse... Une femme avec un petit baluchon.

« Je m'appelle Sarah. Je suis de Judée. Je viens t'aider car tu m'as émue. J'ai tout ce qu'il faut dans mon sac.

— Bien le merci, femme.

— Toutes les auberges, toutes les maisons te rejeteront car elles sont pleines, à cause du recensement. »

Sarah tend la main vers le noir, dans une direction inconnue de Yôsef.

« Mais là-bas, tu peux aller. »

Yôsef plissa les yeux mais ne vit rien.

Sarah prit la bride et entraîna l'âne et la mère à l'endroit désigné.

Plus il s'en approchait, plus Yôsef s'aperçut que « là-bas », c'était une grotte... Elle avait la taille de dix ateliers de charpentier. Yôsef y déposa Myriam sur des couvertures, à même le sol caillouteux. Il voulut allumer un feu mais il ne lui restait plus de pierre à briquet. Il approcha un berger, non loin, pour lui emprunter du feu qu'il ramena sur un brandon. Au moment où la voûte de la grotte flamboya, Myriam se releva sur les coudes et parla faiblement.

« Je vais accoucher dans une grotte, comme les louves. »

Yôsef ne sut que répondre. Il disposa un poêlon d'argile, sur le feu, pour chauffer l'eau, tandis que Sarah sortit du sel de son sac pour frotter le

nouveau-né, car il ne fallait pas qu'il attrape une maladie.

Elle vérifia que Myriam avait assez de linge dans ses bagages, et que Yôsef avait un couteau, dans sa besace. Avec, elle allait couper le cordon ombilical, à moins qu'elle ne préfère le trancher avec ses dents. Elle verrait.

Les entrailles de Myriam commencèrent à s'ouvrir.

Sarah lui enleva sa robe avec la même facilité qu'elle déshabillait les lièvres de leur peau.

Pour la première fois de sa vie, entre les jambes de Myriam. Yôsef vit un sexe de femme. Cet intérieur labyrinthique dont on lui avait parlé comme d'un gouffre, d'un abîme.

Imânouel est dans la cour d'une auberge.

On fait bouillir des fèves, lave des salades et pèle des oignons. On a dressé des broches et des épontilles où l'on rôtit les animaux sacrifiés. En attendant, on boit du vin dans des gobelets. Sur le sol, gisent des outres.

Imânouel ne côtoie que des *goïm*, mais il ne voit pas pourquoi il ferait le repas rituel, car le *seder* est plutôt mauvais, et que *Pessah* est l'occasion unique de manger de la bonne viande. Surtout à Jérusalem car on se régale des deux cent cinquante mille agneaux qui viennent d'être sacrifiés en quelques heures. On les mange kasher, bien entendu. Hors de question de manger la viande impure. L'Éternel en a fait commandement au vieux Noé, et à ses fils : « ... *La chair, tant que le sang lui donne vie, vous n'en mangerez pas... j'en demanderai compte à tout animal et à tout homme...* »

Dans les coins de la cour, se trouvent de vastes bassines où flottent des carcasses de bœufs, d'agneaux et de volailles. Les animaux ont déjà été égorgés et vidés de leur sang, lequel a aussitôt été recouvert de sable ou de terre. Ce qui en subsiste doit être dans l'eau.

Indifférent aux chairs flottantes, Imânouel déguste un assortiment de viandes accompagné de petits pains ronds et plats, aspergés d'huile d'olive. Avec la nourriture, son corps se sent mieux, avec le vin, sa tête aussi. Il finit même par oublier.

Au bout de la taverne, des paysans éméchés chantent car *Pessah*, est aussi la fête du printemps. Elle marque le début de la moisson de l'orge.

Après s'être gavé de miel, les yeux clos, Imânouel boit un jus de caroube frais qui facilite la digestion.

Normalement ivre, anormalement gai, il rote, paie et sort.

Dans les rues, patrouille une police du Temple composée, pour l'essentiel, de Lévites. Les prêtres, scribes et anciens sont responsables du maintien de l'ordre devant les Romains.

Plus loin, dissimulés sous des arbres, Imânouel voit un notable recevoir des pièces de monnaie des mains de petits commerçants. Il entend prononcer le nom d'Annas... Bien sûr... Les vendeurs d'accessoires pour les sacrifices font des affaires en or, même s'ils reversent le plus gros de leurs bénéfices aux Saducéens et, surtout, à la lignée d'Annas.

Mauvais sourire aux lèvres, Imânouel passe tout près en

chantonnant la ritournelle à la mode.

Ah ! la lignée d'Annas.

Ah ! Ses devoirs ! Les a-t-elle oubliés ?

Eux sont les grands prêtres

Les trésoriers sont leurs fils

Les administrateurs sont leurs gendres

Et leurs serviteurs rançonnent le peuple !

Puis, Imânouel crache par terre. Le notable le prend aussitôt à partie.

« Vermine !

— Tu sais que Yahvé n'a pas de doigts ?

— Que veux-tu dire ?

— Que Ses doigts, ce sont les tiens... Et crois-tu que ça Lui fait plaisir de compter des pièces à longueur de journées ?... Tu salis Ses doigts. »

Le notable reste coi, les commerçants éclatent de rire, Imânouel se met à courir car il pourrait bien se faire courser et rosser. Au fil de ses foulées, il rit tout seul. Avec le vent, son manteau flotte derrière lui à la manière d'ailes d'ange.

« Je n'en suis pas un ! » lance-t-il au ciel.

Son instinct le guide vers les quartiers mal famés. À Jérusalem, se sont toujours côtoyés le bien et le mal. Imânouel lance une phrase du prophète Jérémie :

« Jérusalem, je vais retirer ta jupe et on verra ton sexe. »

Imânouel voit des filles et des garçons qui ondoient à chaque carrefour. Potelée et fardée à outrance, une matrone s'approche d'Imânouel en souriant de quelques dents. Elle n'a pas le temps de parler car il lui souffle un vieux proverbe à l'oreille :

« Les lions ne chassent les souris que lorsqu'ils sont affamés. »

Puis, il s'en va.

Il longe une villa romaine. Des esclaves fixent des torches aux anneaux de fer de ses murs d'enceinte. C'est la nouvelle mode dans les villes romaines.

Imânouel voit un soldat romain.

À un demi-stade de lui.

Dans la bouillie de lumière terne, il ne trouve pas cela étrange.

Puis, fronce les sourcils.

Tiens, il est tout seul, celui-là !

Tête baissée, le soldat avance vers lui.

Tire son glaive.

Danger !

Tout comme Yeshuâ, quelques minutes plus tôt, Imânouel se lance dans une course folle dans Jérusalem.

Tout comme Yeshuâ, il suit le même itinéraire. Dédale des bas

quartiers.

Traversée du Cédron.

Appui sur le figuier.

Un peu plus longtemps.

Montée de la montagne.

Le mont des Oliviers.

Humeurs, écoulements, arrière-faix épais.

L'enfant de Yôsef et de Myriam naquit comme tous les autres enfants des hommes, sale du sang de sa mère, visqueux de ses mucosités et souffrant en silence avant de lâcher son premier pleur.

Fils aîné.

Premier fendeur de matrice.

Sarah enduisit de sel le ventre de l'enfant avant qu'il soit baigné et enfin langé, emmaillotté de bandages pour l'empêcher de remuer bras et jambes. Cela le rendrait plus fort.

L'enfant en aurait pour six mois.

Six mois durant lesquels, on enlèverait, quand même, les langes chaque jour pour laver le nourrisson, enduire son corps d'huile d'olive et le poudrer de myrrhe, cette résine odorante.

Myriam était née mère.

Il lui fallait juste un enfant à tenir dans les bras. Ce fut chose faite. Elle le regarda comme une vieille connaissance. Elle semblait l'avoir attendu depuis sa naissance, à elle.

Toutes les mamans aiment leurs bébés. Mais, dans le sang, le lait et le parfum de la mère juive, coule quelque chose d'unique... Un concentré des amours du ciel et de la terre, des mers et des lacs...

Depuis toujours.

Pour toujours.

Les mères juives existaient avant Abraham... Si Yahvé démissionnait, découragé des hommes, elles seraient encore là, à croire en leurs enfants. Ces mamans-là ont un amour si beau, si fort, si absolu.

Si étouffant.

Myriam n'échappait pas à la règle. A peine le bébé lavé de sa carapace glutineuse et posé sur son flanc, elle fut persuadée qu'il allait mourir de faim...

Aussitôt, elle le fit téter.

Au sein gauche, car il est plus près du cœur.

Des yeux, elle dévora son bébé qui buvait. Il ressemblait à Yôsef de manière frappante... Mais cela ne suffit pas à faire oublier à Myriam, le souffle du grand arbre inconnu...

Quand l'enfant eut fini sa première nourriture terrestre, Myriam jugea le rot faible mais d'une douce tonalité. Puis, elle le regarda à nouveau, et, humblement, le trouva très beau, très fort et très intelligent.

« Regarde ses yeux, Yôsef ! Ils sont si éveillés. Ce sont les miens,

non ?... Le reste, c'est toi, mais les yeux, je ne sais pas... Mais si, je sais !... Je viens de le dire ! Ce sont bien les miens !... J'en suis sûre !

— Ah bon ?... Je dirais plutôt que ce sont les miens, mais en moins beaux...

— Tais-toi, homme ! »

Yôsef sourit. Embrassa le bébé et sa mère sur le front.

Myriam prit aussi ses lèvres.

Sarah souriait.

Dehors, c'était les prémices du jour.

Le jeune père sortit dans l'aube de printemps. Il distingua les contours de Bethléem. Des maisons égales et des terrasses plates qui rappelaient le chantier du Temple. La couleur dominante était celle de la terre, comme à Nazareth, mais semblait davantage pétrie de jaune et de gris. De plus, le bourg apparaissait plus livide à mesure que le soleil se densifiait.

Soudain, Yôsef entendit un cri strident... Myriam !... Il la rejoignit... Il vit Sarah s'étonner et Myriam si blême.

« Oh, Yôsef !... J'ai si mal, tout à coup ! »

Si mal ?

Après l'accouchement ?

Était-ce normal ?

Le mont des Oliviers est un petit domaine couvert d'olives et clos d'une murette de pierres sèches, situé sur la route de Béthanie et de Bethphagé.

Le jour, Jérusalem y dévoile ses merveilles. Temple, tours, palais et maisons d'habitation... La ville paraît alors si proche qu'on a l'impression de la toucher du doigt.

Mais là, c'est la nuit, et rien n'est beau.

Deux hommes sont poursuivis.

On veut les tuer sans qu'ils sachent pourquoi.

Yeshuâ et Imânouel ne sont distants que de trois stades.

Mais ils ne se voient pas.

Chacun ne pense qu'au Romain qui le poursuit.

Chacun choisit de s'immobiliser.

De ne plus faire aucun bruit.

De se faire pierre parmi les pierres.

Ils entendent les deux Romains les chercher. Sous les rayons de lune, ils les voient écarter les branchages, déplacer les fagots, donner des coups de glaive dans le vide de zones obscures.

Eux ne bougent pas.

Les grillons reprennent leur chant.

Des lucioles remontent en étincelles vers le ciel.

Puis, ils entendent les Romains se parler. En quelle langue ?... Impossible à entendre... Toujours est-il que les Romains semblent unir leurs efforts pour les chercher.

Ils partent tous deux dans la même direction.

La mauvaise.

À mesure qu'ils s'éloignent, Yeshuâ et Imânouel se déplacent d'olivier en olivier pour se détourner davantage. Pour fuir... Fuir, si possible... Sortir du cauchemar... Et ne plus jamais revenir ici.

Mais, d'olivier en olivier, Yeshuâ et Imânouel se rapprochent l'un de l'autre.

Quand ils ne sont plus qu'à un arbre de distance, ils se distinguent sous la lune.

Alors, leurs cœurs battent à tout rompre.

Jamais ils n'ont ressenti cela.

Une chose incroyable...

Ils s'écartent des troncs nouveaux.

Ils n'ont pas peur.

Ils n'ont plus peur.

Au contraire.

À pas lents, ils s'approchent l'un de l'autre pour s'assurer de ce qu'ils ont deviné.

Yeshuâ est sculpté par le soleil, le travail et les fèves.

Imânouel, par l'ombre, l'oisiveté et le miel.

Fils de charpentier contre fils de négociant.

Bois contre blé...

Mais la taille des deux hommes est la même.

Leurs traits sont les mêmes.

Leurs yeux sont les mêmes.

Et même cette façon de se mouvoir.

Ils se voient l'un dans l'autre.

Ils s'échappent d'eux-mêmes.

Aucun doute, ils sont *té'oma*.

Jumeaux !

« Il y en a un autre ! » s'exclama Sarah.

Yôsef ne comprit pas.

D'un air si niais, si pitoyable, si masculin, il demanda :

« Un autre quoi ? »

Nul ne répondit.

Sarah s'affairait.

En son cœur, Myriam demanda à Yahvé :

« Si le grand arbre inconnu a dit vrai, comment peut-il y avoir deux Messies ? »

Mais elle n'eut pas de réponse.

Pas ce jour-là.

LIVRE II

Iyyar

*« Le fer aiguisé le fer,
ainsi l'homme aiguisé un autre homme. »*

Proverbe araméen

Hérode le Grand avait fait le pire.

Fils d'un prince d'Idumée et d'une princesse arabe, il avait successivement asservi les Parthes, les Arabes et les Juifs. Il était devenu roi de Judée et de Samarie, de Pérée et d'Idumée, de Galilée et de Gaulanitide, de Trachonitide, d'Auranitide et de Batanée.

Aussitôt roi, il était allé au Capitole offrir à Jupiter un sacrifice de remerciements. Nommé rex socius de Rome par Marc Antoine, il lui avait dédié une imposante forteresse à Jérusalem. Puis, l'astucieux souverain avait fait confirmer son pouvoir par César, qui l'avait assorti de la plus grande autonomie. Hérode n'avait pas manqué, par la suite, de lui dédier des villes et de faire construire des temples païens à Césarée.

Pourtant, l'empereur Auguste avait dit, à qui voulait l'entendre, qu'il aurait préféré être un porc dans la maison d'Hérode plutôt qu'un de ces Juifs...

Hérode avait pénétré dans le tombeau de David, à Jérusalem, pour en voler les trésors. Il avait fait emprisonner ses propres fils, Alexandre et Aristobule, soupçonnés d'avoir voulu fomenter une révolution. Condamnés aussitôt à mort par un tribunal de nobles convoqués d'urgence pour rendre cette sentence-là, et pas une autre, on les avait strangulés.

Un autre fils d'Hérode, Antipatus, avait, très vite, suivi le même chemin.

Puis, entre autres crimes, Hérode avait fait noyer le frère de la femme qu'il avait le plus aimée dans sa vie. Maryamne. Puis, il avait fait étrangler le grand-père de cette dernière. Puis, Maryamne, elle-même, après l'avoir fait accuser d'adultère.

Puis, enfin, sa mère.

Mais la main de Yahvé semblait avoir puni le monarque car une terrible et permanente démangeaison le rendait presque fou. Le monarque avait l'impression que les minuscules et féroces mandibules de mille fourmis le rongeaient de l'intérieur.

Ses médecins avaient essayé l'ensemble des baumes utilisés sur l'orbe connu, sans exclure ni l'Égypte ni l'Inde. Aucune amélioration. Puis, ils avaient perdu la tête tant ils voulaient la conserver. Ils s'étaient mis à concocter, au hasard, des bains et des lavements, mêlant dans l'eau ou l'huile, n'importe quelles herbes ou poudres dont on avait, un jour, dit du bien. Même si les indications de la pharmacopée étaient contraires.

Les choses n'avaient fait qu'empirer.

On savait Hérode en proie à une urtication insupportable et à des

convulsions qui le terrassaient jusqu'à le faire tomber. On savait que le roi n'était qu'un lacis torturé et recroquevillé. Que ses yeux étaient exorbités. Que ses mains déchiraient ses vêtements car dessous, les fourmis poursuivaient leur besogne dévastatrice.

Mais ce qu'on découvrit, c'est la gangrène qui venait de se manifester ces derniers jours. Une horreur sans nom, ni explication, dont on parlait en secret dans le palais. Loin des fourmis imaginaires, c'étaient des vers, petits mais bien réels, nichés dans les organes génitaux de la royale personne.

Pour la dévorer vivante.

Les cris d'Hérode retentissaient dans les salles et les galeries du palais. Les eunuques ne dormaient, ni ne se reposaient. Les esclaves d'un rang inférieur évitaient de se trouver sur son chemin. Ses dix superbes épouses qui ne lui servaient plus à rien, cherchaient tous les prétextes pour l'éviter.

Hérode traînait un corps puant la vermine, malgré les parfums dont il inondait ses vêtements et ses cheveux teints.

Seule la fureur le maintenait en vie.

Ce jour-là, elle décupla.

Dans son palais de Césarée, Hérode vivait un cauchemar venu des ombres les plus épaisses de son cerveau.

Le souverain était vêtu d'une robe de pourpre, brodée d'or et d'argent, serrée à la taille par une large ceinture d'or tressée et garnie de gemmes. Cela drapait, à peu près, ses formes ventrues. Une émeraude ronde, de la taille d'une cerise, scintillait à son index droit. A son index gauche, un rubis de même taille. Aux pieds, il portait des bottes de chevreau noir.

La démarche lourde, le souverain passa une première salle où quatre trépieds dignes de titans exhalaient des fumées odorantes. Puis, il pénétra dans la salle suivante où il s'assit sur le divan central.

Yeux sombres, cernés de puits d'ombre, agates noires serties dans la peau de lézard, Hérode attendait le mage d'un clan mède. Un prêtre de la religion zoroastrienne... Il n'allait rien lui apprendre. Juste lui confirmer ce que des astrologues venaient de lui annoncer. A la grande surprise du souverain car il connaissait fort mal les Écritures...

Un vrai coup de tonnerre.

Comme les chiens.

Comme les oiseaux.

Comme les poissons.

Depuis que Yeshuâ et Imânouel se sont retrouvés, ils se comprennent sans échanger un seul mot. Ils s'observent, se guettent et se devinent. Leurs yeux halètent et leurs oreilles sont avides. Jamais, ils n'ont de répit.

C'est épuisant.

Leurs silences pèsent autant que leurs paroles. Et quand il arrive que leurs regards se croisent, ils y lisent leur propre stupeur de se découvrir un double.

Reflet dans l'eau...

... mais sans eau.

Espèce d'effroi...

... vertige.

Les frères ne s'y habituent pas, mais est-ce possible ?... Qui peut rester de marbre après ça ?... Qui peut résister ?... Qui peut faire comme si c'était *normal* ?

Des tueurs aux trousses.

Un frère retrouvé.

Une vie qui chavire.

Pourtant, les heures passent comme des secondes. Le temps se craquelle. Le jour et la nuit perdent leur sens. Même s'ils se sont retrouvés, les deux frères ne cessent de se chercher.

De se fouailler.

Attirance.

Répulsion.

L'un ressemble tant à l'autre que chacun aimerait bien sortir de lui-même... Ces jumeaux du hasard voudraient bien avoir la force de faire autre chose, de marquer une pause, de faire comme si de rien n'était, mais ils ne peuvent pas.

Ils ne *veulent* pas.

Ils refusent de l'admettre mais ils n'ont besoin de personne.

Ils se suffisent.

L'un est le puits de l'autre...

Après chacune de leurs longues conversations, Imânouel finit par réfléchir intensément, les poings serrés, et lancer la même question :

« Qui suis-je ? »

Yeshuâ veille à se taire, mais, invariablement, Imânouel pose la même question :

« Qui sont nos parents ? »

Ce soir-là, Yeshuâ est épuisé.

Il ne veut pas répondre.

Il ne veut *plus* répondre.

Il a l'impression de revivre la même scène.

Mêmes mots.

Mêmes intonations.

Même vide.

L'impression d'être fou...

« Qui sont nos parents ? » répète Imânouel avec une lueur féroce dans les yeux.

Gêné, Yeshuâ lui répond, une nouvelle fois :

« Je ressemble beaucoup à mon père... Or, tu dis, toi-même, qu'Ananias de Sepphoris et toi êtes très différents. »

Imânouel hoche la tête mais, cette fois, décide d'aller jusqu'au bout :

« C'est vrai, admet-il. Mais ma mère a peut-être connu ton père, non ?

— Inutile d'insulter Yôsef et la femme qui t'a élevée... Ta vraie mère se nomme Myriam. Elle habite Nazareth.

— Remarque, tente Imânouel, c'est peut-être elle qui a connu mon père ?

— Là, tu vas trop loin !... Tu dois respecter ta mère !

— Facile à dire... Moi, elle m'a abandonné, pas toi ! »

Imânouel baisse les yeux lentement, puis rive son regard à celui de Yeshuâ.

« Avant de partir de Sepphoris, mon père m'a dit qu'il avait des choses à me dire... Je comprends, maintenant...

— Et moi, ajoute Yeshuâ d'une voix douce, quand j'ai quitté Nazareth, ma mère aussi a fait des allusions de ce genre. »

Les yeux d'Imânouel se font perçants. Il défie son jumeau avec l'expression de celui qui veut en découdre.

« Pour moi, c'est terrible de te voir ! Ça efface mon passé !... C'est comme si je n'existais plus ! »

Yeshuâ hoche la tête et murmure :

« Je comprends... Pour tout te dire, je me demande pourquoi ma mère, enfin, *notre* mère, ne m'a jamais parlé de tout cela.

— Elle cachait bien son jeu.

— Ta langue est mauvaise !... Notre mère est très franche. Je pense qu'elle avait de bonnes raisons de ne pas me parler de toi.

— Je ne vois pas lesquelles ! »

Imânouel soupire. Son regard se perd sur la forteresse Antonia, le

palais des Hasmonéens, et, celui du défunt Hérode le Grand. Il se tourne vers le méandre de poussière qui conduit à Jaffa...

... Depuis *Pessah*, Yeshuâ et Imânouel sont restés à Jérusalem.

Ils ont renoncé à regagner la Galilée tant ils avaient peur d'être suivis par les tueurs. Pour se cacher, ils ont fait ce qu'il leur paraissait le choix le plus imprévisible. Rester à Jérusalem.

Dans le pire endroit du monde.

Le mont Golgotha.

Golgotha signifie « crâne ».

Situé à merveille pour montrer l'exemple à tout Jérusalem, à tous les Juifs, le mont a accueilli des centaines de crucifiés. Caillouteux, épineux, venteux, il est si sinistre qu'il paraît hanté, à jamais, par l'ombre des corps suspendus. L'air paraît imprégné de leurs cris de souffrance.

Personne n'y monte, et ceux qui le font, on les voit venir. Jour et nuit, les deux frères se relaient pour scruter les moindres allées et venues...

... Imânouel se tait et Yeshuâ n'ose plus parler. Les mâchoires serrées, ils regardent le soleil s'affaïsser, puis disparaître, happé par les monts de l'ouest. Les rousseurs s'effacent du fouillis des maisons. Puis, alentour, des torches qui s'allument. Qui hérissent le crépuscule mourant d'une guirlande de lumière.

Au début de chaque mois, les Juifs montent sur les hauteurs. Dans la nuit, ils agitent de longues perches en bois de cèdre auxquelles ils ont attaché des touffes de lin en feu. Ils disent que la lumière de leurs perches sera vue par les autres Juifs dispersés aux confins du monde.

C'est le mois *d'Iyyar*.

Le début des grandes chaleurs.

Après le coucher du soleil et la danse des torches, les deux frères boivent la boisson des légionnaires pour résister à la forte température. La *posca*. De l'eau acidulée au vinaigre. Imânouel grimace.

Un petit feu de broussailles se consume aux pieds de Yeshuâ. De la cendre, il retire des patates douces cuites à point. Pendant qu'elles refroidissent, il se lève et parcourt une cinquantaine de coudées vers une des rares présences du monde animal sur le Golgotha. Une ruche. Yeshuâ en tire un rayon dont il extirpe du miel avec le petit doigt.

Les deux frères mangent.

Au goût du miel, Imânouel ferme les yeux de plaisir.

Puis, il se redresse violemment.

« Yahvé ne nous aime pas !

— Tu exagères.

— Le Lévitique dit : *“C'est à cause des fautes de leurs pères en plus des leurs, qu'ils dépériront.”*

— Jérémie dit aussi : “*Chacun mourra pour son propre péché.*” »

Imânouel regarde Yeshuâ avec une intense surprise qui dévie sur le rire.

« Tu es savant, pour un *am-ha-arez* !... As-tu lu toutes les Écritures ?

— Loin de là... J'ai du mal à lire l'hébreu.

— Comment fais-tu alors ?

— J'en ignore la raison, mais chaque fois que j'entends un texte sacré, je le retiens aussitôt.

— Moi, tu vois, c'est le contraire... Ce que je sais, on me l'a répété des centaines de fois. Yahvé me fatigue.

— Tu exagères, encore une fois. »

Imânouel s'approche très près de Yeshuâ. Ses yeux dorés si particuliers se mettent à luire aux braises du feu :

« Tu y crois, toi, à un Yahvé qui laisse des mains romaines crucifier et des mains juives lapider ?... À un Yahvé vengeur ?... À un Yahvé qui n'est venu que pour les juifs ?... À un Yahvé qui parle par la bouche de prêtres polygames et corrompus ?

— Imânouel !

— Il y a deux mille prêtres à Jérusalem, et plus encore, dans le reste du territoire juif... Tous font commerce de Yahvé !

— Arrête !

— Toi, arrête !... À Sepphoris, de mes propres yeux, j'ai vu les greniers de la synagogue remplis de blé, dans l'attente d'une disette... J'ai vu le rabbin le vendre dix fois son prix, et encore, avec des boisseaux courts... Tout ça au nom de Yahvé !

— Ce Yahvé dont tu parles n'est pas le mien... Tu confonds Yahvé et ses créatures... En vérité, je te le dis, le royaume de Yahvé n'est pas de ce monde. »

Pensif, Imânouel se rassied, finit une patate, puis, regarde son jumeau avec une drôle de lueur dans le regard.

« Excuse-moi de te poser la question, mais suis-je aussi laid que toi ? »

Yeshuâ sourit.

« Je viens de te le dire, le vrai royaume n'est pas de ce monde... La vraie laideur, c'est celle de l'âme.

— Toi, tu réponds toujours à côté ! Suis-je aussi laid que toi, oui ou non ?

— Disons que je suis un peu plus abîmé que toi.

— Un peu plus ?... *Beaucoup* plus !

— Tu es né pour l'exagération !... À quoi bon le nier, on se ressemble beaucoup... Mais il est probable que tes yeux un peu fous plaisent davantage aux femmes. »

Imânouel prend un sourire incrédule.

« Tu dis ça pour me faire plaisir !

— Oui.

— Tu vois comme tu es !

— Je plaisante... Tu as de beaux yeux. »

Imânouel prend une pose satisfaite. Un peu prétentieuse. Ce qui fait rire Yeshuâ. Et Imânouel.

« Je suis bête, hein ?

— Un peu, mais tu le fais exprès.

— Pas toujours. »

Sans transition, Imânouel devient bouillant.

« Pourquoi nous pourchasse-t-on ?... Qu'avons-nous fait ? Il nous est presque arrivé les mêmes choses Rien n'est dû au hasard ! Allez, Yeshuâ, reparlons de tout cela... Re commençons depuis le début ! »

Yeshuâ bâille, la bouche grande ouverte. Il sent l'ail.

Morèsheth, aux jours de Yotam, Akhaz et Ezékias, rois

« Nous en avons déjà beaucoup parlé. Il se fait tard. Le temps fera son œuvre.

— Nous en reparlons dès demain matin !

— Si tu veux.

— Tu es plus sage que moi.

— Et toi, plus beau que moi.

— Arrête avec ça !... Allez, bonne nuit, petit frère.

— Hé, on a le même âge, proteste Yeshuâ.

— Je suis né avant toi !

— Comment le sais-tu ?

— C'est évident !... Et je voulais aussi te dire que... »

Yeshuâ coupe son frère :

« Peux-tu te taire, un instant ? »

Surpris, presque inquiet, Imânouel reste silencieux. Après un temps, Yeshuâ affiche un grand sourire.

« C'est beaucoup mieux comme ça. »

À Césarée, le mage arriva enfin devant Hérode le Grand.

Il se prosterna en prononçant les formules rituelles. Hérode l'interrompit de sa voix rauque :

« Tu as tardé !

— Je suis venu aussi vite que je l'ai pu, s'excusa le vieillard rabougri en se prosternant à nouveau.

— On m'a parlé d'un phénomène astrologique exceptionnel... Est-ce vrai ?

— Je le confirme... La nuit dernière, j'ai moi-même observé une conjonction unique des planètes Jupiter et Saturne dans le signe zodiacal des Poissons.

— Comment l'interpréter ? »

Le mage toussota.

« Nous avons une conjonction du Saturne juif et du Jupiter grec. Certains disent que c'est le signe annonciateur d'un grand roi. »

Hérode fit semblant d'être très songeur.

« Un grand roi, dis-tu ?

— Oui.

— Qu'en penses-tu ?

— Je réfléchis encore.

— Tu mens !... Tu as bien une petite idée ! »

Le mage baissa sa tête chenue.

« Parle ! vociféra Hérode.

— Cela n'engage que moi, mais, comme tu le sais...

— Mais, parle donc, chien !

— Comme tu voudras, mon roi... Le phénomène s'est produit à l'exacte verticale de Bethléem, et certains pensent à la prophétie de Michée. »

Contrairement à Hérode, pour qui tous les dieux se valaient, beaucoup de juifs connaissaient alors cette prophétie. Michée avait vécu au temps d'Isaïe, huit siècles auparavant. Avait été témoin des terribles guerres menées par les Assyriens en Samarie et en Judée. Avait clamé contre les riches et les puissants. Avait laissé, derrière lui, des mots brûlants.

« Quelle est-elle ? » hurla Hérode.

Le mage se racla la gorge et poursuivit :

« A ta demande, voici la prophétie de Michée, paroles du Seigneur, qui fut adressée à Michée de Morèsheth, aux jours de Yotam, Akhaz et Ezékiás, rois de Juda : “Mais toi, Bethléem Ephrata, trop petite pour compter parmi les clans de Juda, de toi sortira celui qui doit

gouverner Israël”. »

— *Redis-la encore ! »*

A cinq reprises, le mage dut s'exécuter.

Puis, Hérode se leva d'un bond.

« Celui qui doit gouverner Israël ?... Mais c'est moi !... Il n'y a qu'un roi, ici... Pour aujourd'hui et pour toujours... Moi ! »

Puis, devant le mage médusé, il annonça sa décision :

« Je vais faire tuer tous les enfants de Bethléem âgés de moins de six mois... Non, de deux ans... Soyons prudents. »

« Nooon ! »

Sur le Mont Golgotha, aux premières lueurs de l'aube, Imânouel crie dans son sommeil.

Yeshuâ se réveille aussitôt.

L'assassin est revenu !

Il lance des regards circulaires, mais ne distingue aucun danger apparent... Puis, il se tourne vers Imânouel et se rassérène. Son frère a les yeux clos. Il dort.

Un cauchemar, sans doute.

Le front d'Imânouel se ride à nouveau. Yeshuâ lui tapote l'épaule. Insiste. Imânouel finit par ouvrir les yeux.

« Je rêvais, murmure-t-il après un temps... C'est un cauchemar que je fais depuis toujours... Une immense chauve-souris... Elle...

— ... tombe sur ton visage et te griffe ? le coupe Yeshuâ en blêmissant. Et toi, tu ne peux pas bouger ?

— Comment le sais-tu ?

— Moi aussi, je rêve à ça. »

Les deux frères restent silencieux. Puis, Imânouel se lève d'un bond :

« Nous rêvons la même chose ! Il nous arrive les mêmes choses ! Nous n'avons rien fait et on veut nous tuer... Nous mourrons sans savoir... Notre vie ne sert à rien et moi, je ne vauds rien... Pas même une mouche !... Mes parents ne sont pas mes parents... J'en ai assez... Je deviens fou ! »

Yeshuâ soupire et lance à son frère :

« Tu parles trop ! Ordonnons notre pensée... Songeons à tout ce qui nous est arrivé de semblable, d'accord ?

— Essayons.

— Bon... Notre premier agresseur ne voulait pas nous tuer. Il semblait n'en vouloir qu'à nos cicatrices...

— Comme s'il voulait les effacer ! Et ça, je ne comprends pas !... Pourquoi vouloir faire disparaître des cicatrices dont nous ignorons la cause !... On ne nous l'a jamais dit !

— C'est vrai, mais calme-toi. Recherchons d'autres points communs... L'agresseur était de petite taille... Et mon père, je veux dire notre vrai père, le connaissait.

— Ma mère », enchaîne Imânouel avec un mauvais sourire, « je veux dire ma *fausse* mère, elle aussi a reconnu le type... Elle était si

troublée... Je ne me l'explique pas autrement. »

Yeshuâ attend un moment avant de poursuivre :

« Tous deux, nous avons fui. Moi, à Qûmran et toi, à Capharnaüm... Et là, un homme noir nous a attaqués. Cette fois, il voulait nous tuer... »

— On le sait, ça ! On n'arrête pas de le répéter ! Ce qu'on ignore, c'est comment l'homme noir savait qu'on allait là-bas !... Tu le sais, toi, hein, tu le sais ?

— Si je le savais, répond Yeshuâ d'une traite, je ne serais sans doute pas là à supporter ta mauvaise humeur. »

Imânouel encaisse sans broncher, puis, d'une voix calme, il poursuit :

« Après le petit homme et l'homme noir, nous avons été victimes d'un légionnaire... Lui aussi semblait décidé à en finir. »

— C'était le pire... Ce qui est étrange, c'est que des gens si différents nous en veuillent.

— Ce n'est pas tout, gronde Imânouel. Pour des raisons différentes, nous sommes allés à Jérusalem... Toi, parce que tu voulais quitter les Esséniens pour aller fêter *Pessah*, moi, à cause de mon vœu sur le lac de Tibériade...

— Exact.

— Tout cela était imprévisible... Alors, comment nos assassins ont-ils pu le savoir ?... Ce sont des devins, ou quoi ?

— Ne laisse pas la colère te posséder... »

Rasséréiné, Imânouel lève le doigt.

« Il y a une chose que je ne t'ai pas dite. Juste avant de me faire agresser, à Sepphoris, Ananias voulait m'envoyer dans la campagne environnante, pour acheter du blé... J'aurais pu me rendre à Nazareth... »

— Pareil pour moi.

— Pareil ?

— Dans la journée, mon père m'avait demandé d'aller à Sepphoris pour chercher de nouveaux clients.

— On voulait nous empêcher de nous voir !

— Peut-être, mais pourquoi ? demande Yeshuâ songeur.

— Je n'en sais rien ! aboie Imânouel.

— Tu vois... Tu te mets toujours en colère. »

Les deux frères se perdent en réflexions.

Une fois encore...

« Nous avons également quelque chose en commun, avance Imânouel. Nos sœurs... »

— Au Temple, elles nous ont annoncé la mort de nos amis.

— Quand je pense que Simon est allé à Sepphoris pour annoncer la mauvaise nouvelle !

— Cela n'est pas surprenant car tu m'as dit qu'il était bon... Mais je n'imaginai pas le maître blanc de Qûmran se déplacer à Nazareth. C'est sans doute parce que je suis cousin de Yohanon.

— Tiens, un cousin... Qui est-ce ?

— Le Messie, pour les uns, un illuminé, pour les autres...

— Quelle famille ! »

Yeshuâ épouge son front.

« Il faut comprendre, finit-il par dire, *comment* les tueurs ont pu suivre nos traces aussi facilement.

— Je ne pense pas que ce soit la bonne question.

— Ah bon, fait Yeshuâ piqué au vif. Et quelle est la bonne question ?

— Savoir *pourquoi* ils nous en veulent... Tout vient de là.

— Tu as peut-être raison.

— Le grand frère a toujours raison.

— Arrête avec ça ! lance Yeshuâ.

— Ce que tu peux être coléreux ! » ricane Imânouel.

Yeshuâ ne peut s'empêcher de sourire. Il se lève à son tour et tape sur l'épaule de son frère.

« Comment ai-je fait pour vivre si longtemps sans toi ?

— Et moi ? répond Imânouel avec la gorge serrée, j'ai toujours senti une autre personne en moi... C'était toi. »

Ils s'étreignent en une longue accolade un peu maladroite. Ensuite, les deux frères se regardent un peu gênés. Yeshuâ rougit et Imânouel essuie une petite larme. Gêné, il éclate de rire en disant :

« Ton corps est si dur ! J'avais l'impression d'embrasser un arbre... Regarde, j'ai des échardes plein les lèvres. Tu m'as défiguré ! »

Yeshuâ observe son frère.

Parfois, il se dit qu'il vient d'ailleurs.

Vint le jour où se réalisa la prophétie du prophète Jérémie : « Écoutez : on entend une plainte à Rama¹, des pleurs amers. C'est Rachel qui pleure ses enfants ; elle ne veut pas être consolée, car ils sont morts. »

Dès le lendemain de la décision d'Hérode le Grand, cinquante de ses mercenaires dérobaient à Bethléem endormie, la vie de ses enfants de moins de deux ans.

Parmi les soldats, il y avait des recrues juives, des Iduméens, des Galates et des Thraces, des Germains et des Gaulois, et même des Babyloniens à la réputation d'archers très habiles.

Lorsque les mercenaires dégainèrent, aucun reflet d'argent n'apparut sur leurs glaives, car il était trop tôt... Ils avaient encerclé le bourg de trois cents habitants. Puis, le chef émit un sifflement aigu.

Quinze Babyloniens restèrent sur le périmètre de Bethléem. Un maillage suffisamment serré. On ne pouvait s'échapper du bourg sans être à la merci de leurs flèches.

Avec l'élan d'un seul homme, les autres mercenaires se mirent à fouiller maison après maison, grange après grange, chambre après chambre. Coins après coins.

Pour traquer les petites proies.

Quand la lumière du soleil apparut, aussi tendre que la chair d'enfant, Bethléem était une abomination. Il y régnait une ambiance de sacrifice à Jérusalem. Mais, c'étaient des petits d'hommes que l'on immolait, pas des bêtes.

Blessures mortelles sur corps intacts.

Larmes des mères, cris des pères.

Et l'inverse...

Fin du monde.

Yeux clos ou révoltés, corps sanguinolents, doigts recroquevillés, nourrissons et marmots gisaient sur la terre de Bethléem. Des adultes aussi. Femmes qui n'avaient pas lâché leurs enfants. Transpercés ensemble. Hommes qui s'étaient interposés. Transpercés aussi.

Bethléem rougissait.

Dans la grotte, les jumeaux dormaient. Leurs oreilles avaient la forme de coquillages de la rive du lac de Tibériade. Leurs paupières doses dessinaient des grains de blé desquels allaient éclore des yeux étonnants. De leurs bouches minuscules, des paroles de feu étaient en germe.

Les maillots enserrant leur corps semblaient de bien pauvres protections contre les menaces de l'extérieur. Aussi ridicules que des carapaces de

scarabées sous la semelle de l'homme.

Yôsef Myriam et Sarah étaient épouvantés. La plainte du bourg leur parvenait. Déformée, elle n'en était que plus atroce.

Un chant de douleur.

Yôsef avait risqué un œil au-dehors. Surélevé, il avait vite compris la manœuvre des mercenaires d'Hérode. Puis deviné leur dessein lorsqu'il vit, devant une maisonnette, un soldat tuer un bébé et épargner sa famille, et la même scène se reproduire.

Son erreur fut d'en informer Myriam.

« Ils ne tuent que les petits enfants ! »

Avec un air farouche qu'il ne lui connaissait pas, elle se leva, ramassa un morceau de branche acérée, risible épée, alla hors de la grotte et hurla :

« Venez !... Je vous attends ! »

Sans ménagement, Yôsef la fit aussitôt rentrer. Il comprit alors qu'il avait, entre les mains, une autre femme. Myriam s'était métamorphosée. Son corps raidi et ses yeux hallucinés trahissaient la folie. Myriam devenait imprévisible et surtout, dangereuse.

Yôsef regarda Sarah. Sans échanger la moindre parole, ils convinrent de ce qu'il fallait faire. Faire sortir Myriam. Sarah désigna un boyau qui partait de la grotte.

« Enfant, je jouais ici. Je sais que par là, on peut aller dehors. Loin de Bethléem.

— Faut-il beaucoup de temps ?

— Non. »

Yôsef se pencha sur Myriam.

« Pars... Sarah va t'accompagner au-dehors.

— Tu es fou !... Ma place est ici, avec mes bébés ! »

Yôsef se demanda quoi faire. De Bethléem, sourdaient de plus fortes rumeurs. Moins de cris, moins de pleurs, mais davantage de bruits de pas. Des hommes en marche. Les soldats d'Hérode en avaient fini avec le bourg. Ils s'attaquaient maintenant aux alentours.

Aux grottes.

« Myriam, tu dois partir ! Les soldats ne sont pas là pour longtemps... Je t'attendrai, demain, devant le Temple de Jérusalem.

— Non !... Je vais me battre !

— Myriam, ton corps tremble... Tes pensées sont désordonnées... Tes paroles ne sont pas sensées...

— Je resterai ! »

Yôsef eut alors le seul éclat d'autorité de sa vie :

« Pars, femme, je te l'ordonne ! »

Il agrippa Myriam et la confia à Sarah qui, de force, l'entraîna dans le boyau étroit.

Seul avec les jumeaux, Yôsef les regarda longuement.

Déjà, il ne parvenait plus à les distinguer.

Mariamene aperçoit les hauteurs du Golgotha.

C'est le matin.

Tôt.

Il fait déjà chaud.

Tapie derrière des figuiers de barbarie voilés de poussière, la femme de Magdala croit voir les silhouettes des deux frères, presque collées l'une à l'autre.

Ce sont davantage que des frères.

Des frères siamois.

Mariamene a eu du mal à les retrouver.

Elle y a passé des jours et des jours.

Jusqu'à *Pessah*.

Jusqu'au Temple...

Son cœur bat.

Mariamene sait ce qu'elle va faire...

Un bruit !

Elle vient d'entendre du bruit...

Là, pas loin, derrière elle.

Des hommes viennent de passer la porte d'Ephraïm.

Ils avancent dans sa direction.

Mais en un seul regard, elle comprend qu'elle n'a rien à craindre.

Pourtant, elle se cache.

S'agenouille derrière les paravents bicornus des figuiers.

Sa robe de lin se relève.

On voit sa chair.

Sa cuisse si douce.

Autour, attachée par une lanière, une griffe.

Qui luit, argentée, au soleil.

Un poignard.

Avec beaucoup de difficultés, Sarah raccompagna Myriam au-dehors. Quand elle revint dans la grotte, couverte de griffures, elle fut très surprise... Yôsef conversait avec un homme portant longue cape et tunique serrée à la taille par une ceinture de cuir.

La tenue des bergers.

Sarah eut un mouvement de recul car, comme tous les juifs d'alors, elle méprisait les métiers liés au commerce. Un vieux proverbe disait : « On ne retire pas d'un puits les goïm et les bergers qui y tombent. »

Pourtant, celui-là était différent.

Dans la pénombre de la grotte, les parties visibles de son corps étaient étranges. Chevelure diaphane, visage flou, mains éthérées, mollets nébuleux et pieds inconsistants.

Vapoureux.

Ni Yôsef, ni le berger vapoureux ne prêtèrent attention à Sarah. Prise de panique, elle se dissimula dans un renforcement obscur. Elle entendit la fin de la conversation des deux hommes, si tant est que le berger vapoureux en fût un. Il avait une voix atone.

« ... C'est pour cela, Yôsef, que j'ai été envoyé vers toi, disait-il.

— Pourquoi moi ?

— Tu as été choisi entre tous les hommes. »

Incrédule. Yôsef se tourna vers les jumeaux endormis. Le berger vapoureux répondit à la question muette du charpentier :

« Je te le répète, Yôsef, Celui des deux que je viens de nommer est le Messie. Il possède un trésor. »

Messie ?

Trésor ?

Sarah tressaillit.

Dehors, les soldats d'Hérode se rapprochaient avec la détermination d'une marée montante. Maintenant, on entendait leurs cris... Yôsef tourna vers le berger vapoureux un visage d'enfant terrorisé.

« Comment s'en sortir ?

— Sépare les enfants... Mais avant, laisse-leur un signe.

— Un signe de quoi ?

— Yôsef, tu m'as compris !... Ne parle de cela à personne... Yahvé fera le reste. »

Le berger vapoureux disparut soudain.

Sarah ne s'étonna pas de cette disparition tant les choses avaient pris un tour étrange. Son regard se concentra sur Yôsef qui, les yeux en l'air,

semblait incapable du moindre geste. Il était perdu dans de profondes réflexions.

Séparer les bébés ?... Yôsef songea que le berger vapoureux avait raison... Seul avec deux bébés, il était une proie trop facile... De plus, il ne pouvait courir le risque de les voir tuer tous les deux... Il fallait tout faire pour sauver le Messie...

Leur laisser un signe ?... Yôsef réfléchit plus longuement... Puis, il choisit de se conformer à la demande du berger vapoureux... Laisser un signe... C'était judicieux... Une fois séparés, ses fils pourraient ne jamais se revoir... Sans attendre, il fallait leur laisser quelque chose pour les conduire, s'ils se retrouvaient, à l'impensable vérité.

Mais quoi ?

« Le berger aurait pu me le dire ! » maugréa Yôsef qui se croyait seul.

Il fallait vite réfléchir.

On entendait les cliquetis des armes de la meute d'Hérode.

Des grappes de chauves-souris tombèrent du plafond de la grotte. Elles tourbillonnaient au gré de folles trajectoires. Perdues, quelques-unes tombèrent sur les nourrissons.

Les chauves-souris semblaient les dévorer tout crus.

Ils se mirent à hurler.

Au même moment.

« Ne vois-tu pas quelqu'un bouger ? demande Imânouel. Regarde, là-bas, derrière les figuiers de Barbarie !

— Non, répond Yeschuâ, je ne vois rien.

— Ce doit être le vin, commente Imânouel en buvant à même l'outre qu'il avait apportée.

— Tu ne devrais pas boire de si bon matin.

— Je suis comme ça. »

Puis, les regards des deux frères scrutent les alentours du Golgotha. Soudain, ils voient un groupe d'hommes franchir la Porte d'Ephraïm. Celle qui mène aux routes d'Emmaüs, de Lydda et de Joppé. Mais il n'y a aucun doute sur la destination des hommes.

Golgotha.

Suivi de deux légionnaires et de trois civils, un homme mi-nu progresse avec la maladresse d'un chien à trois pattes. Ses épaules ploient sous un lourd tasseur de bois. Son cou est pris dans une mortaise creusée au centre.

Un futur crucifié.

Les deux frères se dissimulent derrière des épineux quand le petit groupe arrive au sommet du Golgotha.

Deux assistants saisissent le condamné par les bras et le traînent. Ses jambes fléchissent. On le remet sur pieds et on serre deux nœuds coulants sous ses aisselles. Quand la croix est dressée, les assistants hissent le condamné désarticulé. Ses jambes se mettent à pendre à deux coudées du sol.

Son cri déchire l'air.

Sur une échelle, le bourreau s'empare d'un des poignets du condamné et le plaque sur l'extrémité de la traverse. Il tâte les tendons pour repérer l'endroit où planter le clou avant le poignet, entre le radius et le cubitus.

Le cri du condamné n'a plus rien d'humain.

Alors que le sang tombe en taches noires sur la terre desséchée, le bourreau enfonce le clou dans le bois à coups de marteau.

Le condamné s'évanouit de douleur.

Son second poignet est cloué et les cordes se détendent d'un coup. Le corps du condamné s'effondre. Ses épaules craquent. Le bourreau saisit ses pieds pour les remonter un peu et les clouer, l'un sur l'autre, sur un billot en pente. Puis, le bourreau déplace l'échelle et grimpe pour clouer au-dessus de la tête du condamné une planchette gravée

d'un mot.

Voleur.

Quand il redescend, il fait quelques pas en arrière et adresse à ses comparses un regard dubitatif.

« Il n'est pas très solide, celui-là... Il ne battra pas le record.

— C'est combien, le record ? demande un légionnaire.

— Une semaine. »

Derrière les épineux, Imânouel a un frisson dans le dos.

« Une semaine, murmure-t-il en écho. Quelle horreur ! »

Yeshuâ ne lui répond pas car il est aussi blême que le crucifié. Imânouel le saisit par les épaules :

« Que t'arrive-t-il ?

— C'est terrible pour moi, de voir ça.

— On a l'impression que c'est toi, le crucifié.

— Enfant, j'ai vu des crucifiés... Une forêt de crucifiés sur la route de Jérusalem... Leurs corps, mutilés par les loups et les renards... Leurs yeux, picorés par les rapaces... Parfois, je me sens comme eux. »

Imânouel le regarde avec perplexité.

« Tu as de drôles d'idées, toi ! Moi, jamais, je n'ai pensé mourir sur une croix. Une épine dans le pied, ça me fait déjà mal... Alors, tu m'imagines, accroché là-haut ? »

Yeshuâ sourit faiblement.

Le crucifié hurle.

Imânouel grimace.

« Yahvé n'existe pas.

— Ne dis pas ça !

— Depuis mon départ de Sepphoris, je vois le monde tel qu'il est... Horrible... Où est la main de Yahvé, dans tout ça ?

— Le soleil de justice se lèvera, portant la guérison dans ses rayons.

— Très joli, *am-ha-arez*, mais c'est de Malachie, pas de toi. »

Les cris du crucifié deviennent intolérables. Avec précaution, les deux frères s'éloignent. Derrière un petit mur de pierres sèches. Avec lui, Imânouel a emporté son outre de vin. Il en boit une longue rasade.

« Heureusement, Yahvé a fait le vin, les femmes et les amis. »

Le visage de Yeshuâ devient douloureux.

« Les amis... Oui, tu as raison... Sais-tu que pas un jour ne passe, sans que je pense à Joram ? Il est mort à cause de moi !

— Moi, je pense à Joash... Il est mort en allant me chercher, sur le lac ! »

Ils restent songeurs, puis un sourire taquin s'insinue sur le visage d'Imânouel.

« On a parlé des amis, mais pas du reste.

— Quel reste ?

— Le vin et les femmes.

— Le vin, j'en bois peu. »

Imânouel voit Yeshuâ rougir. Son sourire taquin se fend davantage.

Il enfonce le clou.

« Et le reste du reste ?

— Les femmes ?

— Ne fais pas l'innocent.

— Bon, si tu veux tout savoir, je ne connais pas de femme.

— À ton âge ?... À *notre* âge ?... Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Une sorte de force m'en empêche.

— La même, sans doute, qui me fait quitter chaque femme que je croise. »

Un oiseau volette bas.

« Tu en as connu beaucoup ? ose demander Yeshuâ.

— Ce qu'il faut, répond Imânouel d'une voix neutre.

— Autant que de doigts ?

— Des mains et des pieds ?

— Si tu veux.

— Eh bien, en y ajoutant les poils de ton sourcil droit, nous aurions à peu près le compte. »

Yeshuâ se passe la main sur le front. Puis, avec une timidité intriguée et honteuse, il demande :

« Comment est-ce, de connaître une femme ?

— Quel plat préfères-tu ?

— L'agneau rôti... Pourquoi ?

— Eh bien, imagine que l'on t'en serve après un jeûne de quarante jours.

— Où veux-tu en venir ?

— Connaître une femme, c'est à peu près ça. »

Sarah sortit du renforcement où elle s'était terrée. Yôsef était absorbé dans ses pensées. Il se passa quelques instants avant qu'il ne s'aperçût de la présence de l'accoucheuse.

« Je ne t'avais pas vu, lui dit-il. Il y a longtemps que tu es là ?

— Je viens de revenir », mentit-elle.

Puis, Yôsef se perdit à nouveau dans ses pensées.

Il n'avait qu'une idée en tête.

Sauver le Messie...

Séparer les jumeaux...

Et, tout de suite, leur laisser un signe...

Un signe ?

Une fois de plus, Yôsef se demanda comment faire. Son regard se perdit dans les aspérités de la grotte. Un message kabbalistique très compliqué semblait y être gravé.

De rage, Yôsef serra les poings.

Quel signe ?

Leur attacher quelque chose à la main ?... Non... Ailleurs ?... Impossible... Leur laisser un écrit dans un endroit secret ?... Illusoire... Leur inscrire une chose indélébile sur le corps ?... Ça oui, peut-être... Mais comment ?

Yôsef regarda les jumeaux qui dormaient.

Il les regarda avec la même intensité que si la réponse était inscrite sur leur front.

Le front !

Sur le front, on peut laisser un signe !

Les vêtements dissimulent le corps.

Les cheveux cachent le crâne.

La bouche, le nez et les yeux ne se violent pas.

Mais le front ?

Oui, pourquoi pas le front ?

Un signe indélébile ?...

Mais quoi ?

La solution vint en un éclair... Elle était terrible, mais c'était la seule possible... Devant Sarah effrayée, Yôsef sortit un couteau acéré de son sac, puis se dirigea vers ses deux fils endormis... Sarah ne reconnaissait pas Yôsef. Il avait les dents serrées, les mâchoires crispées et les larmes aux yeux.

Le charpentier grava des signes, courts et profonds, sur le front de ses

fil.

Du sang vermeil dégoulina sur le visage des bébés.

Tirés du sommeil, ils avaient d'abord couiné de surprise.

Maintenant, ils hurlaient de douleur.

Indifférent, à la manière d'un portraitiste, Yôsef se recula pour regarder son œuvre... Si ses fils venaient à être séparés et à se retrouver, il se demanda s'ils parviendraient à relever le grand défi qu'il venait de leur lancer...

Une énigme future !

« Pas facile, commenta Yôsef tout haut, mais possible, avec de la foi. »

De toute manière, il n'y avait plus rien à faire... Les soldats étaient tout près... Ils devaient même entendre les bébés...

Il fallait fuir.

D'autorité, Yôsef prit un bébé et donna l'autre à Sarah.

« Partons... Toi d'abord... Une fois dehors, pars sur la droite, moi, je partirai sur la gauche... On se retrouvera dans huit jours, devant le grand pressoir aux olives de Bethléem. »

La silhouette d'oie grasse de Sarah se faufila avec peine dans le boyau de la grotte. Yôsef s'y engagea ensuite. Pendant que Sarah progressait vers la lumière, Yôsef en colmata l'entrée avec des branchages.

Huit jours plus tard, Yôsef attendait Sarah et le jumeau manquant devant le grand pressoir aux olives de Bethléem.

Neuf jours plus tard, Yôsef attendait encore.

Dix et onze jours plus tard, Yôsef attendait toujours.

Douze jours plus tard, il alla annoncer à Myriam que Sarah l'accoucheuse leur avait volé leur fils.

10

La nuit va tomber.

Les froides entrailles du brouillard enserrant le Golgotha.

Cette fois, les vents du nord ont dominé.

De la chaleur de Jérusalem, ils ont fait de la vapeur fraîche.

De l'inédit, au mois d'Iyyar.

De l'inespéré pour Mariamene.

Le brouillard adopte la couleur des chevreaux. Mariamene prend alors sa décision.

Et son poignard dans la main.

Protégée par les nappes vaporeuses, elle sort de derrière les figuiers de Barbarie.

Se dirige vers le Golgotha.

Vers l'endroit où elle a vu les deux frères.

Si ressemblants.

Si inaccessibles.

Si distants avec elle.

Pour assurer sa subsistance à Jérusalem, Yôsef travaillait comme journalier au chantier du Temple. Là, charpentier parmi les charpentiers, au milieu de l'armée d'ouvriers, il maniait herminette et rabot, maillet et marteau, clous et chevilles.

Avec Myriam, ils logeaient dans la chambre d'un caravansérail des bas quartiers. Tôt le matin, quand il partait, elle dormait en serrant son bébé contre elle. Tard le soir, quand il rentrait, couvert de sciure, bébé toujours collé à elle, Myriam était plongée dans une profonde torpeur.

L'âme du bébé manquant flottait, au milieu d'eux.

Invisible mais si présente.

Comme Yahvé.

Comme Satan.

Yôsef tentait de converser avec Myriam mais, à chaque fois, il se heurtait à un mur. Il avait l'impression de parler une langue étrangère, et, parfois même pire. Ne pas parler du tout. Myriam le regardait avec des expressions de sourde-muette.

Pourtant, un soir, alors que Yôsef n'espérait plus rien, qu'il avait, lui aussi, fini par se taire, elle parla :

« Si j'avais été là, mon autre fils serait là, dans mes bras, avec son frère.

— Myriam ! »

Elle posa l'index sur la bouche de Yôsef, puis sur les blessures au front du bébé qu'elle tenait en ses bras.

« Que lui est-il arrivé ?

— Je l'ai déjà dit... Il est tombé.

— Sur du fer ?

— Des cailloux. »

Myriam foudroya Yôsef du regard. Il baissa les yeux avec beaucoup de tristesse. Le visage de Myriam s'apaisa d'un coup, mais ses yeux changèrent d'aspect car elle venait de cadénasser sa douleur...

Un cruel dilemme dévore ceux qui perdent un être cher. Soit ils en parlent sans cesse, au risque de lasser. Soit ils n'en parlent jamais, au risque de se noyer en eux-mêmes... Dans les deux cas, leurs yeux deviennent lointains... Ces yeux-là sont reconnaissables. Avec, on peut rire, se mettre en colère ou ne rien faire du tout, mais ils regardent toujours ailleurs.

Quêtent l'être disparu.

Déjà, Myriam sentait cela. Sûre que personne n'était digne de sa

douleur, elle fit son choix.

« N'en parlons plus. »

Elle s'en tint à sa parole. Avec Yôsef, jamais plus ils ne parlèrent du bébé volé. Mais, en leur cœur, il ne cessa de vivre et de grandir... Il ne cessa de hanter chacun de leurs regards...

Yôsef et Myriam perdirent leur innocence.

Entre eux, il y eut aussi de grands secrets.

Jamais Myriam ne parla à Yôsef du grand arbre inconnu.

Jamais Yôsef ne parla à Myriam du berger vapoureux...

A Jérusalem, la vie continua comme si rien ne s'était passé... Huit jours après la naissance, selon la Loi, les époux se rendirent au Temple pour la circoncision de l'enfant.

Le signe de l'Alliance avec Yahvé.

Après avoir « racheté » l'enfant premier-né en payant cinq sicles au Temple, Yôsef et Myriam patientaient sur la vaste esplanade. Ils attendaient qu'on les appelle.

Assoiffé, Yôsef partit boire à une fontaine. Épuisée, Myriam s'assit sur un banc. A ses côtés, se trouvait un vieillard qui hantait les lieux. Il proposa à Myriam de porter l'enfant. Dès que l'enfant fut dans ses bras, le vieillard murmura dans sa barbe :

« Cet enfant est né lumière pour éclairer les nations... Il amènera la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël. »

Des paroles sourdes que Myriam n'entendit guère. Mais, le reste, qui lui était adressé, les yeux dans les yeux, elle l'entendit fort bien :

« Toi-même, une épée te transpercera l'âme. »

Ces mots brûlaient encore l'esprit de Myriam quand le prêtre saisit un couteau de pierre qui rappelait les temps d'Abraham. Il coupa, avec une dextérité de praticien, le prépuce de l'enfant. Celui qui n'avait pas encore de nom pleura. A peine l'anneau saignant tombé à terre, le prêtre se tourna vers Yôsef :

« Qu'est-ce qu'il a, au front ?

— Il est tombé.

— Ah... Et comment s'appelle-t-il ? »

Yôsef pensa au berger vapoureux qui lui avait dévoilé le nom du Messie... Maintenant, il savait !... Il lui devenait impossible de nommer son propre fils... Le faire, cela revenait à désigner, lui-même, le roi des Juifs que le peuple d'Israël attendait depuis des siècles et des siècles... Lui, pauvre Yôsef de Nazareth, pauvre Yôsef de cette Galilée d'où nul roi, nul prophète n'était jamais sorti, comment se prendre pour le Seigneur ?... Et puis, le berger vapoureux l'avait bien dit... « Yahvé fera le reste »...

« Comment s'appelle-t-il ? » répéta le prêtre.

Comme si elle avait deviné les pensées de Yôsef Myriam s'écria sans hésiter :

« Yeshuâ ! »

Le crucifié du mont Golgotha est mort, ce matin. Au quatrième jour. Aussitôt, il a été emporté par les assistants du bourreau.

Les deux frères reprennent place derrière les épineux. Le meilleur endroit pour surveiller les abords. Ils mangent en puisant dans leurs maigres réserves.

Leurs menus ne varient guère. Peu de viande, peu de vin, beaucoup de pain. Ce jour-là, le déjeuner est agrémenté d'olives, de dattes et de cédrats.

Avant de manger, Yeshuâ dit :

« Tout fut mis par Toi, sous ses pieds. Brebis et bœufs tous ensemble, et même les bêtes des champs, les oiseaux du ciel et les poissons de la mer. »

Imânouel laisse passer un court moment avant de s'étonner tout haut :

« Tu récites un psaume mais comme moi, tu ne te laves jamais les mains avant de manger. C'est contraire à la Loi.

— Comment se laver les mains, ici ? Il faut respecter la Loi quand c'est possible.

— Je te taquinais... Je ne connais même pas les six cent treize commandements mineurs.

— Moi non plus.

— Un homme pieux comme toi devrait tous les connaître !

— Arrête de me provoquer... J'ai faim. »

Après avoir mangé, les hommes font, à tour de rôle, une courte sieste. L'un veille, l'autre dort. Puis, lorsque les deux frères, reposés, sont face à Jérusalem, Imânouel s'exclame soudain :

« Nous n'allons pas rester ici toute notre vie !

— Je pensais exactement à la même chose.

— Nous ne sommes pas jumeaux pour rien... En tout cas, si nous voulons nous en sortir, petit frère, il faut encore chercher.

— Chercher quoi ?

— Qui nous en veut... Notre agresseur figure sûrement parmi nos connaissances communes.

— Nos amis et tous les gens avec lesquels nous commerçons, nous les avons passés en revue pendant des heures... Sans résultat.

— Ce ne sont que des hommes... Il reste les femmes... Tu sais, ces créatures à deux bosses.

— Je sais ce qu'est une femme !

— Pas tout à fait, si ma mémoire est bonne... Tu me dis que tu ne

connais guère de femmes, mais es-tu sûr de toi ? »

Yeshuâ fronce les sourcils.

« Je ne t'en ai pas parlé, mais il y a une femme qui venait me voir, de temps en temps, à Nazareth...

— Nous y voilà !

— Ne te méprends pas, frère malicieux... C'était juste une amie.

— Quel est son nom ?

— Mariamene. »

Imânouel dévisage Yeshuâ, interloqué.

« Une jolie petite, de vingt ans, qui sent le nard ?... De Magdala ?

— Mais comment le sais-tu ? s'exclame Yeshuâ avec stupéfaction

— À Capharnaüm, elle m'a abordé... Maintenant, je comprends pourquoi !... Quand elle m'a vu, elle m'a dit que mes yeux l'attiraient car ils "venaient d'ailleurs"... En fait, à travers moi, c'est *toi* qu'elle voulait... Elle t'aime tant ?

— Depuis qu'elle a quinze ans, elle me voit comme mari... Mais je n'ai rien à lui offrir.

— Ça, c'est bien vrai !... Oh, pardon ! »

Yeshuâ ne relève pas. Imânouel poursuit :

« En partant, elle m'a dit qu'elle savait quelque chose qui pouvait me détruire... La *chose*, c'était ton existence. »

Les mêmes pensées commencèrent à agiter les deux frères. Yeshuâ dit :

« Mariamene était furieuse après moi. Je ne lui ai pas cédé.

— Avec moi, pire... Je lui ai cédé. »

Imânouel lui raconte ce qui s'est passé à Capharnaüm, sans lui épargner les détails, et plisse les yeux, avant de poursuivre :

« Je pense à quelque chose... Nos agresseurs noirs et romains étaient des hommes, ça, c'est sûr... Mais, le premier, il était si faible...

— Si petit.

— Si petit, oui... Aussi petit que Mariamene ?

— Oui.

— Mariamene !... La seule qui nous en veuille à tous deux !

— La seule, oui.

— Nous avançons, petit frère.

— Arrête de m'appeler comme ça ! »

Un brouillard se met à envahir le Golgotha.

Aussi dense que des bandes de lin.

Puis, la nuit tombe.

Les deux frères ont peur.

Des entrailles du brouillard, tout peut surgir.

« On assoit son assurance sur du vide, on parle creux... Nous tâtonnons comme des gens sans yeux... En plein midi, nous trébuchons comme au crépuscule... En pleine santé, nous sommes tels des morts. » *Tels étaient les mots d'haïe.*

Ils semblaient écrits pour Lysia, femme d'Ananias. Lysia. incapable d'enfants...

Une femme stérile est si malheureuse... Lorsqu'elle connaît l'homme, les premiers mois, elle attend, sourire épanoui, l'enfantement qui ne fait aucun doute. Puis, ce sourire se fige. Puis, disparaît.

S'il revient, il n'est plus jamais le même.

Sentiment d'être punie par Yahvé... Mise en jachère avant même la récolte... Condamnée à vie au shabbat de l'amour maternel... Vide... Bonne à rien.

Voir des enfants jouer se met à faire mal, des bébés rire, à blesser, des ventres s'arrondir, à torturer... On a alors une idée fixe...

Prendre un enfant.

Coûte que coûte.

Le voler.

L'acheter, même.

Ce que fit Lysia.

Lorsqu'elle vit Sarah errer dans les rues de Jérusalem avec le deuxième jumeau, elle comprit aussitôt que cette grosse femme n'en était pas la mère. Ses yeux n'aimaient pas assez... Dans ses bras, l'enfant paraissait fardeau.

Lysia s'approcha et tomba sous le charme du bébé. Au front, il avait de vilaines blessures, mais de lui, émanait quelque chose qui la réjouit. Dès cet instant, elle sut que ce bébé-là, hors d'elle, déjà fini, était le sien. Pour toujours.

En son cœur, elle lui choisit un nom.

Imânouel...

« Yahvé avec nous ».

En échange de son bébé, elle proposa à Sarah un de ses bijoux.

La grosse femme hésita longuement. Elle songea qu'elle avait peut-être le Messie dans les bras... Celui qui détenait un trésor... Mais comment en être sûr?... Aucun moyen !... En y réfléchissant bien, elle n'avait qu'une chance sur deux d'avoir volé le Messie...

C'était beaucoup.

C'était peu, aussi.

Surtout que le bijou était de grande valeur.

D'une si grande valeur qu'il changea de mains, et, le bébé, de bras. Alors que Lysia était en chemin vers la villégiature d'Ananias, elle croisa un vieil homme. Il regarda l'enfant et lui dit :

« Il sera en butte à la contradiction. »

Lysia haussa les épaules et poursuivit sa route. Quand elle présenta l'enfant à Ananias, il n'aima pas l'enfant. Mais, choisit de se taire car il aimait sa femme dont les yeux brillaient à nouveau.

« Je l'appellerai Ananias, tenta Ananias.

— Non, il doit s'appeler Imânouel. »

Sur le Golgotha, le brouillard mêle terre et ciel. Donne l'impression de flotter entre les deux.

Une sorte de vertige.

Pour y échapper, les deux frères se sont assis. Dans le feu, ils ont mis davantage de bois. Ils ont l'impression d'avoir mis le monde en feu tant le brouillard se fond à la fumée du brasier.

Recroquevillés dans leur robe de laine, ils boivent du vin à la cannelle.

Ils ne parlent pas.

Soudain, un bruit de pas sur la caillasse.

Imânouel dresse l'oreille.

« Tu as entendu ? »

— Oui... Quelqu'un arrive. »

Les deux frères se lèvent.

Ils font quelques pas pour ne plus être éclairés par les flammes.

Accroupis, ils se dissimulent au creux du brouillard.

À l'affût.

Les bruits de pas continuent.

Quelqu'un progresse vers le feu...

Tétanisés les deux frères voient alors une silhouette se découper dans le halo des flammes. Leur premier agresseur. Même taille, même corpulence.

« Allons-y ! » crie Imânouel en fondant sur l'agresseur.

Yeshuâ le suit.

Ils vont vite.

L'agresseur n'a pas le temps de se dégager.

Coudes contre corps, Imânouel le heurte de plein fouet. Le fait tomber. Yeshuâ lui bloque la main tenant le poignard. Mais l'agresseur se débat. Sa tunique se déchire. Une poitrine se dévoile.

Une femme...

Qui se met à crier :

« Arrêtez ! C'est moi, Mariamene ! »

Les deux frères la plaquent, dos contre sol. Chacun d'eux lui tient un bras. Elle semble crucifiée à terre.

Les flammes lèchent Mariamene. Ses seins lourds sont luisants de sueur. Ses cheveux défaits semblent exhaler de la fumée. Sa bouche est tuméfiée. Ses yeux sont d'eau noire.

On dirait qu'elle vient de faire l'amour.

Elle répète :

« Arrêtez ! »

Imânouel tire avec force sur son bras. Pour faire mal.

« Tu es venue nous tuer ! Toi, tu es vraiment une putain montée en graine !

— Non !... Je viens vous aider !

— Menteuse ! reprend Imânouel. Tu nous as déjà agressés.

— C'est faux !... Je te le jure devant le Très-Haut. »

Yeshuâ lâche prise et dit à Imânouel :

« Laissons-là parler... Elle ne m'a jamais menti et Yahvé compte pour elle. »

À contrecœur, Imânouel lâche Mariamene et donne un coup de pied dans le poignard qui disparaît dans le brouillard.

La fille de Magdala s'assied et regarde férocement Imânouel.

« Pourquoi dis-tu que je vous ai agressés ? »

Yeshuâ lui raconte ce qui s'est passé à Nazareth et Sepphoris. Mariamene réfléchit, puis demande :

« Quand était-ce ? »

Les deux frères se regardent avec gêne car ils ne se sont jamais posé la question.

« C'était dans la nuit entre le deuxième et le troisième jour de Nisan, dit Yeshuâ.

— Pareil pour moi », ajoute Imânouel.

Mariamene leur assène alors ce qu'ils viennent de comprendre.

« Comment pouvais-je être à Nazareth et Sepphoris au même moment ? »

En soupirant, Imânouel s'assied à son tour.

« Pourquoi es-tu là ? demande Yeshuâ.

— Tout a commencé à Capharnaüm, près de Magdala... Là-bas, j'ai rencontré Imânouel... Je... J'ai...

— Il m'a raconté, précise Yeshuâ.

— Tu sais, s'écrie Mariamene, à travers lui, c'est *toi* que je voulais ! Je lui ai fait comprendre... Dis-lui, Imânouel !

— Il le sait bien.

— Tu m'as toujours repoussée ! reprend Mariamene en direction de Yeshuâ. J'aurais pu te rendre si heureux !

— Pourquoi es-tu là ? » répète Yeshuâ comme s'il n'avait pas entendu.

Mariamene le regarde froidement dans les yeux.

« Tu ne m'as jamais laissé une seule chance. Sache que je suis là par amour. À Capharnaüm, j'ai tenté de retrouver Imânouel... En interrogeant les gens, j'ai compris qu'on voulait le tuer et qu'il avait fui.

— À Jérusalem, murmure Imânouel.

— Je l'ai su. Je me suis dit que je devais t'avertir, Yeshuâ. Je suis allée à Nazareth. Comme d'habitude, ta mère m'a mal accueillie... Celle-là, elle ne pense qu'à te marier à une autre que moi... Elle m'a juste dit que tu étais à Qûmran. »

Imânouel ouvre grand les yeux.

« Tu n'es pas allée là-bas, quand même ?

— Si, répond Mariamene. Pour l'amour de Yeshuâ.

— Connaissant les Esséniens, reprit ce dernier, ils n'ont pas dû te laisser rentrer.

— C'est mal me connaître... J'ai fait un tel esclandre qu'ils ont fini par m'ouvrir... J'ai VU Un Sale type tout blanc qui m'a dit que toi aussi, tu avais été attaqué... Que, toi aussi, tu étais parti à Jérusalem. »

Yeshuâ a un air impénétrable. Mariamene pointe son index vers lui :

« J'étais sûre de te trouver au Temple, pour *Pessah*. J'y ai passé des heures... Et là, je vous ai vus tous les deux. Avec ton mouton, Imânouel, tu étais très drôle... On avait l'impression que c'est lui qui te tirait.

— Ne te moque pas, femme ! proteste Imânouel.

— Je fais ce que je veux... Je vous ai bien vus, mais il y avait trop de monde... Impossible de vous approcher. »

Imânouel sourit.

« Ton parfum était là. »

Yeshuâ reste perplexe.

« Pourquoi voulais-tu nous voir ?

— Question idiote !... Pour voir si rien ne vous était arrivé... Surtout à toi, Yeshuâ.

— Merci ! lance Imânouel.

— Les choses sont ainsi, rétorque Mariamene. Et puis, je voulais vous aider, aussi.

— Mais comment ? demande Yeshuâ.

— En vous hébergeant à Magdala. C'est une petite ville... Rien à craindre, là-bas, si nous faisons attention à ne pas être suivis. »

Les deux frères se regardent, puis hochent la tête. Imânouel ajoute :

« Mariamene, il est clair que tu as mauvais goût car tu préfères mon frère... Mais je te bénis car tu nous sors de ce lieu maudit. Nous allons te suivre avec plaisir... Autant le dire tout de suite, je souhaite faire un détour par Nazareth.

— Pourquoi ? » demande Yeshuâ.

Imânouel lui lance un regard de feu. « Pour voir *maman*. »

Jamais, Ananias et Lysia ne dirent la vérité à Imânouel.

Jamais, Yôsef et Myriam ne dirent la vérité à Yeshuâ.

Les jumeaux auraient dû vivre sans jamais se retrouver.

Pourtant, douze années après leur naissance, leurs destins s'enchaînèrent.

Yeshuâ était alors un jeune adolescent vigoureux.

Selon la coutume, Yôsef et Myriam décidèrent de l'emmener, avec eux, à Jérusalem, pour fêter Pessah.

Tout se passa bien, mais, quand la fête fut terminée, ils repartirent en oubliant Yeshuâ. Ils pensaient qu'il était avec leurs compagnons de voyage. Après une journée de marche, ils se mirent à le chercher parmi leurs parents et leurs amis, mais sans le trouver. Ils retournèrent donc à Jérusalem. Le troisième jour, ils découvrirent Yeshuâ dans le Temple, assis au milieu des maîtres de la Loi, les écoutant et leur posant des questions.

Yôsef et Myriam furent stupéfaits.

Myriam lui dit :

« Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ?... Ton père et moi, nous étions très inquiets ! »

Il leur répondit :

« Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être dans la maison de mon Père ? »

Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait...

Voici bien longtemps que Myriam avait aussi peu songé au grand arbre inconnu que Yôsef au berger vapoureux.

Yeshuâ était trop normal...

Lorsqu'ils le prirent par la main, il n'offrit aucune résistance. Il souriait. Les parents et l'enfant avancèrent jusqu'à la balustrade qui délimitait les cours intérieures, puis atteignirent l'angle sud-est du Temple.

Une femme à la silhouette d'oie grasse aperçut Yeshuâ.

Une femme qui avait aidé sa mère à accoucher.

Sarah...

Son visage marqua une surprise intense.

« Incroyable ! »

Elle se frotta les yeux et regarda à nouveau Yeshuâ. C'était bien lui !... Il n'y avait aucun doute... Quelques instants plus tôt, dans la foule, elle avait vu un enfant avec des marques sur le front... Un enfant richement vêtu... Et voilà qu'elle voyait l'autre, habillé d'une simple tunique...

« Les jumeaux de Bethléem ! » murmura-t-elle.

De là où elle était, noyée dans la foule, elle pouvait voir sans être vue. Néanmoins, de crainte d'être aperçue par Yôsef, elle dissimula son visage dans son châle de prière.

Soldats d'Hérode, folie de Myriam, berger vapoureux, marques sanglantes au front des bébés... Les images du passé l'assaillirent. Elle serra si fort la main de son fils unique qu'il en couina.

La mère et l'enfant étaient accompagnés par le frère de Sarah habitant Cana, en Galilée, accompagné de ses deux fils. Samuel et Sadok.

Voyant Sarah troublée, son frère lui demanda :

« Que se passe-t-il ?

— Te rappelles-tu l'enfant que je t'ai montré, tout à l'heure, dans la foule ? s'exclama Sarah avec exaltation. Celui qui avait des marques sur le front.

— Bien sûr.

— Eh bien, regarde celui-là... Là, près de la colonne...

— C'est le même !

— Non... Le premier était bien habillé, celui-là ne porte qu'une simple tunique... Ce sont des jumeaux.

— Impossible !... Ils ont des parents différents !

— Je te dis qu'ils sont jumeaux ! insista Sarah.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais mieux que personne ! »

Son frère fronça les sourcils.

Sarah hésita, puis ce fut plus fort qu'elle.

Elle ajouta :

« L'un d'eux est le Messie... Il a un trésor. »

Neuf mots d'une femme capable de vendre un bébé.

Neuf mots par lesquels allait s'accomplir la volonté de Yahvé.

Mariamene et les deux frères ont laissé Jérusalem dans le plein soleil, blanc et or...

Lorsque les contours de Nazareth apparaissent, Yeshuâ a les larmes aux yeux. Imânouel aussi. Larmes de rage.

Myriam se trouve seule, dans la pièce unique de la maison. Sur une machine rudimentaire, elle carde laine et lin.

Soudain, en son cœur, Myriam sent un souffle frais.

« Il est là ! »

Les visiteurs descendent par le raidillon qui surplombe les fragiles terrasses de roseaux et d'argile.

Puis, ils arrivent face à la maison de Myriam.

Elle est déjà dehors.

À attendre...

Elle voit ses jumeaux.

Après avoir évité Mariamene du regard, elle s'approche d'Imânouel.

Elle lui baise les mains.

« Je t'attendais, mon fils... Tu as tardé ! »

En esprit, Imânouel nourrissait des paroles de fiel. Lorsqu'il voit les yeux de sa mère, il se met à pleurer.

« Pourquoi, maman, pourquoi ? »

Dans la pièce unique, Myriam décadenasse sa douleur. Elle parle. Explique le recensement, le voyage à Jérusalem, les portes d'auberges qui se ferment, la route de Bethléem, la grotte, les soldats d'Hérode.

Le vol du bébé.

Au fil des mots, les larmes d'Imânouel se décrochent et tombent avec une lenteur de pétales morts. Au premier regard, au plus profond de sa chair, le fils a *sent*i qu'il faisait face à sa mère. Cet éclat dans les yeux de Myriam, il a le même...

Cet éclat veut tant dire. Il tire sa force de ressources que l'on devine mal. Il entretient un réservoir de rêves et de réflexions que ne trahissent ni gestes, ni paroles.

Un éclat inquiétant, en vérité.

Tandis que Myriam parle, Imânouel croit chaque mot prononcé. Mariamene baisse le regard. Yeshuâ passe un bras autour des épaules de son frère. Quand Myriam finit, il y a un très long silence. On entend les bruits de Nazareth. Jeux d'enfants. Vaches qui meuglent.

Imânouel reste interrogateur.

« Pourquoi notre père nous a-t-il séparés ? »

— Je l'ignore. Après ta disparition, je lui en ai beaucoup voulu... Je devenais folle... Je ne l'ai pas laissé parler. À tort... Il m'aurait peut-être expliqué tout cela. »

Imânouel lance un long soupir.

Fixe sa mère.

« Tout cela est étrange... Aussi étrange que les cicatrices de nos fronts... Quand Yôsef t'a ramené Yeshuâ, les avait-il ?

— C'étaient d'horribles blessures, alors.

— Si Yeshuâ les avait, je devais aussi les avoir... Sais-tu ce que cela veut dire ?

— Votre père m'a dit que Yeshuâ était tombé... J'y ai cru... Mais maintenant que je vous vois tous deux, cela me paraît impossible. Comment laisser tomber deux nourrissons ? Et puis, ensemble, vos cicatrices semblent vouloir dire *quelque chose*.

— Quelque chose ? murmure Mariamene.

— Sûrement, renchérit Imânouel. Il me semble que c'est à cause d'elles que tout a commencé. »

Yeshuâ intervient.

« Pourquoi notre père t'a-t-il menti ?... Ce n'était pas son genre.

— Tu as raison. Il n'a pas dû avoir le choix. »

Imânouel a un mauvais regard. Son corps se tord d'un coup.

« Pas dû avoir le choix ?... On croirait que c'est Yahvé qui lui a demandé.

— Tais-toi, mon fils ! lance Myriam. Ne blasphème pas !

— Il est un peu comme ça », précise Yeshuâ en regardant sa mère.

Yahvé !... Yahvé ?... Myriam songe à ce que vient de dire Imânouel. Un murmure revient alors en elle. Celui du grand arbre inconnu. Et si tout venait de là ?... Yôsef avait-il eu, lui aussi, un message de ce genre ?

Myriam hésite, puis se lance :

« Mes fils, commence-t-elle, je dois vous dire quelque chose. Tout cela va vous paraître bien étrange, mais, après toutes ces années, il est temps d'en parler... Alors que vous veniez d'être conçus, j'étais seule dans la campagne et j'ai vu un grand arbre inconnu... Croyez-le ou non, mais cet arbre m'a *parlé*. »

Une odeur de brûlé vient du dehors. Le voisin, sans doute...

Myriam hésite encore, puis se lance :

« Voici ce qu'il m'a dit... »

Mais elle n'a guère le temps de terminer.

L'odeur de brûlé devient insistante.

De la fumée apparaît dans la maisonnette.

Des langues de feu s'insinuent le long des parois.

« Nous avons été suivis ! lance Mariamene. Ils ont mis le feu ! »

L'air devient irrespirable.

« Sortons ! » hurle Myriam.

Ils se retrouvent tous à l'extérieur.

Yeshuâ regarde sa mère.

Imânouel aussi.

« Il ne lui fera rien, dit-il. C'est à nous, à *nous seuls*, qu'il en veut. »

La maisonnette devient la proie des flammes.

On entend des craquements.

Le bois et les souvenirs se consomment.

Myriam hoche la tête.

Elle voudrait tant garder ses petits auprès d'elle. Toute sa vie.

Les larmes maculent son visage.

Le feu atteint un coffre en bois peint.

Myriam parle alors d'une voix belle et rauque : « Partez vite...

Vous êtes beaux, mes petits... Aimez-moi comme je vous aime...

Poushen beshlama – Restez en paix. »

Imânouel vient la serrer dans ses bras.

En un seul jour, il retrouve sa mère et la perd... Puis, il fuit avec Yeshuâ et Mariamene pendant qu'il en est encore temps.

A Jérusalem, Sarah, son frère et les trois enfants franchirent les blanches colonnades qui accaparaient le regard vers la façade du Temple. Ils se dirigèrent vers le quartier Har ha havit, le mont de la Maison.

Là où Sarah habitait.

Le soleil se couchait et les mouches bruissaient. Des volets claquaient tandis que des domestiques vidaient des eaux sales dans les égouts à ciel ouvert. Indifférent à tout cela, le frère de Sarah était désorienté. Il marchait avec peine.

Avec tant de peine qu'il finit par s'arrêter net.

« Femme, ce que tu as dit, peux-tu le répéter ? »

— Ce que j'ai dit ?

— Au sujet des jumeaux. »

Curieux, les enfants se rapprochèrent... Sarah hésita avant de répéter :

« J'ai dit que l'un des deux était le Messie et qu'il avait un trésor. »

— Comment le sais-tu ?

— A Bethléem, dans une grotte, j'ai aidé la mère à enfanter. Ensuite, j'ai vu un berger bizarre, une sorte d'ange, parler au père.

— Les anges parlent ?

— Celui-là, oui... Ce que je t'ai dit, il l'a dit au père... Après, il lui a dit de laisser un signe. »

Sarah prit une longue respiration avant de poursuivre.

« Le père a beaucoup réfléchi. Puis, comme ça, d'un seul coup, il a pris un couteau pour tracer des signes sur le front des nourrissons. »

— Il a fait ça ?

— Je l'ai vu... De mes yeux, vu !... Et toi, tu as bien vu leurs cicatrices.

— Sais-tu ce que ça veut dire ?

— Aucune idée. »

Le frère de Sarah ferma les yeux pour mieux fouiller sa mémoire.

« Le père du jumeau habillé en tunique, c'était le grand barbu ? »

— Oui.

— Je crois que je l'ai déjà vu... Je me demande si ce n'est pas lui qui est venu livrer la charrette de mon frère, à Cana... Il s'appelle Yôsef ?

— Oui.

— Alors, c'est sûrement le charpentier de Nazareth. »

Rien de tout cela n'avait échappé aux enfants.

Entre Nazareth et Magdala, il y a six lieues de côtes escarpées où les champs pierreux ne manquent pas... Trop de cailloux pour Imânouel dont les pieds deviennent des foyers de douleur.

« Aïe ! » gémit-il tous les dix pas.

Quand on marche beaucoup, les talons éclatent. Sable, terre et poussière s'insinuent dans les crevasses. Jusqu'aux plus petites. Alors, les pansements sont pires que le mal. Rien de mieux pour piéger les particules. Les immobiliser contre les parties meurtries. Le pansement devient un abrasif de premier choix.

« Aïe ! »

On a beau s'aplatir sur le lit du chemin, immobile, indiscutablement fatigué, mais rien n'y fait. De toute façon, il faut se relever. La route est longue encore, jusqu'à la maison. Même si, partout, il y a des puits d'eau douce, à chaque pas, on a envie de glapir :

« Aïe !

— Arrête de te plaindre ! lance Yeshuâ, excédé.

— Facile à dire !... Je n'ai pas tes pieds de bouc, moi !

— Ça viendra, *petit frère*, ça viendra. »

Les jumeaux ne s'adressent plus la parole.

Mariamene fait comme si tout allait bien.

Ils arrivent à Magdala par une nuit limpide à travers laquelle on voit le défilé des maisons grises. Et même, au loin, les bateaux encore à la pêche. Ceux de Magdala sont reconnaissables à leur silhouette plus lourde et à leur franc-bord plus important que ceux des barques à fond plat de Capharnaüm.

Après avoir traversé une petite cour, les jumeaux entrent dans la maison de Mariamene. Puis, dans la pénombre de sa chambre.

Le lit n'est pas une simple natte jetée sur le sol, mais une véritable couche. Couvertures. Courtepointes brodées en lin d'Égypte. Amas de fourrures. Coussins brodés.

Yeshuâ se prend à humer l'air. Il se dit que l'endroit doit sentir l'homme tout comme les cabanes des chevriers sentent la chèvre, et, celles des pêcheurs, le poisson. Mais, ne flottent qu'effluves de myrrhe, aloès et cannelle.

« Aïe ! » hurle Imânouel en enlevant ses sandales.

Mariamene amène une cuvette d'argile et un linge blanc. Yeshuâ remplit la cuvette d'eau, mouille le linge et s'agenouille aux pieds de

son frère. De sa paume, il soutient le pied blessé, le lave avec soin, enlève la terre, amollit la croûte fendillée. En sourd du sang et une matière jaune. Purulente.

« L'eau ne suffira pas pour te soigner », dit Yeshuâ.

Mariamene lui amène du pain d'Alep fait de plantes macérées dans l'huile d'olive et l'essence de laurier, cuites longuement dans un plat de terre, et mises à sécher au soleil pendant neuf mois.

Mariamene disparaît.

Yeshuâ purifie la plaie de son frère, puis lui panse le pied à l'aide d'un solide bandage. Imânouel siffle d'admiration.

« Tu es un vrai guérisseur !... Il faudra que tu m'apprennes tout ça. »

Mariamene revient.

Vêtue d'une robe à fils d'or.

Dessous, rien.

Pire que nue.

« Tu nous précéderas dans le Royaume de Yahvé », murmure Imânouel.

— Dans ma chambre, je vis ainsi, explique Mariamene. Tu as déjà vu tout ça, Imânouel... Quant à toi, Yeshuâ, en songe, tu l'as sûrement vu aussi... Es-tu déçu ? »

Yeshuâ rougit.

Imânouel s'étire tel un chat.

« Ton nombril me fait de l'œil... Nous serons bien, chez toi... As-tu de la crème et du miel ?

— Beaucoup.

— Du vin ?

— Beaucoup.

— Des femmes ?

— Je suis toutes les femmes. »

Yeshuâ se redresse sur le lit :

« Je dois aller à Béthanie.

— Béthanie ! fait Imânouel en écho.

— Là-bas se trouve mon cousin Yohanon.

— Pourquoi veux-tu le voir ? » demande Mariamene.

Yeshuâ répond avec conviction :

« Quand nous étions à Nazareth, notre mère, était sur le point de nous faire une révélation importante... C'est peut-être la clé de tout... Je ne peux plus vivre caché, sans comprendre pourquoi on m'en veut.

— Moi non plus ! acquiesce Imânouel.

— Crois-tu que Yohanon sait quelque chose ? demande Mariamene.

— Notre mère a dit qu'un arbre lui avait parlé, rappelle Yeshuâ. Il faut la prendre au sérieux. Affabuler n'est pas son genre. Elle a bien

les pieds sur terre.

— Ça oui... Elle ne pense qu'à te marier ! ajoute Mariamene.

— Laisse Yeshuâ te répondre, lui lance Imânouel.

— Un arbre qui parle, reprend Yeshuâ, c'est une chose qui n'est pas de ce monde... Or, mon cousin sait parler de cela... Peut-être sait-il quelque chose qui peut nous aider. »

Imânouel éclate de rire :

« Tu vas t'écorcher les pieds ! Juste pour ça ?

— J'ai envie de voir Yohanon... Il est temps.

— Temps de quoi ?

— J'ai l'impression qu'il sait des choses sur moi. »

Mariamene rit à son tour. Ses seins tressautent.

« Yeshuâ est une énigme à longue barbe.

— Au fait, demande Imânouel, comment sais-tu que Yohanon est à Béthanie ?

— Mon ami Joram me l'avait dit.

— C'est loin, Béthanie !

— Ce ne sont que des pas. »

Imânouel regarde son jumeau avec connivence.

« Si je t'accompagne, me laisses-tu sept jours de repos pour soigner mes pieds, pour manger de la crème et du miel, et pour... »

Il s'interrompt soudain, mais son œillade à Mariamene en dit long. Il n'a pas le temps d'interpréter le regard qu'il reçoit en retour car Yeshuâ ajoute.

« Trois jours. Pas davantage.

— Non !... Cinq !

— Quatre, c'est mon dernier prix.

— D'accord, petit frère. »

À Jérusalem, au centre du quartier Har ha havit, se nichait une maisonnette acquise avec l'argent du bébé vendu. Sarah y dormait profondément. Dans la petite cour intérieure, son fils unique jouait aux osselets avec ses cousins Samuel et Sadok. Ils avaient tous une quinzaine d'années.

La partie s'interrompt lorsque Samuel s'exclama, une fois encore :

« Nous avons vu le Messie !

— Tu crois ? lui demanda son frère. Les prophéties disent que le Messie sera un roi de gloire, un guerrier victorieux qui dominera d'une mer à l'autre... Pas un gamin.

— Je sais, mais tu as bien entendu tante Sarah... C'est un ange qui l'a dit ! »

Samuel et Sadok avaient les yeux brillants.

Le fils unique de Sarah, lui, avait les yeux inexpressifs. Sans doute parce que c'était le plus intelligent des trois. Sans doute parce qu'il réfléchissait encore à tout le profit qu'il pouvait tirer des paroles rapportées par sa mère.

C'était à étudier.

A peser.

Samuel lui tendit les osselets.

« A toi de jouer, Judas. »

Quand les sauterelles sont bien sèches, on les réduit en poudre et on les met dans un sac où on les conserve plusieurs jours. Pour les bédouins, les sauterelles ne sont pas une plaie, mais une bénédiction.

Yohanon est en train d'en manger, sur l'un des bancs de sable près de Béthanie et de Bet-Araba, entre lesquels coulent de nombreux cours d'eau.

De loin, le long du Jourdain, Yohanon voit approcher deux hommes. Deux silhouettes déformées par les coulures de la chaleur brûlante... Des brigands ?... Non, leurs foulées sont apaisées... Nulle arme ne luit à leur hanche, nul gourdin ne prolonge leurs mains...

Les hommes qui viennent vers lui sont semblables. Mais quand ils sont proches, Yohanon constate que l'un a autant l'air fantasque que l'autre a l'air sage.

Ça vient des yeux.

Yohanon continue à manger en disant :

« Je ne vous connais pas. »

Yohanon est un mort-vivant.

Il a les côtes apparentes, la tignasse décolorée par le soleil, et les yeux hallucinés. Plus miséreux qu'un ermite, sa peau est tannée par un soleil dont le feu brûle dix mois sur douze. Vêtu d'une peau de chameau, il porte, autour de la taille, une ceinture de cuir.

La tenue du prophète Élie...

Imânouel ne peut détacher son regard de la ceinture.

« Je dors avec, indique Yohanon. La ceinture représente la liberté. Chez les nomades, la retirer marque la soumission... Moi, je suis insoumis... Et vous, qui êtes-vous ? »

Un des jumeaux s'avance.

« *Shlama ellok*... Je suis Yeshuâ de Nazareth, fils de Yôsef et de Myriam qui est parente de ta mère Elizabeth.

— Je ne savais pas que tu avais un jumeau.

— Lui non plus », ricane Imânouel.

Yohanon le foudroie du regard.

« Tu as une tête à trop parler, toi ! »

Imânouel se mord les lèvres.

Yeshuâ s'assied près de Yohanon.

Et lui raconte tout.

Son cousin écoute avec beaucoup d'attention.

Yeshuâ est persuadé qu'il sait quelque chose.

Quand il a fini de parler, il est donc très surpris d'entendre Yohanon lui demander :

« À Jérusalem, avez-vous sacrifié des animaux ? »

— Oui... Imânouel, un agneau... Moi, mon pigeon s'est envolé.

— Honte à vous ! Sacrifier des animaux, c'est de l'idolâtrie ! Israël est malade. »

Les yeux embrasés, il déclare à Yeshuâ :

« Israël est le nom donné par le Très-Haut à Jacob quand il a lutté contre un ange pour obtenir sa bénédiction : *« On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël car tu as lutté avec Yahvé et avec les hommes et tu l'as emporté. »*

— Tu ne l'as pas inventé, c'est dans la Genèse ! tient à préciser Imânouel.

— Toi, tu parles décidément trop ! »

Puis, Yohanon s'échauffe.

« Aujourd'hui, qu'est-ce qu'Israël ?... Une terre occupée par les païens... Une terre peuplée de juifs qui crachent sur la Loi de Moïse... Yahvé sera aussi terrible qu'ils sont mauvais... Ils paieront. »

Yeshuâ reste très songeur. Il se met à parler d'une voix très douce :

« Le bien serait donc en haut et le mal en bas ? »

— Bien sûr.

— Le monde serait-il si simple ?

— Sans aucun doute.

— Pourtant, aucun homme ne se ressemble... Aucun fruit... Aucun arbre...

— Mots de charpentier... Bientôt, Yeshuâ, je te le dis, viendra le Messie qui baptisera cette bande de serpents par le feu. »

Yeshuâ toussote et reprend :

« Ne serait-il pas plus normal qu'il vienne pour les pécheurs, et non pour les justes ?... Qu'Il vienne pour accomplir, et non abolir ? »

— Tes mots sont étranges.

— Il est étrange, aussi, de ne donner à l'homme aucune chance de s'en sortir... En vérité, moi, je crois en un Yahvé de grâce et de pardon.

— Tu aurais dû rester plus longtemps chez les frères esséniens.

— Je n'en étais pas digne, ajoute Yeshuâ avec prudence. À propos, as-tu connu mon ami Joram, quand tu étais, toi-même, à Qûmran ?

— Il y avait beaucoup de frères, répond Yohanon avec un vague geste de la main... On ignorait nos noms. »

Puis, Yohanon semble si absorbé dans ses réflexions qu'il devient inutile de lui adresser la parole. Il est ailleurs. Le silence finit par devenir pesant... Puis, comme s'il se métamorphosait, Yohanon attrape Yeshuâ par les épaules :

« Tu me parles de pardon, cousin, mais quand je te dis qu'Israël est

malade, crois-moi... Regarde notre roi... Le scandaleux Hérode Antipas... Il vit avec sa nièce Hérodiade qui était la femme de son demi-frère... Le péché à visage découvert !... Moi, je veux arrêter tout ça.

— Toi ? s'exclame Imânouel avec une curiosité ironique. Et quelle autorité as-tu pour le faire ?

— Tu vas être surpris, homme de peu de foi... Contrairement à ce que certains prétendent, je ne suis ni le Messie, ni Élie, ni le prophète... Je suis celui qui, comme le prophète Isaïe, crie dans le désert : *« Préparez un chemin bien droit pour le Seigneur ! »*

La voix de Yohanon dérape dans un cri suraigu. Le temps se fige. Imânouel va parler, mais, compte tenu de son attitude hostile, Yeshuâ préfère le devancer :

« Je t'ai raconté tout ce qui nous est arrivé, cousin. Ma mère a parlé d'un arbre qui parle... Elle n'a pas eu le temps de finir. Vois-tu ce qu'elle a voulu dire ?

— Non, finit par répondre Yohanon.

— Ma mère ou la tienne t'ont-elles dit quelque chose à ce sujet ?

— Non.

— Ne sais-tu rien qui puisse nous aider ?

— Non. »

En sautillant d'un pied sur l'autre, Imânouel lance : « On a bien fait de venir, tiens ! »

Yohanon regarde Yeshuâ.

« Il est énervant, ton frère ! »

Aussitôt, Imânouel foudroie Yohanon du regard.

« Tes mots sentent aussi mauvais que ta peau de chameau !

— Silence ! lance Yohanon d'un air méprisant.

— Crois-tu vraiment que tu m'impressionnes ?... De ta bouche pleine de sauterelles, sortent des paroles de juge, mais tu ne connais rien des hommes !

— Serpent ! crie Yohanon.

— Laisse-moi te dire la vérité, lance Imânouel les larmes aux yeux. Tu sais, Yohanon, l'homme n'est ni bon, ni mauvais. Toute sa vie, il tente d'être le meilleur possible, mais c'est très dur... Trop, parfois... L'homme n'a pas besoin d'être jugé, mais aidé. Regarde-moi, *cousin*, je n'arrête pas de me chercher. Jamais, je ne suis en paix avec moi-même... Pourtant, en moi, il y a tous les hommes...

— Tu es ridicule ! conclut Yohanon.

— Moins que toi ! rétorque Imânouel.

— Nous allons peut-être y aller » enchaîne Yeshuâ. Imânouel n'entend pas.

« Yeshuâ a raison, ajoute-t-il à l'adresse de Yohanon. On ne peut pas compter sur *ton* Yahvé, tu le places trop loin des hommes... Tu as

une grande responsabilité car les gens t'écoutent... Mets donc un peu de ciel sur leur terre ! »

Imânouel s'arrête pour reprendre sa respiration. Il fixe Termite en pointant son index sur le ciel.

« Donne-leur, donne-moi, le goût de là-haut !... Fais-moi palpiter... Aujourd'hui, quand je prie, Yahvé ne résonne pas en moi.

— Il ne résonne pas », fait Yohanon en écho.

Puis, il prend un air impénétrable.

Un drôle de petit sourire.

Sincère ?

Sarcastique ?

Étonné ?

Imânouel semble prendre son élan pour dire quelque chose, mais Yeshuâ l'interrompt dans son élan :

« Partons ! » ordonne-t-il à son frère.

Derechef, il l'attrape par la manche pour l'entraîner sur le chemin du retour. Yeshuâ se retourne pour lancer un regard gêné à son cousin et emboîte le pas d'Imânouel.

Yohanon reste coi.

Quand il a le dos des jumeaux en ligne de mire, ses yeux se mettent à briller comme jamais.

Les battements de son cœur, à bourdonner à ses tempes.

Il a du mal à ne pas courir les rejoindre...

Quand ils sont déjà loin, Yohanon lâche :

« S'ils savaient !... »

Les jumeaux se dirigent vers Magdala.

Marche cruelle à leur corps.

À leurs pieds...

Le vent se lève, sans trêve ni repos. Dans son sillage, il répand maladies et migraines... Au-delà des portes du désert, il siffle sous les portes et s'immisce par tous les orifices des maisons. La nuit, il fait claquer les volets et donne la nausée aux femmes.

Un loup hurlant.

Cheveux noués derrière la nuque avec une cordelette, courbés dans ce vent salin, yeux brûlés par la poussière, les jumeaux souffrent. Quand ils mangent pain noir et fromage de chèvre, leurs dents grésillent.

Autour d'eux, une triste uniformité.

Ils ont l'impression de fouler une lune jaune.

Comment ne pas se sentir seuls au monde ?...

Pourtant, derrière, un homme les suit.

Depuis Jérusalem.

Jusqu'à Nazareth.

Jusqu'à Magdala.

Jusqu'à Béthanie.

Jusqu'à maintenant.

C'est Judas.

Judas l'Ischariote.

... L'un d'eux est le Messie... Il a un trésor...

Sa mère avait prononcé ses paroles après avoir vu les jumeaux, à Jérusalem.

Paroles d'ange.

C'est sûrement le charpentier de Nazareth.

Voici ce qu'avait rajouté son oncle en parlant du père des jumeaux.

Paroles d'homme.

Judas alla donc à Nazareth.

Dans le bourg perdu des am-ha-arez, il comprit très vite.

Un jour entier, il observa le fils du charpentier.

Yeshuâ.

Un jour entier, il l'imagina Messie.

Il le vit travailler, marcher, prier, et son impression première se confirma... Sans aucun doute possible...

Yeshuâ était le rejeton d'une terre desséchée.

Un trésor ?... Il n'avait que deux robes.

Le Messie ?... Yahvé ne pouvait ainsi se fourvoyer.

« C'est l'autre jumeau ! » s'était exclamé Judas.

Il fallait le retrouver.

Mais comment faire ?

S'il vivait en Palestine, c'était chercher un homme parmi des milliers...

De loin, rien ne ressemble plus à un homme qu'un autre homme. Même les femmes ont l'apparence des hommes... Il faut s'approcher, dévisager, scruter...

Un travail surhumain.

Pourtant, Judas marcha des lieues et des lieues. S'usa les yeux à regarder de loin, de près, de très près, foules et gens. Il quêtait des yeux tirant sur le jaune et des cicatrices sur le front.

Mais personne n'avait ça.

Judas finit par désespérer car un trésor change tout quand chaque shekel est si âpre à gagner. Judas était mal payé par un marchand de bois phénicien...

Plus il était pauvre, plus il voulait devenir riche.

Judas faiblit.

Judas oublia.

Puis, le hasard fit son œuvre.

Le jour de la dernière Pessah, dans le Temple de Jérusalem, Judas reconnut les jumeaux. A l'endroit même, où, vingt-six ans auparavant, il les avait aperçus.

Judas y vit un signe du ciel.

Il suivit l'autre jumeau... Celui qu'on appelait Imânouel...

Mieux habillé.

Plus prometteur.

Puis, les jumeaux s'étaient retrouvés.

Judas devint sûr de tout contrôler...

... Indifférent à la soif, à la faim et à la douleur, Judas marche dans le désert de Judée, au rythme des jumeaux. Il est un autre. Le but, pour lequel il a tout abandonné, est là, devant lui, en chair et en os.

Des jumeaux ignorant qu'ils possèdent un trésor.

Mais lui sait.

L'un d'eux est le Messie... Il a un trésor...

Le père des jumeaux est sûrement le charpentier de Nazareth.

Samuel et Sadok, les cousins de Judas, avaient, eux aussi, entendu ces paroles. Sitôt leur majorité, ils partirent de Cana avec une obsession en tête.

Retrouver les jumeaux.

Localiser Yeshuâ fut chose facile.

Il ne sortait guère de Nazareth.

Samuel et Sadok s'organisèrent.

L'un resta dans le bourg des am-ha-arez, tandis que l'autre parcourait la Palestine à la recherche de l'autre jumeau.

Samuel voyait Yeshuâ assister aux leçons du hazan, le chantre de la synagogue, et faire la Simhat Tora, une farandole où, rouleaux de la Loi en mains, Yeshuâ chantait avec les enfants.

Samuel le trouvait ridicule.

Grand enfant.

Demeuré.

Samuel estimait Yôsef de Nazareth beaucoup plus intéressant que son fils. Le rabbin faisait alterner bénédictions, lectures et commentaires auxquels il appelait à participer l'un ou l'autre des fidèles. Lorsque Yôsef parlait, tous se taisaient. Sa parole était précieuse. Souvent, il se risquait à des machal, des paraboles, simples et lourdes de sens.

Samuel était impressionné même s'il savait que Yôsef se fourvoyait.

Pour Samuel, comme pour son frère Sadok, David était le héraut incorruptible de la Loi.

Les deux frères priaient dix fois le jour et la nuit. Ils se réveillaient pour suivre l'exemple des anges gardiens.

Jamais, ils ne mangeaient un œuf pondu le jour de shabbat.

Ils méprisaient la chair.

Les deux frères voulaient prêcher alentour, le repentir et la préparation à l'avènement du Messie par la mortification et le respect de règles sévères.

Suivre l'injonction d'Isaïe : « Trace dans le désert la voie du Seigneur. »

Mission aisée car, eux, ils connaissaient le Messie...

Yohanon.

C'était un Messie ignorant son destin, mais eux, Simon et Sadok, ils allaient l'imposer au monde.

Avant, ils devaient surveiller et, au besoin, tuer les jumeaux.

*Mais Sadok cherchait toujours le deuxième jumeau.
Comment le trouver ?*

Quand les jumeaux arrivent à Magdala, Imânouel est dans un triste état. Yeshuâ le porte sur le dos. Quand il le dépose sur le lit de Mariamene, il lui souffle :

« Si tu savais comme il est lourd !

— Il mange trop de crème et de miel.

— Hé, vous deux, glapit Imânouel, faites comme si je n'étais pas là ! »

Pendant qu'il se tortille de douleur, Yeshuâ soigne ses pieds. Il nettoie d'abord ses plaies au pain d'Alep. La tâche est rude car les lésions sont profondes.

La douleur tenaille Imânouel.

« Tu fais exprès de me faire mal !... Tu veux me punir pour ce que j'ai dit à Yohanon.

— Mais non !... Remarque, il avait un peu raison. Tu parles trop.

— Il m'a provoqué.

— C'est vrai aussi.

— Aïe, tu me fais mal !

— Mais tais-toi donc ! Laisse-moi te soigner !

— Je suis douillet, moi... Je viens de Sepphoris.

— La douleur n'a pas d'adresse... Serre les dents, petit frère... Le pire est à venir. »

Sur les plaies nettoyées mais encore bien sanguinolentes, Yeshuâ applique du plantain amolli dans de l'esprit-de-vin. Imânouel pousse un cri de loup. Mariamene les regarde tous deux avec tendresse.

« À vous deux, vous êtes l'homme parfait... Les yeux d'Imânouel et le cœur de Yeshuâ.

— Tu peux aussi prendre ses pieds ! » gémit Imânouel.

Une fois que Yeshuâ a soigné son frère, Mariamene apporte de l'agneau rôti à Yeshuâ, et de la crème et du miel à Imânouel. Même en mangeant, ils ne parviennent pas à oublier la nudité de Mariamene sous sa robe en fils d'or. Ce corps-là n'est fait ni pour le lin, ni pour le voile. Il est né pour être exposé.

Sur ses lèvres, Mariamene a étalé du beurre de cochenille. Imânouel pense aux immenses ressources de cette bouche purpurine et de ce ventre aussi arrondi qu'un sourire. Puis, son visage se fige en une étrange moue.

« Je repense à Yohanon, dit-il à Yeshuâ. Je n'ai pas su me retenir, mais toi, tu lui as bien parlé. On dirait que quelqu'un parle à ta

place... D'où te viennent tous ces mots ?

— De mon cœur.

— Comme ça ?... D'un coup ?

— Ça vient comme ça vient. »

Imânouel dévisage son frère de haut en bas comme s'il le découvrirait pour la première fois.

« Yohanon a de la ferveur, ajoute Yeschuâ, mais trop d'intransigeance. Il lui manque l'*ahâbvâ* – l'amour... Israël ne peut vivre dans la repentance perpétuelle. On ne peut naître pécheur... Et même les pécheurs devraient avoir une seconde chance.

— Tu connais les Écritures, lui lance Mariamene avec tristesse. Seul Yahvé peut pardonner les péchés. »

Le regard de Yeschuâ se perd. Pas ses mots :

« Quand un homme est enrhumé, il survit tant qu'il voit la lumière... Ne pas lui pardonner, c'est étouffer la lumière.

— C'est bien, cette parabole, commente Imânouel.

— Notre père parlait souvent ainsi. »

Imânouel promène son regard sur les formes de Mariamene.

« Moi aussi, je sais faire des *machal*... Quand un homme voit une femme nue, ses ardeurs s'échauffent... Ne pas les satisfaire, c'est étouffer son feu. »

Mariamene le fixe.

« Moi, je connais un psaume qui dit : "*Mets une garde à ta bouche... Veille à l'entrée de tes lèvres.*" »

Yeschuâ a un petit sourire.

Imânouel hausse les épaules, se cure les dents et prend l'air grave.

« On est bien avec toi, Mariamene, mais cela ne durera pas toute la vie.

— Cette maison est la vôtre, répond-elle.

— Nous t'en remercions, poursuit Yeschuâ, mais Imânouel a raison. Dès qu'une peau neuve se sera formée sous la croûte de sa plaie, nous devrons partir... Sinon, tu seras forcément en danger... Et puis, nous te gênerons peut-être dans tes activités. » Yeschuâ a dit « activités » avec beaucoup de prudence. Trop. Mariamene soupire avec force :

« Dis-le clairement, Yeschuâ, tu penses aux hommes en rut qui frappent à ma porte.

— Non ! ment Yeschuâ.

— Oh que si !... Eh bien dis-toi que ces hommes-là se sentent conquérants, mais qu'ils paient... Qu'ils se croient seuls, mais qu'ils sont plusieurs... Qu'ils se croient irrésistibles, mais que je fais semblant... »

Yeschuâ a les yeux baissés. Il ne sait que dire. Mariamene poursuit :

« Regarde mes seins, Yeschuâ ! Regarde comme ils sont beaux. Ils pourraient t'appartenir. Je sais l'art de réjouir le sexe des hommes...

Cela aussi pourrait n'être qu'à toi. »

Yeshuâ est cramoisi. Maladroitement, il lève les yeux sur Mariamene. Elle exulte :

« Alléluia !... Yeshuâ regarde enfin ma poitrine ! » Le charpentier de Nazareth détourne vivement le regard.

Imânouel lui vient en aide :

« Laisse-le tranquille, Mariamene ! C'est un vieux puceau, tu le sais bien... Sache qu'il a raison... Tes seins sont peut-être aussi brûlants que mes pieds, mais, à cause de nous, ta maison risque de brûler. Je n'aurais jamais dû vous tramer à Nazareth !... L'assassin nous y attendait.

— Peut-être nous suit-il depuis Jérusalem ? » risque Yeshuâ.

Imânouel réfléchit.

« Si tu as raison, cela signifie notre arrêt de mort... Cela voudrait dire que nous sommes pistés comme du gibier... Que nous n'avons aucune chance.

— Je crois, précise Yeshuâ, que nous sommes suivis depuis le tout début... Je ne voulais pas quitter Nazareth, d'ailleurs. C'est Joram qui m'a convaincu.

— Pareil pour moi... C'est Joash qui m'a incité à partir de Sepphoris. »

Mariamene toise Imânouel :

« Regrettes-tu vraiment d'être parti ?... Tu m'as connue, quand même !

— Un grand moment... Et puis, je voulais exister... Et *j'existe*, maintenant... La vie n'est pas comme je pensais, mais, comme mes pieds, je grandis. Je me finis, petite sœur.

— Une drôle de “petite sœur”, non ?

— C'était juste une façon de parler. »

Imânouel s'arrête net.

Il vient d'y avoir un bruit sur la porte.

Un bruit involontaire.

Un bruit échappé.

Imânouel s'immobilise.

Yeshuâ aussi.

Postures identiques.

Mêmes pensées.

Mais le charpentier va plus vite à dire :

« On se sent épiés, ici. »

Chaque ville.

Chaque village.

Chaque bourg.

Chaque rue.

Sadok traquait le second jumeau.

Les mois passaient...

... Ardent comme une fournaise, Elul appelait le vent des déserts du sud qui transformait dattes et figues en gouttes de miel... Les premières pluies de Tishri ameublissaient la terre pour appeler les am-ha-arez aux labours, en vue des semailles... Marshevan marquait la récolte de l'olive et le rafraîchissement des jours... Aux derniers jours de Kislev, et pendant presque tout Tavet, les grandes pluies tombaient de nuages fiévreux... A Shevat, les amandiers s'étoilaient...

Inlassable cycle du temps...

Mais, cette année-là, pendant Aadar, juste après les fêtes de Purim, Sadok passa par Sepphoris. Dans la rue principale, bordée de colonnes, il passait tout au crible.

Une fois encore...

Depuis des années...

Sadok ne put en croire ses yeux lorsque qu'il vit une longue silhouette se déplacer à vive allure... Même stature que Yeshuâ de Nazareth...

Était-ce le second jumeau ?

Sadok eut un doute.

Il s'approcha de l'homme.

Alors, son cœur battit.

L'inconnu était moins marqué par la vie que le charpentier de Nazareth mais il lui ressemblait.

Trait pour trait.

Puis, Sadok vit les cicatrices sur le front de l'homme de Sepphoris.

Ces cicatrices qui, avec celles du charpentier, conduisaient au Messie... Ce soi-disant Messie qu'il fallait supprimer pour faire place à Yohanon...

Sadok suivit le second jumeau.

Il n'allait plus le lâcher.

À Magdala, Yeshuâ et Imânouel ont du mal à rester enfermés. Ils finissent par se risquer hors de chez Mariamene.

Avec prudence, ils se dirigent vers le lac de Tibériade. Après avoir longé un pâturage dévasté par trois moutons et deux ânes, ils s'arrêtent. Ils regardent longuement autour d'eux. Rien de suspect. Ils regardent aussi loin que leurs yeux le leur permettent. Leurs regards se perdent sur les cultures qui s'étirent sur les hauteurs de l'ouest. Rien.

Alors qu'ils progressent vers le lac de Tibériade, dans l'odeur épouvantable d'une tannerie, ils se rendent compte que les passants leur lancent des regards venimeux.

Tous savent qu'ils logent chez la prostituée.

Mais les jumeaux s'en moquent.

Arrivés au bord du lac, ils foulent le sable noir. Leurs pieds fendent le clapotis des vaguelettes alors qu'au loin, se hérissent des épis de voiles.

Sur l'eau, les pêcheurs tirent les filets, sur terre, ils les réparent. Il y a aussi ceux qui comptent les prises et trient les poissons. Barbeaux, filets, perches...

C'est la cinquième heure de l'après-midi.

Il fait chaud.

Yeshuâ et Imânouel s'attablent dans une baraque en bois de refend. Ils boivent du vin qui pique en croquant des pépins de pastèque grillés. Sans échanger un mot, ils regardent un homme qui, eau à mi-cuisse et torse nu, luit de sueur à force de lancer le haveneau. Parfois, l'homme s'arrête pour se sécher au vent. De ses mains, il chasse alors les mouches obstinées.

Non loin, sur la rive, un autre homme s'approche. Drôle de silhouette. Petite, maigre et recroquevillée. Sourcils charbonneux. Démarche inquiète de chacal. Yeshuâ le regarde :

« Il a l'air bizarre, celui-là. »

Alors que l'homme s'approche, Imânouel sourit.

« Il louche !... Crois-tu qu'en nous voyant, il imagine des quadruplés ? »

L'homme à la démarche de chacal leur dit :

« *Shlama ellawhon.*

— *Bsheyna*, répondent les jumeaux en chœur.

— Je me permets de vous déranger car vous avez une forte ressemblance avec un homme que je connais... Yôsef, le charpentier

de Nazareth.

— C'est notre père, précise Imânouel en lançant un coup d'œil à Yeshuâ. Comment l'as-tu connu ?

— Des cousins de Cana m'ont parlé de lui. Il a livré des jougs à leur père. Il paraît que c'est un homme bon... Comment va-t-il ? »

Yeshuâ a la gorge si serrée qu'il ne trouve qu'un mot à dire :

« Mort. »

Judas semble aussi triste que s'il venait de perdre un membre de sa famille.

« Que le Seigneur vous console, vous et tous les affligés de Sion et de Jérusalem... Laissez-moi vous inviter à dîner... Je suis Judas l'Ischariote. »

Après avoir échangé un regard consentant, les jumeaux s'écartent pour faire une place à Judas. Lorsqu'ils terminent les pépins de pastèque, le plat arrive. Deux hommes le portent dans de vastes récipients de terre vernissée. Dedans, de la soupe de caille et de blé. On se sert avec une cuillère en bois. Comme on a faim, on prend aussi du pain dans un grand panier tressé.

On parle de Yôsef, de Galilée et de Jérusalem. Les jumeaux aiment cela. Judas est la seule personne avec laquelle ils conversent librement depuis leurs premières agressions. Ils parlent de tout. De rien. Se dévoilent.

On cause tellement que la nuit finit par tomber.

Le ciel devient sable.

Derniers pêcheurs, derniers poissons, derniers cris.

Le ciel devient terre.

En rentrant vers la maison de Mariamene, Yeshuâ dit de Judas :

« Je l'imaginai mauvais... Pourtant, il est si bon... Quelle erreur de jugement ! »

Autour de Yohanon, dix personnes.

Ils ont la tête basse.

Car ils sont houspillés.

Insultés.

« Bande de serpents ! hurle Yohanon. Qui vous a enseigné à vouloir échapper au jugement divin ?... Montrez par des actes que vous avez changé de mentalité... Ne vous mettez pas à dire en vous-mêmes : *“Abraham est notre ancêtre”*... Yahvé peut utiliser les pierres que voici pour en faire des descendants d’Abraham ! »

Yohanon a les yeux hallucinés. Il postillonne tant, que des filets de bave coulent le long de sa barbe et sur son torse. Un cheval en pleine course. Yohanon lève le bras et abat le tranchant de sa main :

« La hache est déjà prête à couper les arbres à la racine... Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits va être coupé et jeté au feu. »

Il fait très chaud mais un frisson parcourt l’assemblée.

Yohanon s’agenouille.

Tous l’imitent.

« Préparez le chemin du Seigneur. Faites-lui des chemins bien droits. Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées. »

Les yeux de Yohanon s’illuminent de colère.

« Le Seigneur tiendra dans sa main la pelle à vanter et séparera le grain de la paille... Il amassera son grain dans le grenier, mais Il brûlera la paille dans un feu qui ne s’éteint jamais. »

Puis, Yohanon se fait plus doux.

« J’ai vu le Messie », murmure-t-il.

Personne n’a entendu.

Curieux, les gens se rapprochent de Yohanon.

Il continue :

« C’est l’agneau de Yahvé qui enlève le péché du monde. »

Deux hommes se prosternent à ses pieds.

Samuel et Sadok.

Confits de dévotion.

Yohanon est gêné.

« Relevez-vous, frères... Je ne suis pas une idole.

— *Rabbi*, tu es la nôtre, dit Samuel.

— Celui dont tu annonces la venue, c’est Toi », ajoute Sadok.

Yohanon secoue la tête.

« Celui-là est plus puissant que moi... Je ne suis même pas digne de me baisser pour délier la courroie de ses sandales.

— Tu te trompes, *rabbi*, fait Samuel.

— Oui, tu te trompes, fait Sadok en écho.

— Je sais *qui* je suis », ajoute Yohanon.

Mais son air est énigmatique.

A-t-il un doute ?

Bien sûr...

Encouragé par cette attitude, Samuel lance :

« Yohanon, nous avons cru en Toi dès que nous t'avons vu !...
Nous veillerons sur Toi comme des chiens !

— Je préférerais des colombes, rétorque Yohanon avec amusement.

— Les colombes n'ont pas de dents », siffle Sadok. L'air de Yohanon reste tout aussi indéchiffrable.

En eux, Samuel et Sadok savent bien qu'il est le Messie.

Qu'il ne veut pas encore se dévoiler.

Ils feront tout pour lui tracer un chemin bien droit. *Tout*.

Malgré lui, s'il le faut.

Chiens...

Ils resteront ses chiens.

« Bien mangé ? »

Mariamene est un peu jalouse. Elle veut les jumeaux pour elle toute seule. Leur escapade sur la rive du lac lui a serré le cœur. C'est vrai, ils lui ont proposé de les accompagner, mais elle a hésité, puis refusé.

Elle sait que dehors, il n'est pas bon de marcher à ses côtés. Que sa compagnie est mauvaise. Qu'elle porte une ombre indélébile. Qu'elle incarne le péché.

Les jumeaux sont joyeux.

Leurs corps s'assemblent.

Leurs regards se fondent.

Ils se parlent sans un mot.

Ils se ressemblent de plus en plus.

Mariamene scrute l'homme idéal, locataire de deux corps.

« Vous étiez faits l'un pour l'autre ! »

Les frères ressentent un peu de gêne. Une sorte de pudeur. Leurs regards s'évitent.

« Il m'apporte de la sagesse, admet Imânouel.

— Il me fait rire », avoue Yeshuâ.

Mariamene est surprise.

« Pourtant, tu ne ris pas souvent !

— Je ris dans ma tête.

— Remarque, tu ne pleures jamais, non plus.

— Parfois, si... J'attends le silence et la nuit. »

Mariamene tourne la tête, plusieurs fois, pour les dévisager à tour de rôle.

« Vous allez finir par ne faire qu'un !

— Je suis plus beau que lui, hein ? persiste Imânouel.

— C'est vrai mais si tes yeux attirent, le cœur de Yeshuâ rend folle.

— Folle ? s'exclame Imânouel. C'est trop pour un seul cœur !

— Rien n'est à changer à ce que je viens de dire... *Afilou ote a'hate*

— Pas même une seule lettre. »

On entend un bruit au-dehors...

Les jumeaux se raidissent. Mariamene pâlit. Imânouel s'écrie :

« Tu avais raison, Yeshuâ, on se sent épiés, ici ! »

De longs instants s'écoulaient.

On n'entend plus que les bruits de la nuit.

Fausse alerte.

« Ils vont bien finir par nous tuer ! » lance Imânouel.

Yeshuâ semble avoir une révélation.

« Ils ne doivent pas être si nombreux, murmure-t-il soudain. Je me demande si ce n'est pas le même, à chaque fois.

— Comment aurait-il pu être dans tous ces endroits à la fois ? demande Imânouel.

— Je veux dire le *même* pour *chacun* de nous ! stipule Yeshuâ. Peut-être que le même tueur nous a suivis, partout où nous allions.

— Le même ?... Un nain ou une femme, un homme noir, puis un Romain ?

— Des déguisements... Après avoir été battu par l'homme noir, à Qûmran, j'étais plein de taches. Mon agresseur avait dû étaler une poudre sur son visage... Mêlée à sa sueur, elle a coulé...

— Tu ne me l'avais pas dit !

— Je viens de m'en rendre compte... Frère, je persiste à croire que chacun, nous avons affaire au même tueur... Deux personnes qui se concertent et se déguisent avant de nous agresser. »

Imânouel ricane en lui demandant :

« Dis-moi, petit frère, comment fait-on pour se déguiser en nain ?

— La première fois, admet Yeshuâ, c'était sûrement quelqu'un d'autre.

— Mais pourquoi se déguiser ? renchérit Imânouel. On fait ça pour ne pas être reconnu... Mais que leur importe puisqu'ils veulent nous tuer !... Morts, on ne reconnaît plus personne ! »

Un silence flotte, puis Mariamene intervient :

« Il n'y a qu'une explication... Les tueurs ont *honte* de ce qu'ils font. »

Les jumeaux s'interrogent du regard.

Mariamene poursuit son idée :

« Ils ne veulent pas que vous les reconnaissiez parce qu'ils ont peur de votre jugement. De votre regard. Ils doivent bien vous connaître... Avez-vous fait la liste de vos relations communes ?

— Tu nous prends pour des crétins ? riposte Imânouel.

— Un peu, oui... C'est quand même votre “petite sœur” qui vous a fait remarquer que vos premières agressions avaient eu lieu la même nuit.

— Eh bien, figure-toi, *femme*, que nous avons tout fait pour chercher les gens que nous connaissions tous les deux. »

Les yeux de Mariamene se font ironiques.

« Avec quel résultat, homme subtil ?

— Tu es la seule.

— Ils sentent bon, ces mots-là, gazouille Mariamene. Dis-les moi, Yeshuâ !

— Tu *étais* la seule », corrige le charpentier.

Mariamene se cabre.

« Ce que tu peux être cruel ! »

Imânouel fronce les sourcils.

« Explique.

— Maintenant, *petit frère*, il y a quelqu'un d'autre.

— Qui ?

— Judas. »

À l'extérieur, du bruit.

Un oiseau et un homme.

Une fauvette qui zinzinule.

Un frottement bizarre, aussi.

Autour de Yohanon, cent personnes.

« Maudit sois-tu, Hérode Antipas, hurle-t-il... Un psaume dit : *“Vous livrez votre bouche au mal et votre langue est trompeuse”*... C’est pour toi !... Le roi David disait à ses ennemis : *“Vous dardez vos langues comme des serpents. Il y a du venin sous vos lèvres”*... C’est pour toi ! »

Yohanon crache à terre.

« Hérode, tu sues le venin ! »

Puis, il éclate d’un rire dément.

« Vois ce que tu as fait à ton frère Philippe, ancien tétrarque d’Iturée, de Trachonitide, de Lysanas et d’Abilène !... Avec son épouse Hérodiade, il vit exilé à Rome... Et toi, vorace, quand tu vas là-bas pour qu’Auguste te fasse roi de Galilée et de Pérée, que nous ramènes-tu ? »

Menton en avant, poings vissés aux hanches, sur fond d’épineux, Yohanon prend le groupe à témoin :

« Hein, je vous le demande ?... Que nous ramène-t-il ? »

Puis, à la manière des tragédiens du théâtre grec de Sepphoris, Yohanon gronde en levant les bras :

« Cette putain d’Hérodiade ! »

On rit ou on serre les dents.

Une femme glousse.

Yohanon poursuit de plus belle.

« Vicieux Hérode, si je me tais, les pierres, elles, crieront !... Elles te diront que tu n’es rien devant la Loi de Moïse... Que tu es un dégénéré !... Quel exemple pour tes sujets !... Veux-tu les faire à ton image ?... En faire des dégénérés ? »

Cette fois, on applaudit.

« Avec des chars et des armes de fer, Yahvé Sabaoth et les Hébreux ont vaincu les Cananéens et les Philistins... Les tribus se sont alliées... Elles ont fait alliance avec le Très-Haut... Les Hébreux sont les Elus... Et toi, Hérode, étalon en rut bien membré, crois-tu pouvoir être leur roi ? »

On applaudit encore plus fort.

On rit d’applaudir.

Yohanon avance vers le petit groupe en levant les bras.

« La hache est déjà prête à couper les mauvais arbres... Le feu les attend. »

On applaudit de plus belle.
Sauf deux hommes.
Deux mercenaires d'Hérode Antipas.

« Vous avez entendu le frottement ? murmure Yesshuâ.

— On dirait que ça vient de la porte, chuchote Mariamene.

— Vous deux, continuez à parler », fait Imânouel encore plus bas.

Tandis que Mariamene invente une conversation, Imânouel paraît, un instant, étranger à la scène. Son regard doré se perd le long des tapis de Mariamene. Ombres de Yahvé dans l'ombre de la chambre.

Puis, Imânouel se glisse sur le sol à la manière de ces gros serpents sans venin. Par reptation, il progresse ensuite le long de couleurs évoquant l'ombre d'épais jardins, l'ocre des caravanes et le lait bleu des oasis.

Pour marquer chaque reptation, en son esprit, il scande Homère.

« Sur les trônes gracieux, d'étage en étage, s'élèvent des tapis de toutes sortes, œuvres admirables des guerriers. »

Un autre frottement.

Infime.

Imânouel mesure chacun de ses gestes.

Se rapproche du sol.

Homère fini, il se lance dans un proverbe.

Tapis... Lyres où la laine fait vibrer les émotions de l'âme.

Il le dit trop vite. Il doit ajouter des mots de son cru.

Tapis... Tambours où la laine racle les ardeurs de l'homme.

Cela lui suffit pour parvenir tout près de la porte d'entrée. Derrière lui, Mariamene et Yesshuâ entretiennent une discussion extravagante.

Devant lui, qui ?

Imânouel se relève avec une excessive lenteur.

Une fois debout, il saisit le loquet. Ouvre la porte avec violence. Saisit, par le cou, l'homme qui se trouve derrière et le projette dans la chambre.

En hurlant, l'homme tombe de tout son long.

Au milieu du dos, Yesshuâ lui assène un terrible coup de coude.

Râle sourd. Souffle coupé. Corps inerte.

Yesshuâ le retourne. Se met à califourchon sur son ventre. Lui écarte les bras en croix.

L'homme n'est pas armé.

Il n'a pas une tête de tueur.

Mais de victime.

Il louche.

Judas !

« Il n'est pas d'ici, celui-là, dit Mariamene. J'en suis sûre, je les connais tous. »

Imânouel le gifle :

« Tu nous invites à manger et, maintenant, tu viens nous tuer !... Es-tu né d'une femme ou d'une hyène ?

— Je... je...

— Parle ! hurle Imânouel.

— Laisse-lui un peu de temps », intervient Yeshuâ tout en maintenant sa prise sur l'intrus.

Les poumons de Judas finissent par soulever son torse à un rythme régulier.

« Je ne vous veux aucun mal.

— Pourquoi nous suivre, alors ? » demande Yeshuâ avec calme.

De la bouche du petit homme aux yeux trop rapprochés, les jumeaux entendent alors l'inimaginable :

« L'un de vous deux est le Messie. »

Autour de Yohanon, mille personnes. L'ermite est surpris de voir tant de monde.

Il semble se réveiller d'un long sommeil.

Son regard s'attarde sur les gens.

Il voit autant de mains sales que de regards éperdus.

Yohanon pense soudain aux jumeaux qui sont venus le voir.

Au Messie et à son frère...

Si identiques et si différents.

Yohanon réfléchit longuement.

Pourquoi ne pas le dire dès à présent ?

Et pourquoi ne pas faire ce que le Messie lui avait demandé ?

Yohanon se plante face à la foule.

Sur son visage, une nouvelle expression.

« Désormais, annonce-t-il avec une retenue inhabituelle, je choisis de vous l'annoncer... J'ai vu le Messie... »

La foule fait un silence absolu.

« Je L'ai vu de mes propres yeux, poursuit Yohanon. Il m'a demandé de ne plus blâmer sans donner... Dorénavant, en Son Nom, je vais vous baptiser... Pardonner vos péchés. »

La foule est sidérée.

Yohanon poursuit avec prudence, presque en tremblant :

« Ce pouvoir n'appartenait qu'au Très-Haut, je le sais, mais Son Fils me l'a donné... Venez vous faire baptiser. »

L'eau du Jourdain charrie boue, branchages et débris. Il emporte les imprudents ou les audacieux trompés par sa profondeur, ses courants ou ses tourbillons. Mais il existe quelques gués où l'eau s'accorde un répit.

L'eau sale se met à sauver.

À devenir *mayim hayim*.

Eaux vivantes.

Yohanon devient Yohanon le Baptiseur...

... À Béthanie, et même à Enon, près de Salim, parce qu'il y a là beaucoup d'eau, il lancera cet appel :

« Changez de comportement, faites-vous baptiser et Yahvé pardonnera vos péchés. »

Venue des matrices du ciel et de la terre, l'eau lave le juif du non juif. Le pur de l'impur.

Mais là, tout change.

L'eau fait révolution.

Unique et définitif, après confession des péchés, le baptême par immersion sauve une fois pour toutes. On repart à zéro... Formidable défi au Temple puisque l'on peut obtenir le pardon de ses péchés hors de lui, de ses rites et de ses hommes.

Yahvé devient accessible.

Humain.

Père.

Les habitants de Jérusalem, de toute la Judée et de toute la région voisine du Jourdain iront à Yohanon. Ils confesseront publiquement leurs péchés et Yohanon les baptisera dans l'eau...

... Ce jour-là, Samuel et Sadok sont les premiers baptisés pour la rémission de leurs péchés.

Pourtant, ils pécheront à nouveau.

Au nom de Yahvé, ils enfreindront le premier commandement.

Messie ?...

Imânouel ne cesse de rire.

Yeshuâ, de sourire.

Mariamene, d'être grave.

En son cœur, elle le savait déjà.

Encore à califourchon sur Judas, Yeshuâ se relève. Il regarde Judas, aussi pitoyable qu'un cafard sur le dos.

« Soit tu es fou, soit tu es mal informé. »

Judas se redresse et se masse le ventre.

« Devant l'Éternel, je vous le jure !... L'un d'entre vous est le Messie. »

Imânouel ricane.

« Homme-qui-louche, peut-on savoir comment t'est venue cette grande révélation ?

— De ma mère.

— Ah bon !... Alors, je comprends, maintenant... La grande bouche de Yahvé a parlé à ses petites oreilles. Au fait, ta mère louche-t-elle aussi ?

— Ne te moque pas... À Bethléem, ma mère a aidé la vôtre à vous accoucher. »

Stupéfaction.

Davantage, même.

Mais le mot n'existe pas.

Imânouel est exsangue.

« Parle.

— Quand vous étiez enfants, ma mère vous a vus au Temple de Jérusalem. Elle a dit : *“L'un d'eux est le Messie.”*

— Comment le savait-elle ?

— Dans la grotte où vous êtes nés, elle a vu une sorte d'ange parler à votre père. Les mots de ma mère, elle les tient de la bouche de cet ange-là. C'est par lui que Yahvé a parlé... L'un de vous deux est bien le Messie. »

Judas se garde bien d'ajouter que l'un d'eux possède un trésor...

Les jumeaux sont immobiles.

Statues païennes.

Yeux fixes.

Presque idiots.

« Judas ne peut pas inventer tout cela », murmure Yeshuâ.

Imânouel se dit qu'il rêve.

Qu'il cauchemarde.

Mariamene sourit en son cœur.

Judas souffle :

« Séparés, vous n'êtes rien... Ensemble, vous êtes tout. »

Il y a une telle tension dans la chambre de Mariamene que tous sentent la pression de leurs organes. Pression du sang.

Masses molles du dedans qui se bousculent. Picotements.

Oreilles sourdes.

On devient imperméable.

On n'entend même pas, à la porte, ces frottements bizarres.

Un peu les mêmes que tout à l'heure.

Sauf que, cette fois. Judas est dans la pièce. Frottements hauts, sur la porte.

À hauteur d'oreilles.

D'oreilles d'homme...

On épie encore.

« Séparés vous n'êtes rien... Ensemble, vous êtes tout... Mais qu'est-ce que cela veut dire ? » demande Mariamene.

Elle est tellement belle que Judas la prend par la main sans s'en rendre compte.

« Ma mère m'a dit autre chose... L'ange a dit au charpentier de Nazareth de séparer ses fils, mais avant, de leur laisser un signe.

— Un signe ?

— Tu vas comprendre, femme... Après ces paroles, le charpentier a beaucoup réfléchi, puis, avec un couteau, il a fait ces *choses* sur leur front.

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas. »

Les jumeaux sont toujours muets.

Un roulis de pensées contradictoires les laboure.

Ils n'écoutent plus rien.

Ne voient plus rien.

Incapables de bouger.

De penser.

En congé d'eux-mêmes.

Judas les fixe longuement et leur dit :

« Vos cicatrices mènent à la vérité. »

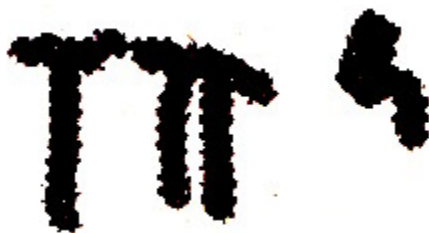
Mariamene enchaîne :

« L'une, non, l'autre, non, mais les deux, oui... Yeshuâ, Imânouel, mettez-vous côte à côte. »

Les jumeaux s'exécutent à la manière de somnambules.

Mariamene s'agenouille devant eux.

Sur le front de Yeshuâ, elle voit ces cicatrices :



Sur le front d'Imânouel, celles-là :



Elle les examine avec autant d'attention et de respect qu'un texte sacré. Puis, les jumeaux sentent la pulpe tiède de ses index tenter de décrypter le message de Yôsef de Nazareth.

Mariamene ferme les yeux.

Lents et précis, ses index caressent les sillons de chair.

En son esprit, un dessin se forme.

Puis, jaillit sur la toile de ses paupières.

Elle dit alors :

« Je sais ce que cela signifie ! »

LIVRE III

Sivan

« Qui creuse une fosse y tombe. »

Proverbe araméen

1

« Je sais ce que votre père a voulu nous dire ! » poursuit Mariamene.

Elle relève la tête avec un air victorieux.

Ses yeux luisent d'exaltation.

Jamais, elle n'a éprouvé pareil sentiment.

Elle croit détenir un pouvoir immense.

Le pouvoir de Yahvé...

Elle seule a résolu l'énigme lancée par Yôsef.

Elle seule a percé le grand secret.

L'indicible secret...

De femme publique, elle devient unique.

Judas la dévore des yeux. Il donnerait n'importe quoi pour connaître la vérité. Mais Mariamene n'a pas un regard pour lui.

Elle n'a d'yeux que pour les jumeaux. Toute entière, elle est tournée vers eux... Elle guette une question, une parole, un geste...

En vain.

Rien.

Les jumeaux ont l'air sourds.

Mariamene n'ose plus parler.

Pas même bouger.

Judas ne sait plus où se mettre.

Les jumeaux finissent par se regarder.

Yeshuâ semble perdu.

Imânouel, énervé.

On dirait qu'il recherche le coupable...

Le Messie.

Sans un mot, Imânouel désigne Yeshuâ du doigt.

Yeshuâ fait un signe de dénégation.

Imânouel semble éprouver une grande douleur.

Être au bord des larmes.

« C'est toi ! » insiste-t-il en chuchotant.

Yeshuâ lui lance un triste sourire.

« Je ne suis que le fils de l'homme, chuchote-t-il à son tour.

— Tu l'es, oui, mais tu as *quelque chose* que je n'ai pas.

— Détrompe-toi.

— Crois-tu vraiment que les juifs m'honoreront des lèvres ?... Que je prendrai leurs infirmités ?... Que les anges me serviront ?... Que je suis "Celui qui suis" ?... La lumière du monde ?... Le sel de la terre ? »

Yeshuâ plisse les yeux.

Regard difficilement interprétable.

« Peut-être bien.

— Alors, je serais un Messie à l'envers.

— Pourquoi pas ?

— Je ne suis qu'un fils des ténèbres !

— Non, un roseau agité par le vent... *Etpet'ah !* Ouvre-toi ! »

Yeshuâ et Imânouel ont parlé aussi vite qu'ils se taisent.

Yeshuâ garde un air impénétrable.

Imânouel se mord les lèvres.

Ils se rendent compte qu'ils viennent de prononcer des paroles insensées.

Qui a osé dire ça depuis la création du monde ?

Qui même y a pensé ?

Les jumeaux se sentent écrasés.

Leurs échine se courbent.

Une lueur étrange passe dans leurs yeux.

Une sorte de peur...

Ils se sentent seuls.

Si seuls.

Pourtant, ils finissent par sortir d'eux-mêmes car, dehors, il y a du bruit...

Des cris de colère.

Qui s'alimentent les uns des autres.

Qui finissent par ne former qu'un sinistre brouhaha.

Mariamene se rhabille et va ouvrir.

Devant elle, le rabbin.

Derrière le rabbin, des hommes.

Sans le rituel des salutations, le rabbin énonce la sentence.

« Femme, tu as été prise en flagrant délit d'adultère, or la Loi nous a commandé de lapider les femmes comme toi.

— Mais je ne suis pas mariée !

— Peu importe. Les sages du village ont décidé que vivre avec deux hommes en même temps revenait à être adultère. »

Les épaules de Mariamene s'affaissent. Elle ne sait quoi dire. Très vite, des hommes entrent dans la maison. Se ruent sur elle. Des mains sales l'agrippent pour la faire décoller du sol. Impossible d'accoler un visage à ces mains-là. Certaines lui pétrissent seins, fesses et ventre. Mariamene voit même les lunules noires des ongles qui lui griffent le visage.

Tétanisé, Judas reste assis.

Imânouel se lève d'un bond. Il veut porter secours à Mariamene, mais il est maîtrisé par les mains sales.

Yeshuâ se lève, lui aussi, mais reste immobile.

On l'ignore.

Mariamene est emmenée sur la place du village.

Vite, elle est à terre.

Chaste pécheresse.

Poupée de chiffon.

On allume des feux pour mieux y voir. Les visages s'enflamment. Les hommes aux mains sales deviennent légion de *Shatan*. Des hommes rouges aux visages turgescents.

Ils sont là, à choisir celui qui lancera la première pierre. C'est la massive. La fatale, assénée à toute force sur le crâne de la suppliciée.

Pour l'achever... Avant que la foule ne lui jette des cailloux.

Un grand costaud est choisi. Muscles de chêne.

Il ramasse une grosse pierre et s'avance vers Mariamene.

Imânouel s'interpose. Le costaud trouve la force de lui décocher un coup de pied dans le bas-ventre. Imânouel s'écroule.

Le visage dans la poussière, il voit la silhouette massive de Yeshuâ se placer entre Mariamene et le costaud. Et dire d'une voix calme :

« Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre. »

Le costaud s'arrête net. Il interroge ses compagnons du regard. Que faire ?... Nul ne lui répond, mais un ancien vient lui tapoter l'épaule. Il lui fait signe de le suivre...

Les plus anciens s'éloignent.

Puis, les plus jeunes.

Le costaud finit par partir lui aussi.

Sur la place, il n'y a plus qu'Imânouel allongé, Judas qui arrive et Yeshuâ qui caresse les cheveux de Mariamene.

Elle lui dit :

« Allez vite sur le mont Horeb² !

— Pourquoi ?

— Car c'est là que vous saurez la vérité.

— Mais pourquoi donc ?... Parle !

— Ces cicatrices sur vos fronts, ce sont des lettres... De l'hébreu. »

Yeshuâ est interloqué.

« Pourquoi ?

— Ne sais-tu dire que “pourquoi ?” !... Moi, je te dis que quand je te vois toi, à ma droite, et Imânouel, à ma gauche, je vois des lettres qui forment une suite logique.

— Des lettres !... Lesquelles ?

— *Yud, Chet, Zayin, Yud, Shin, Ayin.* »

Sur le sable de la place, elle dessine :

יחזישע

« *Yahvé le sauvera*, lit Yeshuâ songeur³ .

— Et par *qui*, Yahvé a sauvé le peuple juif ?

— Moïse... Mais pourquoi mentionnes-tu le mont Horeb ?

— C'est là que Moïse a reçu les commandements !

— Ce ne peut être que cela ! s'écrie Yeshuâ. Quand je pense qu'il y a des lettres inscrites sur nos fronts... Des lettres !... C'était si simple ! »

Mariamene embrasse Yeshuâ sur la bouche. Elle le fait si vite qu'il n'a pas le temps d'esquiver. Puis, d'une voix rauque, elle lui dit :

« Laissez-moi, je vais me réfugier dans ma petite maison de Beth-Kéfa... Vous, partez de suite... Allez là-bas ! »

« Vous avez vu vous-mêmes ce que j'ai fait à l'Egypte, comment je vous ai porté sur des ailes d'aigle et vous ai fait arriver jusqu'à moi. »

Ainsi commencèrent les paroles de Yahvé à Moïse quand le peuple d'Israël arriva à la « montagne de Yahvé ».

Le mont Horeb.

Là où, treize siècles auparavant, Yahvé se révéla aux hommes.

À Moïse.

Au peuple juif.

La marche dure des jours et des jours pour rejoindre ce lieu sacré, entre l'Afrique et l'Asie, au nord de la mer Rouge, sur la presqu'île égyptienne.

Pendant le mois de Sivan, un morceau de soleil semble s'être échoué sur la Terre promise.

Le braver est une terrible épreuve.

Surtout dans les déserts...

Yeshuâ et Judas marchent les dents serrées. De temps à autre, Judas se retourne avec inquiétude.

« Que cherches-tu ? demande Yeshuâ.

— Moi, je ne cherche rien... Je crois que c'est nous que l'on cherche...

— *Nous ?*

— Je t'en parlerai plus tard... Je n'en suis pas encore sûr. »

Imânouel grimace. Ses pieds ne sont que douleur. Il finit par se plaindre, mais Yeshuâ l'en dissuade sèchement :

« Arrête donc de geindre ! »

Imânouel se tait.

Le long de sa marche, il voit des dromadaires, des guépards, des chats des sables, des fennecs et des bouquetins de Nubie. Des apparitions aussi incongrues, en ces lieux, que des centaures ou des hippogriffes. Pourtant, le plus faible des jumeaux ne pense qu'à ses pieds.

Petits pas sur terre pour rejoindre l'immense Horeb...

Les hommes s'en rapprochent. Ils franchissent un plateau caillouteux surplombé de blocs montagneux roses, dépassant parfois les quatre mille coudées. Puis, la souffrance des hommes s'achève un petit matin, au soleil levant, lorsqu'ils se réveillent face au mont de Moïse.

Une beauté à pleurer.

En gravissant l'Horeb, les hommes voient, au nord, les dunes de sables et les plages fossilisées depuis des millions d'années. Au centre, les pierres à chaux d'un plateau. À l'est, l'escarpement très raide d'un golfe. Au sud, les roches granitiques et volcaniques.

Partout, des pierres.

Vertes, rouges, jaunes, violettes.

Et même bleues.

Dans l'air, l'odeur de la roche chaude. Et, toute proche, celle, âcre, de leur sueur, celle, fétide, de leur haleine. Soudain, une brise tiède, providentielle, excite leurs narines. On dirait le souffle de Yahvé. Mais Yeshuâ et Judas gardent les dents serrées.

Imânouel, lui, devient rêveur.

« Détendez-vous, leur dit-il... Goûtez la beauté du monde... Voyez comme il nous traverse et nous donne ses couleurs...

— Nous ne sommes pas venus ici pour ça », lâche aussitôt Judas.

Le regard d'Imânouel parcourt le vert olive des touffes d'épineux, les bruns plissés des couches rocheuses, et plus que tout, les jaunes mystérieux, presque neigeux, du sable qui s'étend à leurs pieds.

Les hommes ont cessé leur progression.

En vérité, ils ne savent pas où aller.

Imânouel est dans un état second.

Yeshuâ finit par intervenir :

« Imânouel... Peux-tu nous aider ?... Rappelle-toi que nous cherchons les traces du *Cheliha*, l'Envoyé...

— Je n'ai pas oublié, mais tu sais bien que je n'aime guère cette histoire de Messie... En tout cas, si l'on doit aller quelque part, c'est plus au sud.

— Pourquoi ? demande Yeshuâ.

— C'est là que Yahvé s'est révélé à Moïse.

— Comment le sais-tu ? rétorque Judas.

— Vois-tu, homme-qui-louche, mon père adoptif est pharisien. C'est lui qui me l'a dit. Et, comme tu le sais, les Pharisiens sont hypocrites, mais ils connaissent bien notre Histoire. »

Judas s'avance vers Imânouel et le regarde droit dans les yeux. Il a l'air farouche, presque inquiétant.

Air de tueur.

« Ne m'appelle plus jamais homme-qui-louche !

— *Amen* », répond Imânouel surpris.

Après avoir sorti un fromage de brebis de sa besace, Yeshuâ leur indique qu'il est temps de faire une pause.

Dissimulés derrière une houppe rocheuse, Samuel et Sadok, les chiens de Yohanon, ne sont pas loin des trois hommes. Depuis Magdala ils prennent grand soin à ne pas être découverts.

Eux aussi sont épuisés.

« Plutôt mourir que d'échouer », murmure Sadok.

Puis, il partage la dernière galette de blé avec son frère, et, d'un pan de sa robe, sort les dernières figues sèches. Samuel est noir de soleil, mais il pâlit.

« Il ne nous reste plus rien, n'est-ce pas ?

— Rien, sauf notre foi en Yohanon.

— Et s'il n'était pas le Messie ? ose Samuel. Il le dit à qui veut l'entendre... Il annonce même qu'il l'attend... Qu'il n'est que son messager.

— Ce n'est qu'une ruse !... Pour le moment, il ne se dévoile pas pour échapper aux grands prêtres... Mais, tu sais bien qu'en temps voulu, Yohanon le fera.

— Tu en es sûr ?

— J'en suis aussi sûr que je te tuerai de mes propres mains si tu perds ta foi en Yohanon. »

Lourd silence.

« Je suis avec toi, lance finalement Samuel en lançant un regard furtif vers Judas et les jumeaux. Et ceux-là, quand les tuons-nous ?

— Bientôt, mais d'abord, laissons-les chercher. Je suis curieux de voir quel trésor et quel Messie, ils vont nous dénicher... Crétins de Yeshuâ et d'Imânouel !... Ils croient maintenant que le Messie est l'un d'eux.

— Tu as raison... Judas leur a forcément dit.

— Dans la grotte de Bethléem, sa mère aurait dû supprimer les jumeaux à la naissance... Tuer les serpents dans l'œuf. »

Judas et les jumeaux reprennent leur marche vers le sud.

Avec d'infinies précautions, Samuel et Sadok se coulent dans leurs pas.

Autour de Yohanon, deux mille personnes.

À Béthanie, dans les eaux sales du Jourdain, devenues *mayim hayim*, eaux de vie, Yohanon le Baptiseur fait face à la foule.

Son visage est apaisé.

Ses yeux, doux.

Il lève les bras avec lenteur.

Grand silence dans la foule.

« Préparez-vous, frères, le Messie va bientôt venir parmi nous... Il demandera le baptême. »

Stupéfaction de la foule.

Long silence rompu par une voix aigrelette.

« Quand ? »

Un demi-sourire fend le visage de Yohanon.

Il détache chaque syllabe de sa réponse :

« Ce n'est plus qu'une question de jours. »

« Jamais nous n'y arriverons ! » maugrée Judas.

Le sud du mont sacré ne lui révèle que sa rocaille, abondante, et sa verdure, famélique.

Rien d'autre.

Rien qui n'indique l'Envoyé.

Devant Imânouel, indifférent, Yeshuâ et Judas y croient encore.

Ils se voient dans les pas de Moïse lorsqu'il faisait paître le bétail de Jéthro, père de Tsipporah, son épouse, et prêtre de Madiân.

Ils imaginent la flamme jaillir d'un buisson.

Puis, les échos de la voix de Yahvé.

Ô Moïse, je t'ai choisi, de préférence à tous les hommes, pour que tu transmettes mes messages et ma parole.

Ils perçoivent la stupeur de Moïse et ses bafouillis car le patriarche avait des problèmes d'élocution.

Ils discernent même des signes dans les striures des roches, le jeu des escarpements et la course des nuages...

Mais ils doivent se rendre à l'évidence.

Ils font fausse route.

« Rentrons », lance Yeshuâ avec amertume.

Imânouel reprend vie.

Dans l'air sec, il se met à sentir l'inimaginable. Des effluves de coriandre, de clou de girofle et de mousse de chêne. Des goûts de crème et de miel.

Pas de Messie...

Grande délivrance !

Tout cela lui faisait peur...

... Désormais, les trois hommes se dirigent vers Beth-Kéfa, l'endroit où Mariamene s'est réfugiée.

Dans le désert, la lumière baisse et lui retire, une à une, ses couleurs. Le mauve des reliefs se met à prendre l'allure de hanches, d'aines et d'épaules de femmes à demi enterrées.

Lorsque la dernière pincée de jour est encore vivace. Judas se retourne. Aussitôt, il s'écrie :

« Nous sommes suivis !

— Ici ? demande Yeshuâ perplexe.

— Sur la route de Magdala au mont Horeb, j'avais un doute... Souvent, je voyais deux silhouettes derrière nous... Mais elles étaient parfois mêlées à la foule, puis, dans le désert, elles ont disparu. Je

viens de les revoir. Ce sont les mêmes !

— Celles des tueurs, dit Yeshuâ après un temps... La vérité, c'est qu'ils ont toujours été derrière nous. Mais pourquoi donc ? »

Imânouel toussoie.

« Moi, je sais... C'est lié à ce que Judas nous a dit.

— Au Messie ?

— Forcément !... Les tueurs en savent autant que Judas !... Sinon, comment expliquer tout ce qui nous arrive ? »

Les trois hommes stoppent leur marche.

Imânouel précise :

« Yeshuâ, cette histoire de Messie, cette histoire démente, est notre seul signe particulier... Et quel signe !

— Vrai, avoue Yeshuâ. Les meurs y croient peut-être ? »

Imânouel reste sans voix.

Judas sort de sa torpeur :

« Pourquoi tuer un Messie ?

— Je me le demande, confirme Yeshuâ... S'ils veulent nous mer, pourquoi attendre ?

— Ils auraient pu nous massacrer dans le désert, avance Imânouel. C'était si facile !... Moi, je crois qu'ils sont curieux... Ils savent que nous cherchons à déchiffrer le sens caché de nos cicatrices.

— Veux-tu dire qu'eux non plus, n'en connaissent pas la signification ? demande Yeshuâ.

— Bien sûr !... Ils nous laissent chercher à leur place...

— Et si nous trouvons ? s'enquiert Judas.

— Question idiote !... Ils nous tueront ! »

Une lueur bizarre passe dans le regard de Judas.

Il se gratte la tête et lance :

« Il faut s'en débarrasser ! »

Nulle réponse, mais, avec ce qui leur reste de forces, les trois hommes se mettent à marcher à vive allure sur une portion caillouteuse pour ne pas laisser de traces. Après avoir parcouru environ trois mille coudées, ils s'aperçoivent que le désert présente une forte dénivellation. Ils la franchissent, puis se ruent derrière de denses épineux.

Ils se figent.

Le temps aussi.

Une éternité plus tard, ils entendent les tueurs fouler les cailloux.

Ils n'osent guère se risquer à sortir le visage de leur cache.

Puis, plus aucun bruit.

Ils attendent encore.

Lorsqu'il se sent hors de danger, furieux, Yeshuâ murmure :

« J'aurais dû faire quelque chose !... Ils ont tué mon ami Joram.

— Et moi donc ! enchaîne Imânouel. Ils ont tué Joash... Pourquoi

les avoir éliminés ?... Nous, on nous prend pour des Messies... Mais eux, qui gênaient-ils ?

— Personne ! répond Yeshuâ avec impuissance. Qui peut comprendre tout cela ?... Des agressions étranges... Notre père poignardé... Des amis morts... Des sœurs folles de douleur.

— Des jumeaux idiots... continue Imânouel sur le même ton.

— Parle pour toi ! » rétorque Yeshuâ en souriant.

Imânouel lui envoie une bourrade dans le dos puis conclut avec résignation :

« Plus nous comprendrons, plus nous serons en danger. »

Judas n'a cessé de regarder les cicatrices sur le front des jumeaux.

Ses yeux se plissent, puis s'illuminent.

« Mariamene se trompait... Moi, je sais où il faut aller ! »

« Nous les avons perdus ! »

Tandis que Samuel se désespère, Sadok, lui, s'arrache les cheveux :

« Ah, nous avons été imprudents ! Nous nous sommes approchés trop près. Ils nous ont vus... C'est Judas... J'ai remarqué qu'il se retournait sans cesse. Il est né inquiet, celui-là !... Il ne changera jamais !

— Qu'allons-nous faire ? Maintenant qu'ils nous ont découverts, ils vont faire attention... Nous ne les retrouverons plus jamais.

— Fataliste !... Homme de peu de foi !... Notre démarche est inspirée par Yahvé... Nous protégeons Yohanon, le Fils qu'il nous a envoyé. Yahvé nous remettra forcément sur la route des imposteurs. »

Samuel regarde Sadok dans les yeux. Il est énervé, mais il ose ajouter :

« Tu sais bien que ce ne sont pas des imposteurs !... Nous les connaissons bien... Judas leur a sûrement tout raconté et cela a dû beaucoup les surprendre... Aucun ne se prend pour le Messie ! »

Sadok réfléchit un moment puis avoue :

« J'admets qu'ils doivent être très étonnés... Qu'ils sont bons... Mais l'ivraie prend parfois la forme de belles pousses... Il faut arracher tout ça.

— As-tu facilement porté la main sur Imânouel ? demande Samuel d'un ton neutre. Cela ne te gêne pas de devoir le tuer ?

— Pas du tout, ment Sadok... Il le faut... Et toi, pour Yeshuâ ? »

Samuel comprend dans le regard de Sadok qu'il est bien trop tard pour reculer.

« Je le tuerai », répond-il avec conviction.

Sadok reprend espoir.

« Nous allons les attendre à l'entrée de Magdala... Ils vont forcément y aller, pour revoir la putain.

— Crois-tu vraiment qu'ils vont tomber dans un piège si grossier ?

— Puisque tu es si malin, que proposes-tu ? »

Samuel réfléchit à nouveau à son idée, puis la livre à son frère, comme s'il pensait tout haut :

« Je crois au pouvoir de Yahvé... Mais... Je crois aussi que Yeshuâ et Imânouel vont être difficiles, voire impossibles à retrouver... Ils ne sont pas idiots... Je pensais aller voir celui qui peut, en une journée, les retrouver.

— Un tel homme n'existe pas !

— Si.

— Son nom ? »

Samuel a l'air gêné.

« Cela va te surprendre, prévient-il. Voir cet homme est dangereux, mais c'est notre seule chance de retrouver Yeshuâ et Imânouel... Si nous avons vraiment foi en Yohanon, il faut...

— Ne me laisse pas languir !... Dis-moi immédiatement son nom ! »

Samuel baisse le regard en répondant :

« Hérode Antipas. »

Judas et les jumeaux sont encore immobiles.

Derrière les épineux.

Yeshuâ demande à Judas.

« Tu dis connaître la signification de nos cicatrices ?

— Je le dis.

— Es-tu sûr de ne pas te tromper ? surenchérit Imânouel.

— Je le crois. »

Pensifs, les jumeaux se regardent. Yeshuâ finit par dévisager Judas.

« Hé bien, explique-nous !

— Mariamene avait raison sur un point. Sur le front, vous avez des lettres de l'alphabet hébreu... Elles sont grossières, mais c'est normal... Avec le temps, les marques faites par votre père se sont déformées.

— Cela nous a menés à l'Horeb, réagit Imânouel en haussant les épaules. Perte de temps et pieds brûlants !

— Attends, insiste Judas, laisse-moi finir !... Comme vous le savez, les lettres hébraïques ont d'autres significations. Soit un chiffre, soit un verbe, soit un objet ou un membre du corps.

— Nous savions cela, ajoute Yeshuâ. Où veux-tu en venir ?

— Du côté des chiffres et des verbes, je n'ai rien trouvé... Mais la dernière possibilité donne une réponse. »

Les jumeaux prêtent alors une oreille attentive aux propos de Judas.

« Yeshuâ, tu as trois lettres gravées sur le front. *Yud, Chet, Zayin*. Toi, Imânouel, tu en as trois également. *Yud, Shin, Ayin*. »

Judas laisse ses paroles en suspens. Il veut mesurer son effet. Reprendre la parole avec lenteur. Mais, Imânouel ajoute d'un trait :

« Pour Yeshuâ cela dorme "*Main fermée, clôture et arme*", pour moi, "*Main fermée, dent et œil*".

— Exactement ! exulte Judas. Et à quoi cela vous fait-il penser ?

— À quelque chose de caché ? tente Yeshuâ.

— Non... De protégé, corrige Imânouel.

— Je suis bien d'accord, approuve Judas. Et qu'est-ce qui est protégé ?

— Les armes ? »

Judas affiche un grand sourire.

« Nous y voilà... Des armes enfermées, clôturées quelque part... On ne peut y lancer un regard faute de quoi on se fait mordre. Voilà ce

que vos fronts indiquent. Voilà ce que votre père a voulu nous dire...
Et savez-vous où se trouve la plus forte garnison ?

— Non », avoue Imânouel tandis que Yeshuâ hoche négativement la tête.

C'est alors que Judas leur assène :

« À Jéricho ! »

Hérode Antipas.

Fils d'Hérode le Grand.

Goût du sang.

Le tétrarque de Galilée et de Pérée se dresse sur son lit de cèdre incrusté d'argent. De dessous, il tire un pot de terre vernissé. Après avoir uriné dedans, il le repousse sous le lit. Puis, il boit une lampée d'eau parfumée à la cendre d'encens. Enfile ses sandales, écarte la tenture de laine brodée de la fenêtre et sort sur la terrasse de la forteresse de Machéronte.

On lui a annoncé une visite urgente.

Sur la terrasse, quatre de ses gardes entourent deux hommes.

Samuel et Sadok.

Ils n'ont pas remarqué la présence du souverain et lui tournent le dos.

Fascinés, ils regardent le donjon qui fait office de palais. La masse nouvellement érigée de tours et de bâtiments.

Énervé, Hérode Antipas tape du pied.

Samuel et Sadok n'entendent pas.

Leurs regards circulaires embrassent la mer de sel, à l'est, les sables du royaume des Nabatéens, au sud, et la vallée du Jourdain, au nord.

« Pourquoi me dérangez-vous ? » gronde soudain le tétrarque.

Lorsqu'ils se retournent, Samuel et Sadok se prosternent aussitôt.

« Parlez vite, je suis pressé ! » rugit Hérode Antipas.

C'est la miniature de son père. Plus petit, moins corpulent, mais il a la même voix, impérieuse, métallique, qui glace le sang.

Sadok attaque sans préambule :

« Un complot te menace, mon roi !

— Un complot ?

— Trois hommes en sont les meneurs. Ils parcourent le pays pour semer la discorde.

— Leurs noms ?

— Yeshuâ de Nazareth. Imânouel de Sepphoris et Judas l'Isariote. »

Hérode Antipas fait la moue.

« Ces noms-là me sont inconnus... Serait-ce pure invention de votre part ?

— Oh non, mon roi ! enchaîne Samuel. Nous les avons vus à l'œuvre et venions te prévenir car nous t'aimons... Nous sommes tes

sujets.

— Comment sont ces hommes ? »

Samuel en fait une description rapide. Quand il a fini, Hérode Antipas conclut :

« Des jumeaux, plus grands que la moyenne, et un petit malingre... Mes soldats vont vite mettre la main dessus... Nous aurons ensuite une petite discussion avec eux.

— Pourquoi ne pas les tuer sans attendre ? s'aventure Sadok.

— J'aime comprendre ce qui arrive dans mon royaume.

— Mais tu risques d'en faire des martyrs ! insiste Sadok.

— Je n'aime pas le ton de ta voix et je te trouve bien insolent !... Ici, c'est *moi* qui décide... Et puis les martyrs ne me font pas peur. »

Hérode s'interrompt. Hérodiade et sa fille, Salomé, passent dans un sillon de parfum. Lorsqu'elles disparaissent dans les entrailles de la forteresse, le tétrarque regarde fixement Sadok. Qui s'incline en lançant un coup d'œil à Samuel.

« Où sont-ils ? demande Hérode Antipas.

— À Magdala ou dans les environs. »

Hérode Antipas frappe des mains.

« J'en sais suffisamment... Allez-vous en. »

Trois soldats escortent Samuel et Sadok. Le quatrième reste. Le capitaine de la garde. Hérode Antipas lui donne ses ordres :

« Retrouvez cet homme de Nazareth et ses comparses, mais surtout, n'éveillez pas leurs soupçons et suivez-les jusqu'à ce que vous sachiez vraiment quels sont leurs desseins... Quant aux macaques qui viennent de sortir, ne les perdez pas de vue.

— Je vais mettre des soldats à leurs trousses.

— Pas de soldats, pour eux... Demande à la fouine de les suivre. »

La fouine...

Bonne idée.

Le capitaine de la garde sourit.

« Vous êtes devenus identiques ! »

Ce sont les premières paroles de Mariamene lorsqu'elle s'adresse aux jumeaux, sur le seuil de sa petite maison de Beth-Kéfa.

Son visage exprime la surprise la plus profonde.

« Mais qui est Imânouel ? »

Yeshuâ désigne son frère d'un mouvement du menton.

Mariamene regarde Imânouel en souriant.

« Tu as maigri, mon beau, mais tu as pris du muscle. Tes cheveux ont poussé. Ils frisent comme la mauvaise herbe. Tu as le hâle du voyageur. Tes traits se sont creusés...

— Ne me dis pas que je suis aussi vilain que Yeshuâ !

— Tes rides sont aussi belles que les siennes et tu sens l'homme... Oh, je n'en crois pas mes yeux !... L'homme de Sepphoris et l'homme de Nazareth ne font plus qu'un... Impossible de reconnaître le marchand du charpentier ! Mais dis-moi, bel animal volage, as-tu la sagesse de Yeshuâ ?

— Non... C'est trop difficile... Et puis, la sagesse ne m'intéresse pas. »

Yeshuâ sourit.

« Je ne suis pas si sage.

— menteur ! intervient Imânouel. Tu l'es tant que tu en deviens ennuyeux... Avec toi, j'ai souvent envie de bâiller.

— Laisse-le tranquille ! tance Mariamene. Tu l'aimes, avoue-le !

— Un peu, acquiesce Imânouel en souriant. Et toi, Yeshuâ, tu m'aimes ? »

Yeshuâ prend soudain l'air grave.

« Si, un jour, je meurs devant toi, frère, je ne te dirai rien... Tu sais, toute notre vie, nous passons notre temps à nous dire adieu, les uns aux autres... Juste des mots qui sortent de nos cœurs... Si peu de mots... Aujourd'hui, sache-le, car je ne suis pas sûr de le répéter, je t'aime. »

Yeshuâ est souvent imprévisible... Imânouel ne sait pas où son frère veut en venir, mais il lui offre une accolade. Lorsque ses mains sentent le dos puissant du charpentier, il se dit que Yeshuâ est bien le *Cheliha*.

L'Envoyé.

Le Fils de Yahvé.

Celui qui suis.

Les hommes s'assoient à même le sol de la pièce unique de la maison. Ils expliquent à Mariamene la piste de Jéricho. Elle hoche la tête.

« C'est plausible... En tout cas, c'est une interprétation habile... Qui a trouvé tout ça ?

— Moi », répond Judas.

Mariamene fronce les sourcils.

« Toi ?... Ne t'en offusque pas, mais tu vaux mieux que ton apparence... Tu semblés très intelligent... Trop peut-être.

— Que veux-tu dire, femme ? demande Judas.

— Toi seul peux le savoir. »

La réponse énigmatique de Mariamene laisse Yeshuâ et Imânouel perplexes. Mais ils n'ont guère le loisir de la questionner car, d'un coffre peint, elle sort de quoi manger. Dattes, fromages, lait caillé, salade et galettes de blé. Puis, elle apporte un pichet de vin de Samarie.

À la fin du repas, Mariamene se tourne vers Imânouel.

« Pour toi, j'ai de la crème et du miel.

— Pas pour les autres ? demande Imânouel.

— Pour Yeshuâ, s'il veut... Cette crème et ce miel, je vais m'en enduire... Il faudra tout manger, à même mon corps... Tout laper, comme un chaton... C'est ma condition. »

Yeshuâ ne réagit pas.

Judas rougit.

D'un seul mouvement, Imânouel et Mariamene se lèvent pour s'en aller au-dehors, vers une couche végétale. Avant de sortir dans la nuit tiède, Imânouel sourit à Yeshuâ.

« Je t'aime, petit frère. »

Mais, peu de temps après, Imânouel revient dans la maisonnette. Il s'essuie la bouche avec une manche de sa robe. Yeshuâ le regarde d'un air interrogateur.

« J'ai vomi, annonce Imânouel, piteux. En vérité, je ne supporte plus la crème, ni le miel... C'est de ta faute, Yeshuâ !... Tu m'as donné trop de pain dur et de fromage rance. À croire que je ne peux plus manger autre chose !

— Serais-tu sorti de ta peau de nouveau-né ? demande Yeshuâ avec un demi-sourire.

— Même pas !... Si c'était le cas, j'aurais pu honorer Mariamene... Mais rien à faire, je n'ai pas pu... Ce qui est terrible, c'est que je deviens comme toi, Yeshuâ. Un homme chaste aux pieds durs. »

Yeshuâ se contente d'une moue amusée.

Puis, contre toute attente. Judas éclate de rire.

On dirait le hurlement d'une hyène.

Puis, il y a cet instant, unique, où les sentiments qui unissent les

trois hommes sont presque palpables.

Pour ne pas attirer l'attention, les soldats d'Hérode Antipas se rendent à Magdala sans leurs cuirasses.

Ils sont douze. Aux abords de la ville, ils se séparent pour mieux la quadriller.

Pour mieux chercher deux jumeaux et un homme chétif.

Les Magdaléens regardent avec curiosité ces hommes musclés, venus d'ailleurs. Un événement. Aussitôt, ils vont voir leurs voisins, leurs parents, enfants, cousins proches et éloignés... On oublie les vieilles rancœurs. On parle vite et fort. On se rend compte que les hommes musclés sont partout.

La ville est inquiète.

Certains se calfeutrent chez eux.

Certains informent le rabbin.

Après beaucoup d'hésitation, il sort de la synagogue pour aller au-devant de l'un des intrus...

« Nous avons remarqué que vous êtes nombreux à vous trouver dans notre petite ville, commence-t-il. Peut-être pouvons-nous vous aider ? »

Le soldat dévisage le rabbin. Puis, décide d'abréger les recherches.

« Nous cherchons des jumeaux de grande taille accompagnés d'un petit homme.

— Nous les avons vus, mais ils sont partis.

— Sais-tu comment les retrouver ?

— Le seul moyen, c'est d'interroger Mariamene, la femme qui les hébergeait ici... Mais elle aussi a disparu. »

Le soldat hoche la tête.

« Sais-tu où la retrouver ?

— Moi non, mais sa meilleure amie, oui. Elle habite Magdala. Donne-moi quelques instants. Je vais l'interroger. »

Le rabbin ne tarde pas à revenir.

Et à informer le soldat :

« Mariamene est à Beth-Kéfa... Méfiez-vous d'elle. »

Après avoir vu le scintillement gris et rose de Jéricho, liquéfié par l'air chaud, et franchi ses murs épais, hauts de douze coudées, Judas et les jumeaux passent la porte de Judée.

Jéricho sent bon.

Même de nuit, on la reconnaît.

Le parfum vient des baumiers et, surtout, des roses... Ces « roses de Jéricho » fleurent au solstice d'hiver. Elles rendent, dit-on, les femmes fécondes. Leurs fleurs se pelotonnent et se dessèchent après la maturité des graines. Puis, elles s'épanouissent, à nouveau, à l'arrivée des pluies.

Il fait bon vivre à Jéricho.

Ville la plus basse du monde.

Ville la plus vieille du monde.

Résidence d'hiver des rois de Judée.

Les trois hommes font halte à la première fontaine où, sous une statue de César, sèchent les braies courtes de légionnaires. Puis, les hommes s'engagent dans la rue qui se présente à eux. Ils débouchent sur une petite place. Là, au milieu, se dresse un monument romain surmonté de la statue d'un homme obèse. L'inscription est en latin et en hébreu. Yeshuâ la déchiffre.

C'est le tombeau d'Hérode le Grand.

Les hommes s'assoient sur les marches du cénotaphe.

Autour d'eux, l'agitation règne.

Cris des marchands de jus de tamarin et de citron doux.

Mulets chargés de légumes.

Les hommes longent la rive sud du Wadi Qelt. Ils arrivent à proximité du jardin tropical et du plan d'eau du palais d'Hérode. Autour d'eux, arbres et pierres se dressent. Élégantes et légères, les silhouettes de palmiers et de palais se détachent sur le bleu profond du ciel.

Les trois hommes longent une rangée de sycomores. Un arbre de la famille des figuiers qui porte de belles feuilles épaisses.

Judas, alors, conclut, à voix haute, un monologue muet :

« Nous réussirons... Les murailles de Jéricho ont bien été abattues par les trompettes de Josué qui ont tourné sept fois autour... Nous n'en demandons pas tant... Nous voulons juste un signe... Et nous l'aurons ! »

Personne ne lui répond.

Devant le palais d'Hérode, les trois hommes bifurquent sur la gauche. Judas est si tendu que cela fait rire Imânouel.

« N'aie pas l'air si crispé, l'Isariote !... On croirait que tu vas te marier ou que tu as mangé trop de raisin vert ! »

Yeshuâ sourit.

Judas reste silencieux.

Imânouel se demande même s'il a entendu.

Pour Judas, les mille coudées qui suivent semblent si longues...

Infinies...

Il est si proche de son but.

En chemin, les trois hommes croisent un pauvre hère rayonnant.

« Allez à Béthanie ! lance-t-il à la cantonade. Allez à Béthanie voir Yohanon le Baptiseur !... Dans les eaux du Jourdain, il lavera vos péchés... Vous serez pardonnés... Allez à Béthanie !... »

Les yeux illuminés, Imânouel regarde son frère.

« Tu entends ça, Yeshuâ ?... Yohanon a changé ! Grâce à toi, il s'est mis à comprendre les hommes. Tu te rends compte ?... Il t'a écouté !

— Toi aussi, tu lui as parlé... C'est peut-être *toi* qu'il a écouté.

— Mais non !... Il m'en voulait. Toi, tu lui as parlé avec douceur. Tu as su trouver son cœur. »

Yeshuâ va protester mais Imânouel devient hermétique.

Il s'immobilise.

Avoir une seconde chance...

Ses pensées semblent le clouer sur le sol.

Effacer tout...

Longtemps, il garde les yeux fixes.

Repartir à neuf...

Puis, son regard capte un nuage qui semble trop lourd pour le ciel.

Viens !... Viens m'envelopper !

Yeshuâ lance à son frère un regard pénétrant.

Comme s'il lisait ses pensées.

Imânouel finit par s'exclamer :

« On peut donc changer ! »

Judas lui susurre aussitôt :

« Tu divagues et tu as une drôle de figure... Aurais-tu mangé trop de raisins verts ? »

Imânouel tourne vaguement la tête.

Puis, il suit Yeshuâ et Judas qui viennent de reprendre leur marche.

Non loin, ils s'arrêtent face à un imposant édifice de pierre de taille.

Longue façade rugueuse gardée par des hommes en armes.

Citadelle imprenable.

Siège du grand secret.
L'arsenal.

12

« Parle, femme ! »

À Beth-Kéfa, Mariamene est sur sa couche, à même le sol.

Agenouillés devant elle, deux soldats d'Hérode la taraudent.

« Parle ! » hurlent-ils chacun à leur tour. Mariamene reste muette.

Elle ne veut pas leur dire où sont les jumeaux.

Les soldats insistent.

Regard furieux de Mariamene.

Regard hautain, aussi.

L'un des soldats a un vilain sourire.

« Nous savons traiter les femmes de ton genre. »

Il tire une tenaille de sa poche. Puis, tandis que l'autre immobilise la main de Mariamene, il lui arrache l'ongle du pouce. Le cri de Mariamene déchire l'air lourd.

Les oiseaux s'enfuient.

Dans la maisonnette, se met à flotter l'odeur du sang.

« Où sont-ils ? demande un soldat.

— Sur la lune ! pleure Mariamene.

— Tu te moques de nous, ajoute l'autre soldat, mais n'oublie pas, ma belle, qu'il te reste neuf ongles. »

Les soldats continuent leur besogne.

Deux.

Trois.

Quatre.

Cinq.

Six.

Sept...

Leurs mains, leur torse et leurs jambes sont rouges de sang quand, au huitième ongle, ils entendent une voix brisée leur dire :

« Jéricho. »

Jéricho...

Judas s'est absenté un jour et une nuit.

Lorsqu'il revient, les jumeaux écarquillent les yeux. Judas est vêtu d'une toga romaine de douze coudées de longueur, de quatre de hauteur. À l'image des Romains, il la porte bien sur l'épaule pour témoigner de sa maîtrise de soi. Judas a fait attention. Mal drapée, la toga indiquerait troubles et mœurs légères.

Judas porte un rouleau à la main.

« Une œuvre d'art », précise-t-il.

Il le déroule. Les jumeaux voient un texte écrit en latin, orné d'un sceau rouge.

« Mon cousin est publicain, précise Judas. Il m'a prêté cet habit et aidé à faire ce faux document... Ce texte stipule que je m'appelle Simplicius et que j'ai le droit de pénétrer l'arsenal pour en faire l'inventaire.

— Crois-tu que les Romains te laisseront faire ?

— J'en suis sûr. »

Judas parle d'un ton faussement assuré, mais il a raison.

Les choses sont plus faciles qu'il ne le pensait.

Le légionnaire en faction devant l'entrée de l'arsenal n'est pas romain. C'est un Syrien qui porte gauchement l'uniforme. Lorsqu'il lui présente le faux, Judas s'aperçoit qu'il ne sait pas lire. Il fait semblant, mais ses yeux papillonnent.

Judas décide d'aller vite.

« Il faut vite me laisser entrer... C'est très urgent... Ponce Pilate m'envoie. »

Le garde hésite.

Judas insiste :

« Pilate m'a dit de lui signaler tous ceux qui me barrent la route... Il les punira. »

Le garde s'exécute.

La lourde porte de l'arsenal s'ouvre sur une immense pièce d'un seul tenant.

Judas y pénètre.

Seules de petites fenêtres rondes s'ouvrent sur l'extérieur.

Les yeux de Judas s'habituent peu à peu à l'obscurité.

Il finit par distinguer les museaux flûtés des javelots en rangs serrés, les touches argentées des glaives, des pugios et des spathas qui

tapissent les murs. En plissant les yeux, Judas distingue les touches dorées des cuirasses en bronze. Des protections pour bras et avant-bras. Elles sont empilées dans de massives caisses de bois.

Judas parcourt la pièce du regard.

Puis, il marche à pas lents, à l'affût du moindre indice.

Il prête peu d'attention aux casques, alignés le long des travées, et aux sandales, accumulées en tas.

Il sait qu'il touche au but.

Depuis que sa mère lui a rapporté les paroles de l'ange de Bethléem à Yôsef, il n'a fait qu'y penser.

Judas cherche.

Cherche.

Cherche.

Mais plus il parcourt cet univers qui lui devient familier, plus il se sent démuni.

Il finit par se convaincre qu'il suit une fausse piste.

Il s'immobilise et peste :

« Un dernier tour, et je m'en vais. »

Sa vigilance devient accrue.

C'est la dernière chance.

Dans une travée qui sent le renfermé, son œil est attiré par une pile de tuniques rouges.

Elle épouse une forme étrange.

Vaguement carrée.

Judas se précipite.

Sous ses doigts, il sent quelque chose d'inhabituel. De dur.

Le cœur battant, il ôte la pile de tuniques avec toutes les forces de ses biceps.

Ce qu'il voit alors l'émerveille.

Un coffret.

En or.

Sous un palmier, dans les senteurs de baumiers et de roses, Yeshuâ et Imânouel dorment.

Bouches grandes ouvertes.

Prédateurs malgré eux.

Des dattes pourraient leur tomber dans le gosier.

Des mouches, aussi.

L'endroit est d'un calme absolu.

Au loin, il y a des jardiniers qui ont le visage glabre. Cela permet de les distinguer des autres car, selon le Lévitique, manier du purin est impur.

Puis, on entend des bruits de pas.

Un soldat.

Qui vient de se planter devant les jumeaux.

Il reste un long moment.

Fasciné par la ressemblance des jumeaux.

Puis, il sourit.

Sans les avoir vus debout, pour vérifier leur taille, il sait qu'il vient de trouver les hommes recherchés par Hérode Antipas.

15

Des deux mains, Judas saisit le coffret d'or.

Ses gestes sont empreints d'une grande délicatesse. Le coffret est lourd...

Judas le pose sur une caisse.

Le regard brillant, il tente de l'ouvrir.

En vain.

Le coffret est fermé à clé.

Fébrile, Judas s'empare d'un glaive. Il l'abat sur la serrure du coffret. Rien. Judas recommence. La serrure finit par céder.

Le coffre livre son contenu.

Des liasses de papier.

Judas en prend connaissance.

Il n'y a aucun doute.

Ce ne sont que les plans de la forteresse Antonia. Judas les déchire.

Crache dessus.

Et sort.

« Yeshuâ et Imânouel sont à Jéricho... Un soldat d'Hérode Antipas vient de m'en informer », dit Samuel.

Sadok n'offre aucun commentaire.

Les deux hommes marchent le long de la grève de Magdala.

Forte odeur de poisson.

Des écailles luisent partout. Elles rappellent les scintillements du lac de Tibériade.

Quelques filets déchirés sèchent au soleil brûlant.

Trois hommes calfatent un bateau avec du naphte. Recueilli à Sodome, bien plus au sud, il chauffe dans un pot.

Mêlé à celui du poisson, le relent est si nauséabond que Sadok et Samuel se dirigent vers le centre de la ville.

Le premier dit au second :

« Les jumeaux vont revenir... Je suis sûr qu'ils sont encore sur une fausse piste.

— S'ils reviennent, ajoute Samuel, ce ne sera pas ici, mais à Beth-Kéfa... Mariamene s'y cache... Le soldat me l'a dit. »

Au loin, la plaine ondoie comme une mer.

Ce sont des moutons.

Magdala vit de la laine. Ses contributions à la Ville sainte sont tellement importantes qu'on les achemine par chariots entiers.

Les deux hommes s'écartent pour en laisser passer un, puis entrent sur la place du village. Ils prennent place sur le rebord d'une fontaine.

Enveloppée dans une longue robe bleue, ombre d'elle-même, une vieille femme vient boire.

Indifférent, Samuel prend la parole :

« Hérode Antipas nous a dit qu'il ne souhaitait pas immédiatement exécuter Yeshuâ et Imânouel... Ils vont se défendre... Parler... C'est un risque pour nous.

— Tu as tort... Nous connaissent-ils ?

— Bien sûr !

— Tu ne comprends pas ce que je veux dire !... Nous connaissent-ils, *aujourd'hui* ?

— Non, tu as raison, ils ne nous connaissent plus.

— Tu vois !... Ils n'ont donc aucune raison de croire que nous leur en voulons... Ni même de raison d'y penser... Comment veux-tu qu'ils nous dénoncent ?

— Impossible !

— Et puis, sous la torture, les innocents avouent n'importe quoi. »

Sadok se passe de l'eau sur le visage.

« Nous posséderons Hérode en nous débarrassant de ces deux-là...
Je préfère autant que cela soit ainsi.

— Moi aussi... Pour nous, ce n'est pas facile de leur faire du mal. »

Sadok poursuit son idée.

« Lorsque nous apprendrons leur mort, nous irons voir Yohanon pour lui annoncer que la voie est prête.

— Il deviendra le Messie... Le roi des Juifs », ajoute Samuel rêveur.

Les deux chiens de Yohanon sourient.

La vieille dame à la robe bleue toussoie.

Puis s'en va.

À Beth-Kéfa, dans la maisonnette, Mariamene est en larmes.

Ses mains inspiraient.

Elles sont devenues pitoyables.

Yeshuâ baisse la tête :

« Nous portons le malheur partout où nous allons. »

À son tour, Imânouel constate :

« Nous sommes maudits... L'un de nous est soi-disant le Messie, mais nous apportons le malheur partout où nous allons. »

Dans la maisonnette, un lourd silence s'installe.

Mariamene continue à pleurer.

Les hommes ne trouvent rien à lui dire.

Ils se sentent horriblement coupables.

Dehors, la nuit étend ses filets sombres.

Gêné, Judas trouve un prétexte pour sortir.

Il surprend Samuel et Sadok qui se trouvent aux abords de la maisonnette.

Avec un grand sourire, Judas va les rejoindre.

Dans la forteresse de Machéronte, la brise agite les poils de la poitrine flasque d'Hérode Antipas. La journée s'annonce splendide, et le temps, sec. L'humeur du tétrarque, elle, est orageuse.

Chaque jour, on l'informe des propos de Yohanon. Sur Hérodiade qu'il traite de putain.

Sur lui...

Au début, cela le faisait rire, mais il sait, maintenant, que Yohanon draine des foules considérables. Tous se moquent de lui.

Son autorité s'effrite.

Aussi friable que les rives du Jourdain.

Intolérable.

Hérode Antipas entend un claquement de mules qui annonce son chambellan.

Le confident.

L'âme damnée.

L'exécuteur des basses œuvres.

Sans autre préambule, le chambellan lui demande :

« Veux-tu savoir qui est le roi des Juifs ?

— Je croyais l'être ! » répond Hérode surpris.

La chambellan éclate de rire :

« Nous avons désormais un roi qui a les pieds dans la vase du Jourdain... Prépare-toi à entendre le récit de la fouine. »

Arrive alors une vieille femme sans âge, revêtue d'une longue robe bleue.

La fouine.

Plus elle raconte ce qu'elle a entendu à la fontaine de Magdala, plus Hérode serre les poings.

Le sourire aux lèvres, Judas revient dans la maisonnette de Beth-Kéfa.

Aucun changement depuis qu'il est sorti.

Les jumeaux, silencieux.

Mariamene, prostrée.

Il ne sait que dire.

S'assied près du coffre en bois peint.

Voudrait disparaître.

Soudain, Imânouel regarde longuement Yeshuâ.

Son regard s'illumine.

Il reprend vie.

Sans se douter de ce qu'il va déclencher, il lance en plaisantant à moitié :

« Et si j'étais l'aîné des deux ? »

Mariamene sort de sa torpeur.

Elle lui demande :

« Que veux-tu dire ? »

— Quand tu nous as envoyés sur le mont Horeb, tu as lu les cicatrices de Yeshuâ *avant* les miennes... Et voilà ce que ça a donné. »

À l'aide d'un bâtonnet, Imânouel dessine des lettres sur le sol en terre battue.

יחזי שע

Il poursuit :

« Mais, si on fait l'inverse, si on lit d'abord *mes* cicatrices, le résultat est différent... Regardez ! »

ישעיהו

Intrigué, Yeshuâ jette un coup d'œil.

Il se gratte la tête.

« Mais ça ne veut rien dire !

— Sauf si la dernière lettre, le *Zayin*, représente un chiffre et non une lettre », lance Imânouel avec les yeux brillants.

Mariamene et Judas froncent les sourcils.

Yeshuâ est frappé de stupeur.

« Comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt ?... Si tu as raison, *grand frère*, il ne servait à rien d'aller sur le mont Horeb et à Jéricho... Il suffisait d'entrer dans n'importe quelle synagogue pour avoir la réponse ! »

À la première heure, Samuel et Sadok se réveillent en sursaut.
De loin, ils voient Judas et les jumeaux sortir de la maisonnette.
Leur pas est rapide et déterminé.

À distance, Samuel et Sadok leur emboîtent le pas.

Leurs cibles prennent la direction de Magdala.

Dans la chaleur déjà écrasante, ils marchent à vive allure.

« Ils ont trouvé quelque chose ! » dit Sadok.

À Magdala, Judas et les jumeaux empruntent ruelles et sentes, où, à cette heure-là, ils ne croisent que poules et chats.

Ils atteignent bientôt leur but.

La synagogue.

Un lieu étroit, austère, à peine décoré de palmes et d'étoiles de David.

Lorsqu'ils y entrent, un courant d'air fait danser les flammes des chandelles et les lampes au bout de leurs chaînes.

Samuel et Sadok hésitent à les suivre. Mais rester à l'extérieur est dangereux car ils ont une particularité physique très reconnaissable.

Ensemble, *jamais* ils ne passent inaperçus.

À tout moment, ils peuvent être reconnus.

Donc dénoncés.

À leur tour, ils pénètrent dans le lieu saint où règne une odeur de parchemin et d'huile.

« Isaïe, 7 ! » lance Judas en empruntant une travée de la synagogue.

Yeshuâ et Imânouel le suivent.

Judas passe à proximité de la chaire du rabbin, et s'arrête au fond du lieu de prière, face à l'arche de bois où sont déposés les rouleaux des Écritures.

Il la désigne du doigt :

« La vérité est peut-être là depuis des siècles !... Si tu dis vrai, Imânouel, vos cicatrices signifient "Isaïe, 7"... Je vais vous lire le septième chapitre du livre du prophète... Nous verrons bien. »

Une vague d'émotion submerge Judas.

« Si vous saviez à quel point je suis ému !... Ah, si mes cousins étaient là !

— Lesquels ? demandent les jumeaux d'une même voix.

— Les fils de mon oncle... Quand ma mère a raconté ce que l'ange de Bethléem avait dit à votre père, mes cousins étaient là... Ils ont tout entendu !

— Depuis le temps, hasarde Imânouel, ils ont dû oublier.

— Je le croyais, mais je me trompais, avoue Judas. Hier soir, ils m'en ont parlé.

— Hier soir ? demande Imânouel.

— Mes cousins étaient à Beth-Kéfa... Il y avait bien longtemps que je ne les avais pas vus.

— Mes cousins étaient à Beth-Kéfa, répète Imânouel à voix basse.

— Où étaient-ils ? demande Yeshuâ d'une voix étrange.

— Tout près de chez Mariamene, vous vous rendez compte ! »

Tout près de chez Mariamene...

Les jumeaux se regardent fixement.

Un regard lourd, entre incrédulité et colère.

Ils n'en croient pas leurs oreilles...

Judas s'en rend compte.

Il s'étrangle en couinant :

« Que se passe-t-il ? »

Imânouel se met à crier :

« Tu as vu tes cousins et cela t'a paru normal !... Vraiment, tu es *raca* – crétin !

— Ne l'insulte pas ! intervient Yeshuâ.

— Tu es... tu es... indéfinissable ! reprend Imânouel à l'adresse de

Judas. Voir tes cousins à ce moment-là et à cet endroit-là est une coïncidence impossible !... As-tu pensé, un seul instant, qu'il pouvait s'agir de nos persécuteurs ?... De ceux qui nous suivent ?... Des tueurs ?... Ils *savent*, Judas !... À part nous, ta mère et ton oncle, *eux seuls* connaissent les paroles de l'ange de Bethléem !

— Tu es trop soupçonneux ! proteste Judas d'une voix peu assurée. Mes cousins ont toujours été gentils.

— Simple apparence ! proteste Imânouel.

— En parlant d'apparence, comment sont-ils ? s'enquiert Yeshuâ.

— Des jumeaux, eux aussi... Petits, assez foncés, cheveux raides, yeux clairs... Ils ont des voix très aiguës.

— Ne me dis pas qu'ils ont un gros grain de beauté sur la joue droite ! » s'exclame Imânouel.

Judas est au comble de la surprise :

« Incroyable !... Comment le sais-tu ? »

Le sang des jumeaux se glace.

22

La porte de la synagogue s'ouvre lentement.

Grince un peu.

Les jumeaux n'y prennent garde.

Ils écoutent Judas, qui vient de reprendre sa lecture. Samuel et Sadok écoutent aussi.

Ils attendent le moment propice.

Avec d'innombrables précautions, des hommes entrent dans la maison de Yavhé.

Leurs mouvements sont souples et bien coordonnés.

Ils ont été entraînés pour cela.

Ce sont les soldats d'Hérode.

Judas se sent brûlé par le regard des jumeaux.

Il a l'impression d'affronter un monstre à deux têtes.

« Je ne comprends pas !... Qu'ai-je fait de mal ?

— Judas, s'exclame Imânouel, ta description correspond exactement à celle de Joash, un ami que je croyais mort à Capharnaüm !

— Et moi, fait en écho Yeshuâ, à Joram, un ami que je croyais mort à Qûmran !

— Je ne comprends toujours pas ! » gémit Judas.

Sans un regard pour lui, Imânouel interroge son frère :

« As-tu vu Joram mort ?

— Non... À Qûmran, je n'ai vu que son sang... Et toi, as-tu vu le corps de Joash ?

— Non plus... Simon m'a simplement dit qu'il avait pris une barque pour me rejoindre.

— Simon t'aurait-il menti ? »

Imânouel fixe son frère avec gêne.

« Tu ne veux pas voir la vérité en face... Ce sont nos sœurs qui nous ont menti !... Rappelle-toi, à Jérusalem... Ce sont *elles* qui nous ont dit que Joram et Joash étaient morts. »

Les yeux mi-clos, Yeshuâ se remémore la scène.

« Tu as raison... Elles nous ont même dit que le maître blanc de Qûmran et Simon étaient venus les voir, à Nazareth et Sepphoris, pour leur annoncer les décès... Comment avons-nous pu croire des choses pareilles ?

— Nous sommes idiots, en vérité !... Et comment avons-nous pu nous figurer que Joram et Joash étaient nos amis ?... Ces deux-là ne pensaient qu'à nous tuer ! »

Judas a suivi cet échange avec une fureur croissante dans les yeux.

« Mes cousins sont des démons ! »

Yeshuâ inspire longuement avant de reprendre la parole :

« Ils se sont introduits chez nous pour mieux nous surveiller... Nous les avons nourris... Nous les avons aimés...

— Engeance de vipères ! l'interrompt Imânouel. Ils attendaient l'heure propice pour frapper ! »

Un long silence se fait dans la synagogue.

Après un regard furtif à Imânouel et à Judas, Yeshuâ reprend la parole :

« Tout a commencé quand mon père m'a demandé d'aller à Sepphoris pour chercher des clients.

— Et moi, ajoute Imânouel, quand Ananias m'a demandé de me rendre dans la campagne environnante pour acheter du grain... J'aurais très bien pu aller à Nazareth...

— Ils savaient cela ! continue Yeshuâ. La nuit qui a suivi, je me suis réveillé avec un glaive sur le front et toi, après avoir reçu une pierre au même endroit.

— Ils visaient vos cicatrices ! » commente Judas.

Ils ?...

Les jumeaux se regardent.

Soudain, ils pensent à la même chose.

Sans échanger un mot, ils conversent...

« C'était ça, oui ! » dit Imânouel en conclusion du dialogue muet.

Interloqué, Judas intervient :

« C'était *quoi* ?

— La première fois, explique Yeshuâ, nous avons cru être agressés par des hommes de petite taille...

— De très petite taille, insiste Imânouel.

— Nous venons de comprendre que c'étaient nos sœurs.

— Vos sœurs ? siffle Judas incrédule.

— Joash et Joram les ont sûrement séduites, enchaîne Imânouel.

— Je ne sais pas comment ils s'y sont pris, ajoute Yeshuâ, mais ils les ont convaincues de les aider.

— Elles devaient être tiraillées entre eux et vous ! » commente Judas.

Imânouel acquiesce :

« *Tiraillées*, oui, c'est bien le mot... Nos sœurs ont dû proposer à Joram et Joash de faire disparaître nos cicatrices pour nous laisser la vie sauve... Mais nous avons résisté... Elles ont échoué.

— Pire, rappelle Yeshuâ avec tristesse. En fuyant, ma sœur a tué mon père... Quand il l'a reconnue, elle a perdu la raison. »

Long silence.

Judas ne pense plus qu'à une chose.

Consulter la Tora.

Les jumeaux se font face.

Imânouel parle avec dureté :

« Deux serpents, vraiment !... Après avoir laissé agir nos sœurs, ils nous ont entraînés hors de chez nous, pour mieux nous isoler.

— À Nazareth, Joram s'est blessé lui-même pour me dissuader de rester !... Il m'a fait croire qu'il avait été agressé.

— À l'extérieur, ces serpents pouvaient nous frapper à loisir... Mais, ils avaient honte !... Ils n'osaient pas affronter notre regard !... C'est pour cela qu'ils se sont déguisés en homme noir, puis en

Romain...

— Ils nous aimaient ! lance Yeschuâ avec un sourire amer. Ils voulaient juste nous empêcher de nous voir !

— Et si nous n'étions pas partis pour Jérusalem ?

— Ils ne nous auraient rien fait. »

Imânouel soupire :

« Tu as peut-être raison, mais lorsque nous leur avons annoncé notre décision d'aller là-bas, ils ont voulu en finir... À Capharnaüm, Joash a saboté ma barque... À Qûmran, Joram a voulu te frapper à mort. »

Rêveur, Judas porte son regard sur l'arche contenant les rouleaux de la Tora, puis, sur les jumeaux.

« Jérusalem ! exulte-t-il. Sans vous concerter, vous avez tous deux décidé d'aller là-bas... C'est un signe du ciel ! »

Imânouel réfléchit, puis fronce les sourcils :

« Un signe du ciel ?... Yeschuâ, crois-tu vraiment que ces loups voulaient nous empêcher de comprendre le sens de nos cicatrices, enfin... de... de... oh, je ne peux même pas le dire !

— Moi si, intervient Judas. Mes cousins voulaient vous empêcher de savoir que l'un de vous deux est le Messie. »

Un vrai coup de fouet pour Imânouel.

« Yeschuâ, crois-tu vraiment qu'il s'agisse de ça ? demande-t-il avec incrédulité.

— Je ne vois aucune autre raison... Pas toi ? »

Judas n'a plus qu'une idée en tête. Lire le septième chapitre d'Isaïe... Il trépigne... Imânouel reste désorienté. À nouveau, il se tourne vers Yeschuâ.

« Mais pourquoi Joram et Joash ont-ils agi ainsi ?... Si tu es le Messie...

— Pourquoi pas toi ? le coupe Yeschuâ.

— Ne recommence pas avec ça !... Si *tu* es le Messie, pourquoi te tuer ?... Pour quelle raison ? »

Yeschuâ ne sait que répondre.

Imânouel secoue la tête.

Judas profite de ce lourd silence pour parvenir à ses fins.

« Tout cela est incompréhensible, lance-t-il, mais, il y a quelque chose que nous pouvons savoir dès à présent. »

Encouragés par les regards blasés des jumeaux, il se dirige vers l'arche de bois.

Vers les Écritures.

Là, il prend la Tora.

Sur un banc, la pose.

Avec avidité, il déroule les rouleaux.

Jusqu'au septième chapitre du livre d'Isaïe.

Isaïe, 7.

Et si la solution était là ?...

Judas se campe devant Yeshuâ et Imânouel.

Il annonce avec solennité :

« Le moment de vérité est peut-être venu... Je vais donc vous faire lecture du septième chapitre du livre d'Isaïe... Ouvrez grand vos oreilles. »

La voix de Judas retentit dans la synagogue :

« C'était l'époque où Ahaz, fils de Yotam et petit-fils d'Ozias, était roi de Juda. Le roi Ressin de Syrie vint avec Péca, fils de Remalia et roi d'Israël pour attaquer Jérusalem. Mais leur tentative allait échouer. On informa Abaz, le descendant de David, et sa cour, que les Syriens avaient établi leur camp sur le territoire d'Efraïm. Le roi et son peuple furent secoués par cette nouvelle comme les arbres de la forêt par le vent...⁴ »

Judas reprend son souffle.

Dubitatifs, les jumeaux se regardent.

Leur attitude est identique.

Désabusée.

Triste.

Ils se disent, qu'une fois encore, ils font fausse route.

Comment trouver une piste dans des prophéties si anciennes ?

Judas, lui-même, tarde à reprendre sa lecture.

À quoi bon ?

« Tu es arrivé à un point d'où il ne t'est plus possible de revenir en arrière ».

Telles seront les paroles adressées, le lendemain, au Messie par un vieil homme.

Sur un chemin de caillasse.

Au seuil du désert.

De rage, le Messie bousculera le vieil homme.

Puis, il foulera les étendues de sable brûlant.

Sans savoir où ses jambes le mèneront.

Ses pas atteindront le bord du monde...

Seuls le suivront ces oiseaux qui s'aventurent dans les lieux maudits où vivent hyménoptères, myriapodes et arachnides.

Le désert s'ouvrira aux pas du Messie pour se refermer aussitôt. Lui couper le chemin de la retraite.

Le silence résonnera dans son oreille avec un bruit de coquillages.

Ces coquillages qui s'emplissent de la vaste rumeur des vagues.

Qui la livrent aux hommes en un souffle mystérieux.

On dirait un soupir du Père...

Le Messie sera ailleurs.

Quelque part entre le ciel et la terre.

Il sera indifférent aux épines qui déchirent la peau.

Qui arrachent les poils du pubis.

Aux arêtes qui coupent.

Au sable qui écorche.

Au soleil qui brûle, réverbère et éblouit.

Ce soleil qui écartera les nuages pour lui blesser le dos avec son épée.

Dans le ciel, assez bas, un nuage haut comme deux hommes.

En forme d'index, il désignera le Messie.

En son for intérieur, le Messie tressaillira.

Dans le silence de son âme, il se demandera :

« Pourquoi moi ? »

Dans la synagogue de Magdala, Judas poursuit sa lecture du septième chapitre d'Isaïe :

« ... Alors Isaïe dit à Ahaz : "Ecoutez-moi, toi et ta famille, les descendants de David. On dirait que cela ne vous suffit pas d'épuiser la patience des hommes, et qu'il vous faut aussi épuiser la patience de Dieu" »

Puis, Judas se met à lire très lentement :

« "Eh bien, le Seigneur vous donnera lui-même un signe : la jeune femme va être enceinte et mettra au monde un fils" »

Un fils !

L'Envoyé...

Stupeur.

Judas marque un long silence.

Puis, il continue à lire.

Les mots d'Isaïe lui brûlent les yeux quand il dévoile le nom du Fils de Yahvé.

Qui est là...

Devant lui...

Si près.

Si loin...

Le Messie est incapable du moindre geste.

Son jumeau lui pose la main sur l'épaule.

Un geste si naturel.

Lui, il savait...

Judas se prosterne aux pieds du Messie.

Comme un petit enfant, il lève les yeux sur Lui en criant :

« Pitié pour moi, Seigneur !... Je t'ai menti... Ma mère a mentionné le Messie, mais aussi un trésor... Je ne t'en ai pas avisé... Par cupidité, c'est ce trésor que je cherchais... Mais je comprends maintenant que le trésor, c'est ta parole... Que je suis riche de t'avoir connu. »

Le Messie est abasourdi.

Judas reprend :

« Pourquoi mes cousins veulent-ils te tuer ?... Crois-moi, je vais les interroger durement ! »

Du fond de la synagogue, une voix très aiguë retentit :

« Nous sommes là ! »

Oui, pourquoi moi ?...

Les griffes des épineux lacéreront la robe du Messie.

Des parties de son corps apparaîtront.

Il sera presque nu.

Presque fou.

Je sais maintenant que je suis Celui qui Suis... Le *Cheliha*... Un jour, j'ai cessé de prier car cela ne résonnait pas en moi... Maintenant, je comprends... Je me priais moi-même !

Des vents de sable gronderont et encercleront le Messie.

La poussière s'incrusterà dans ses poumons.

Il toussera sans rien pouvoir expulser.

Soleil cruel.

Chaleur implacable.

Surtout limiter les gestes.

Comme l'eau, les économiser.

Ne pas tomber.

Ne pas s'endormir.

Ne pas mourir.

On va me tuer... Quand j'annoncerai ma mission sur terre, on ne me croira pas... Franchement, qui peut croire ça ?... On se moquera de moi, bien sûr... Puis, on me lapidera ou on me crucifiera... Yahvé, je ne veux pas être ton Fils !...

Des nuits glaciales tomberont.

Impression de neige sur les épaules.

De glace dans le bas-ventre.

Choisis-en un autre !...

Au sommet d'une dune, deux silhouettes féminines, drapées dans un voile coloré. Le Messie se frottera les yeux.

Regardera bien.

Contempera ces apparitions avec des yeux ronds d'étonnement.

En un éclair, les femmes disparaîtront.

Où est ma foi ? Tout au fond de moi, il n'y a rien d'autre que la vie et l'obscurité. Père, que cette souffrance inconnue est douloureuse !... Je n'ai pas la foi.

Le Messie tombera.

Main d'homme qui le relèvera.

Goût du lait de chèvre dans la bouche.

Petite écuelle de bois.

Mouches qui dériveront à la surface.

Je ne devrais pas faire tout cela.

Extrême fatigue.

Panorama de rochers noirs.

Soleil de braise.

Père si tu n'existes pas, il ne peut y avoir d'âme... S'il n'y a pas d'âme, alors Toi non plus tu n'existes pas... Mon cœur me dit que Tu existes mais ma tête le refuse.

Sable rouge.

Petits serpents.

Père, je suis perdu !

Puits vivants et, de surcroît, d'eau douce.

Humide prunelle de miséricorde.

Père, c'est l'heure sexte et le corps humain de ton Fils, ton pauvre Fils qui doute, n'a pas mangé depuis des jours... Mais il est encore en vie... Père, je veux des galettes de blé... De la viande... De l'agneau, Père !

Faim qui fait mal.

Entrailles de feu.

Pieds de sang.

J'ignore où mes pas me portent.

Au loin, le Messie distinguera un homme vêtu de peau de bête...

Yohanon.

Du fond de la synagogue, deux hommes s'approchent à pas lents.

Deux jumeaux, eux aussi.

Joash et Joram...

Les amis.

Les confidents.

Ce sont, maintenant, Samuel et Sadok...

Les ennemis.

Les tueurs.

Alors que leurs visages sortent de la semi-obscurité, le Messie les regarde avec des sentiments mêlés.

Il éprouve nostalgie et colère.

Pour ces autres jumeaux, il n'y a que colère.

« Comment avez-vous pu ainsi nous tromper ?... Et pourquoi ?... Nous n'arrivons pas à comprendre ! »

Il s'imaginait mettre les tueurs dans l'embarras.

Il se trompait.

« Vous êtes enfin parvenus à comprendre ce qui s'est passé, s'écrie Samuel. Nous ne voulions pas vous nuire, mais... »

— Vous êtes nés maudits ! le coupe Sadok. Vous n'avez pas votre place sur la Terre !

— Tout comme vous, nous sommes bons, reprend Samuel, mais nous ne pouvions pas vous laisser vivre. »

Sadok l'écarte de l'avant-bras et se tourne vers le Messie.

« Messie ?... Regarde-toi !... Tu es ridicule !... Comment peux-tu t'imaginer être ce que tu crois ? »

— Je suis aussi surpris que toi, admet le Messie.

— Il faudra te tuer, dit Samuel.

— Messie ! siffle Sadok... Et toi, pauvre Judas, tu crois à tout cela !

— Bien sûr que je le crois ! »

Judas désigne le Messie en disant :

« Vous devriez vous mettre à genoux devant Lui et implorer Son pardon ! »

Samuel et Sadok se regardent en ricanant.

Ils ont l'air d'étrangers.

Pire encore.

Ils n'ont plus rien d'humain.

« Imposteurs ! lance Samuel à la face des trois hommes. Nous, nous savons qui est le *vrai* Messie... Qui est celui que vous devez honorer.

— Nous l'avons connu à Qûmran, enchaîne victorieusement Sadok... C'est là que nous avons compris qui Il était... Yohanon est notre Messie ! »

Le Messie leur répond d'un ton surpris :

« Jamais Yohanon n'a prétendu être le Messie !... Jamais il n'aurait accepté votre violence !... Pourquoi cet aveuglement ? »

Samuel et Sadok se murent dans un silence menaçant.

L'air est lourd de ce silence.

À leur hanche, luisent des éclats argentés.

Des poignards.

« À quoi bon discuter ? vitupère Sadok en saisissant le sien.
Finissons-en ! »

Puis, d'un seul élan, les deux tueurs fondent sur le Messie.

Le Messie arrivera à Béthanie.

Hagard.

Avec l'impression d'être un autre.

Face à lui, Yohanon-le-Baptiseur.

Face à lui, la foule.

On le regardera.

Tant il a l'air fou.

Tant il a l'air nu.

A pas lents, Yohanon s'approchera de lui.

Aussitôt, sans préambule, le Messie lui demandera le baptême.

Sa propre voix lui sera inconnue.

Surprise de Yohanon.

« C'est moi qui devrais être baptisé par Toi !... Et c'est Toi qui viens à moi ! »

Le Messie sentira des paroles sortir de sa bouche : « Accepte qu'il en soit ainsi, pour le moment... Voilà comment nous devons accomplir tout ce que Yahvé demande. »

Yohanon acquiescera.

Le Messie entendra de vagues paroles.

Il n'en comprendra pas le sens.

Son attention ne s'attachera qu'à l'odeur de Yohanon.

Une odeur de bouc.

A ses mains riches sur son dos.

A la morsure fraîche du Jourdain.

Mayim hayim.

Eau de vie.

Le Messie se sentira mourir.

Et revivre.

Samuel et Sadok vont vite.

Le Messie ne bouge pas.

Semble prêt à perdre la vie.

Quand les tueurs abattent leurs poignards, l'autre jumeau s'interpose.

Et s'effondre...

Un poignard fiché dans le flanc droit.

Un autre dans le flanc gauche.

Poignards jumeaux.

Blessures jumelles.

Le sang se répand sur le sol de la synagogue. Dessine une chauve-souris vermillon sur la terre battue.

Indifférent aux tueurs, le Messie s'agenouille auprès de son frère.

Qui se meurt.

Qui meurt.

Le Messie lui caresse les cheveux.

Lui ferme les yeux.

Ces yeux qui sont aussi les siens.

Il pleure...

Sans mon frère, je ne peux plus vivre !

Les yeux embués, le Messie ignore les tueurs qui reprennent leurs poignards en faisant tressauter le corps de son frère.

Dernière pirouette...

Comment vivre sans toi ?

Les tueurs lèvent leurs armes sur le Messie.

Je te retrouve pour te perdre !

À son tour. Judas s'interpose.

« Ne fais pas ça ! lui ordonne le Messie. Laisse-moi rejoindre mon frère ! »

Judas ne comprend rien.

« Je ne peux pas laisser tuer le Messie !... Tu es la prophétie incarnée !

— Laisse-les me tuer !... Yahvé choisira un autre Fils ! »

Judas obéit.

Fait un pas en arrière.

Le Messie est comme une bête à l'abattoir.

Les tueurs lèvent leurs poignards. Pour, enfin, lui porter le coup fatal. Préparer le chemin du Seigneur...

Le Messie a les yeux tournés sur la dépouille de son frère.

Il s'est préparé à la mort.

Mais elle vient plus tôt que prévu.

Trop tôt pour exercer sa mission.

Mais il se dit que le Père a des ressources.

Qu'il n'est pas le bon Fils.

Qu'il ne le sera jamais.

Il ferme les yeux.

Il attend.

Rien...

Les poignards auraient dû le frapper.

Rien, pourtant...

Et puis, il entend des bruits de sandales.

De plusieurs hommes.

Et puis, il voit les tueurs tomber.

Autour de Lui.

Il voit leur sang jaillir.

Le Messie lève les yeux.

Les soldats d'Hérode sont là, devant Lui.

Devant les dépouilles de Samuel et Sadok, l'un d'eux s'écrie :

« Chiens de Juifs !... Ils ont voulu tromper Hérode en nous faisant croire que vous étiez des comploteurs... Pourtant, ce sont ces chiens qui étaient disciples de Yohanon !... Ce bonhomme hirsute qui ne cesse d'insulter Hérode et son épouse. »

Le Messie et Judas se demandent quel sort vont leur réserver les soldats.

Mais, ils n'ont pas l'air de vouloir aller plus loin.

Avant qu'ils ne changent d'avis, le Messie prend Sa décision.

Il saisit Judas par le bras et lui dit à voix basse :

« Je dois y aller... Je n'en ai pas envie, mais mon Père m'appelle... Il m'a encore sauvé la vie... Judas, je reviendrai te chercher.

— Je serai là, Seigneur !

— Tu seras mon disciple préféré... Seras-tu prêt à protéger les autres ?... À me trahir, s'il le faut ?

— Te trahir ?... Jamais !

— Et si je te le demande au nom du Père ?... Le moment viendra où il faudra me désigner aux Romains et aux grands prêtres pour éviter un bain de sang... M'obéiras-tu, Judas ?

— Je le ferai, mais la mort dans l'âme... Je n'y survivrai pas. »

A Béthanie, le Messie sortira de l'eau en hoquetant. Il se sentira enfant.

Désarmé.

Des filets d'eau se mêleront à ses cheveux pour lui voiler les yeux et les oreilles.

Le Messie sentira son cœur battre comme jamais.

En lui, une impression qui, jamais, ne le quittera.

Vite.

Je dois faire vite.

Je n'ai pas le temps.

Ils me tueront.

Vite !

Le Messie voudra partir mais Yohanon le retiendra.

Une main vissée sur son avant-bras.

Le Messie insistera mais Yohanon tiendra bon.

Tout en immobilisant le Messie, il lancera à la foule :

« J'ai vu l'Esprit de Yahvé descendre du ciel comme une colombe et demeurer sur lui. Je ne savais pas encore qui il était, mais Yahvé qui m'a envoyé baptiser avec de l'eau, m'a dit : "Tu verras l'Esprit descendre et demeurer sur un homme ; c'est lui qui va baptiser avec le Saint-Esprit..." J'ai vu cela et j'atteste donc que cet homme est Fils de Yahvé. »

Le Messie se demandera de qui on parle.

Il verra la foule se prosterner.

Hommages.

Présents.

Posthumes...

Le Messie se sentira à la fois éternel et mort.

Il aura la vision d'un homme recroquevillé sur une croix.

Yohanon le serrera plus fort et hurlera :

« Dis ton nom pour que nous puissions annoncer la bonne nouvelle au monde entier ! »

Le Messie écarquillera les yeux.

Mon nom ?...

... Puis, le Messie fermera les yeux.

Il reverra Judas à la synagogue de Magdala.

Il l'entendra lire la prophétie d'Isaïe.

Identifier le Messie.

Prononcer son nom.

Le désigner...

Judas est bien là, dans la synagogue.

Il lit la Tora :

« Eh bien, le Seigneur vous donnera lui-même un signe : la jeune femme va être enceinte et mettra au monde un fils. Elle le nommera Imânouel, "Yahvé avec nous". L'enfant sera nourri de crème et de miel, jusqu'à ce qu'il soit capable de refuser ce qui est mauvais et de choisir ce qui est bon... »

Imânouel ?

Imânouel !...

... Lui, Imânouel...

Lui, le léger.

Lui, l'impie.

Lui, le Messie à l'envers...

Lui qui ne serait rien sans son frère. Ce frère qui lui a tant donné.

Ce frère qu'il aime comme personne...

Sur les berges du Jourdain, la foule pressera Imânouel :

« Ton nom !... Ton nom !... Ton nom !... »

Yohanon insistera :

« Dis-le... Dis-le bien fort ! »

La voix éraillée de Yohanon fera peur au Messie. Longtemps, il hésitera.

Longtemps, il pensera à son frère.

La foule continuera à psalmodier :

« Ton nom !... Ton nom !... Ton nom !... » Imânouel prendra alors la décision qui marquera le tournant de sa vie.

Qui le dessaisira de lui-même.

Pour l'éternité...

Il se redressera.

Puis, les larmes aux yeux mais avec toute la force de ses poumons, il hurlera à la face du monde :

« Je m'appelle Yeshuâ de Nazareth. »

Remerciements

Sans Yves Grattepanche, Alain Delahais et Pierre Adam, ce livre n'aurait, sans doute, jamais vu le jour... Je les remercie profondément.

Par ailleurs, je remercie d'autres amis chers pour leur lecture et leurs suggestions : Lucette Blanco, Olivier Dautais, Jean-Michel Terrier, Patrice Boché, Laurence Hamenthienne, Véronique Beucler, Étienne Gillard, Catherine Belmont, Odile Cruz, Stephen Rotenberg, Olivier Crozet, Denis Ducuing, Corinne Imbert-Schmitt et Jean-Marie Vogt. Quelle chance de vous avoir...

François Guérif et Jeanne Guyon, *dream team* des éditions Rivages, merci...

Merci à ma mère de m'avoir proposé Dieu.

Enfin, merci à Marie-Hélène, mon épouse, pour son indéfectible soutien, et à mes trois filles, Inès, Flore et Anouk.

Notes

[←1]

Ville près de Jérusalem.

[←2]

Aujourd'hui appelé mont Sinaï.

[←3]

L'hébreu se lit de droite à gauche.

[←4]

Texte original.